UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

D'UNE FEMME À UNE AUTRE

SUIVI DE

M'ÉCRIRE POUR TOI

MÉMOIRE

PRÉSENTÉ

COMME EXIGENCE PARTIELLE

DE LA MAÎTRISE EN ÉTUDES LITTÉRAIRES

PAR

MATHILDE GAUTHIER

AOUT 2025

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL
Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de ce mémoire se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.12-2023). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

REMERCIEMENTS

J'aimerais remercier Danièle et Suzanne, pour votre amour, votre confiance, votre respect et votre éternelle douceur envers moi. Je n'aurais pu espérer avoir de meilleurs parents. Je vous aime.

J'aimerais remercier Marie et François pour l'amour de l'art. Merci d'avoir partagé vos passions avec moi depuis toujours.

J'aimerais remercier Martine Delvaux, qui m'a guidée dans ce long parcours que fut la rédaction de ce mémoire. Sans elle, je n'aurais su me rendre jusqu'au bout de cette aventure.

J'aimerais remercier Edi. Merci d'encourager la poursuite de mes rêves les plus fous. Merci de croire en moi et mes capacités.

J'aimerais remercier mes copines, celles qui me soutiennent depuis l'enfance. Vous êtes mes sœurs choisies.

Merci à l'amour quel qu'il soit.

Merci au temps qui passe et aux souvenirs qui restent.

TABLE DES MATIÈRES

RÉSUMÉ.....	iv
D'UNE FEMME À UNE AUTRE.....	5
M'ÉCRIRE POUR TOI.....	64
BIBLIOGRAPHIE.....	105

RÉSUMÉ

D'une femme à une autre est un récit autofictionnel qui aborde l'avortement et la filiation. Il met en scène une jeune femme qui, apprenant qu'elle est enceinte, doit choisir de porter ou non cette grossesse à terme. L'écriture fragmentée de ce récit, en s'adressant à l'enfant possible, suit le cours de la pensée de la narratrice. Les histoires y sont liées par un fil invisible, tout en explorant différents souvenirs familiaux et personnels. Les souvenirs s'entrelacent au présent, tissant des liens entre la narratrice et les femmes de sa famille, tout en faisant résonner le passé dans le présent. C'est une histoire où la question du transgénérationnel, de l'héritage et de la transmission entre femme est abordée de manière personnelle, mais également sociale. La mise en scène de similitudes et de contrastes permet de découvrir un parcours où l'intime et le politique s'entrecroise. On y aborde des enjeux liés au corps féminin à différents âges, à la place des hommes dans l'imaginaire, ainsi qu'à l'appel ou au refus de la maternité.

M'écrire pour toi propose une réflexion sur l'écriture du deuil. Prenant la forme d'une lettre écrite à ma grand-mère récemment décédée, ou d'une forme de journal de deuil, j'explore mon rapport à l'écriture et ce qui me pousse vers la création. Sous une approche autobiographique, je souhaite faire plonger le lecteur dans cette expérience de la perte et propose une analyse de l'impossibilité de mettre en mot la perte d'un être aimé. Cette impasse traverse l'ensemble du processus de création et devient un thème central de l'essai. J'aborde également les difficultés et les doutes qui ont traversé les longues années de cette rédaction.

MOTS-CLÉS : AVORTEMENT, DEUIL, FILIATION, MÈRE, GRAND-MÈRE, SOUVENIR, AUTOFICTION.

D'UNE FEMME À UNE AUTRE

Le cliché date d'hier. Je regarde l'objectif, souriante. Quatre petites bières de format dégustation sont sur la table devant moi. Derrière la terrasse où je me trouve s'étendent un magnifique paysage du bas du fleuve, les montagnes, l'eau, le ciel éclatant. La photo d'un merveilleux après-midi entre filles. Rien n'indique que mon cœur est en état d'urgence. Rien n'indique que toutes les secondes sont témoins d'un débat intérieur qui se joue, déjà, depuis quelques heures. Hier matin, j'étais à Rimouski avec des amies et je venais de courir un demi-marathon particulièrement éprouvant. Un ouragan du nom de Dorian avait été singulièrement dévastateur au sud et poussait alors ses bourrasques contre le visage des coureurs mouillés par la pluie et brûlés de fatigue. Je savais depuis plusieurs jours qu'il se tramait quelque chose dans les coulisses de mon corps. Mes jambes étaient plus lourdes qu'à l'habitude, mes seins plus gros et d'étranges boutons me poussaient au menton. Plusieurs jours de retard s'accumulaient à mon cycle menstruel, mais je m'entêtais à prendre ces signes pour ce qu'ils n'étaient pas. J'avais mangé plus qu'à l'habitude, ce qui devait expliquer la soudaine croissance de mes seins. Le stress de ma rentrée scolaire comme enseignante de musique dans trois écoles distinctes devait, pour sa part, justifier l'absence de sang dans mes petites culottes. Mes copines aussi d'ailleurs n'y voyaient rien d'alarmant. Nous disions que je n'avais qu'à acheter un test de grossesse pour faire venir mes règles. Nous analysions les chances et les risques que j'avais encourus au cours du dernier mois en concluant qu'ils avaient été, somme toute, minimes. Cam avait elle-même sauté un cycle le mois dernier, c'était peut-être simplement mon tour. Quoi qu'il en soit, j'avais quand même fini par acheter un test bon marché dans un Dollarama et juste avant de prendre la route, nous nous sommes arrêtées dans un IGA. « Bonjour, avez-vous des toilettes pour les clients ? » Elles étaient assez grandes, nous y sommes entrées à trois. Je ne me souvenais plus de la dernière fois où j'avais fait ce genre de test et regardais mes amies avec amusement. La scène était ridicule. Je me tenais en squat pour ne pas toucher la cuvette et je m'appliquais à viser juste, directement sur le petit embout spongieux en riant, consciente d'être tout sauf élégante. J'étais divisée : la moitié de moi se disait que je ne pouvais pas être enceinte, que c'était IMPOSSIBLE ; l'autre se disait qu'évidemment, je l'étais ! Cette même voix qui me chuchotait plus tôt que je n'étais pas seule, en courant les 21 kilomètres du parcours, que c'était notre première course « ensemble ». C'est en déposant le test sur le comptoir du lavabo que je les ai vues. Deux

lignes bien roses s'étaient formées. Les rires ont cessé, remplacés par des « Oh mon dieu Math » et mon cœur qui battait à une vitesse folle. Ni larmes ni rire. Mon cœur qui se ferme sous la force brutale de ces deux lignes. Mes mains qui referment l'embout du test et qui l'essuient avant de le glisser dans mon sac, comme une preuve. Le savon qui mousse entre mes doigts et mes lèvres qui répètent « Je le savais », comme si ça pouvait bien y changer quelque chose.

Ce matin, j'ai pleuré pour la première fois. Depuis, la journée n'a été qu'une suite de hauts et de bas, de peut-être et de pourquoi. Je laisse l'émotion s'installer. Je me revois sur la route vers Montréal assise au volant de ma vieille civic 2005. Je parle calmement, je formule des hypothèses, « C'est peut-être arrivé le matin du 17 ? ». J'énumère des possibilités, je me demande si c'est une fille, un garçon, ou ni l'un ni l'autre. Je me demande si les yeux seront bleus, si les cheveux seront pâles ou foncés, plats ou frisés... Je sais qu'il faudra le dire bientôt, affronter le refus : « Ben non ! On ne peut pas être parents maintenant ! » Je le sais et je n'ai pas envie de le vivre. Hier, j'étais en mode survie, complètement sous le choc. Aujourd'hui, j'ouvre tranquillement la porte à ce que je ressens, à ce qui vient. Je ne comprends pas que le monde puisse continuer à tourner. Je ne comprends pas que l'on puisse me parler d'épicerie ou de « journée de la rentrée » parce qu'il y a ça qui pousse dans mon ventre. Il me semblerait normal que le temps s'arrête, que le monde se mette en mode veille pour que je puisse digérer les dernières informations. Au moment où j'écris ces lignes, tout ce qui me semble possible, c'est de m'enfuir avec le bébé... Mais la fuite n'est pas une option. Elle ne peut pas en être une parce que la vie finira toujours par me rattraper. Me voilà face à ce choix, devant la possibilité de transformer mon « je » en « nous ». Me voilà qui me surprends à rêver d'une plage du Sud et d'un bébé qui court les fesses à l'air sur le sable chaud. Me voilà qui me surprends à rêver d'un amant qui peindrait la petite chambre d'un jaune délicat avant de passer la nuit à embrasser mon ventre. Me voilà qui m'imagine toutes les mères que je pourrais devenir dans des milliers de décors différents. Ce ne sont que des histoires, des fictions que je me raconte, des rêves qui s'évaporent avec les premières lueurs du jour. Je me rends compte que je ne sais rien et que j'imagine tout. Je sais ce que c'est être une fille, ce que c'est être une femme, mais je ne sais pas ce que c'est être une mère. C'est peut-être pour cette raison que mes doigts s'activent présentement sur le clavier, qu'ils s'obstinent à trouver le mot

juste, la bonne histoire pour moi. Une histoire que je ne peux écrire sans penser à mes racines, à celles qui m'ont élevée et au bagage qu'elles m'ont légué.

*

Il y a ce souvenir, ce moment qui se refait constamment. Je l'ai tellement fait jouer, dans ma tête et dans mes rêves, qu'il me semble usé. Un souvenir couleur sépia. Il me semble qu'il commence ainsi : nous sommes assises dans l'herbe et j'écoute les histoires qu'elle me raconte. Des histoires inscrites dans sa peau douce et bronzée. Peut-être qu'elle a une cigarette entre les doigts, peut-être pas. C'est l'été et nous sommes au lac Noir. Mais nous aurions pu être sur une plage d'Ogunquit, au lac Marois, ou encore sur les berges du grand lac Massawippi. Nous aurions pu être à tous ces endroits parce que nous y sommes allés et que cette scène a été rejouée mille fois. Tradition saisonnière, démonstration d'amour filial, coutume, rituel... je ne sais pas. Mais je sais qu'il s'agit d'un souvenir à la fois précis et flou.

J'ai trois ou cinq ans. Elle me parle probablement de Claude, ou de François. Cette scène a toujours lieu l'été, lorsque l'école laisse place aux baignades et aux balançoires, aux journées sans calendrier. Nous sommes toujours loin de cette rue qui nous a vues vieillir et ce sont toujours les mêmes histoires, des histoires dont je ne me lasse pas. Comme ces films de Disney que je visionnais à répétition, quand j'étais enfant, jusqu'à la mort du ruban noir. Les côtés de l'écran de plus en plus flous et de plus en plus gris, jusqu'à ce que l'image saute, avant de reprendre sa route. Un soubresaut dans la narration, une fissure dans la pellicule, une pause qui nous expulse du récit et nous fait prendre conscience qu'il s'agit bien de ça : une histoire. Elle, celle qui est assise dans l'herbe avec moi, c'est Suzanne, c'est ma grand-mère. Ses cheveux courts, entre le brun et le gris, ondulent dans le vent. Je crois bien qu'elle tient une cigarette, une Export verte, qu'elle me dit : « Encore ? » et moi je dis : « Encore ! » Je la vois chercher dans sa mémoire, quelque chose, un récit, une histoire, un nœud à défaire. La fois où on a perdu Marie au bord de la mer, celle où Danielle a confondu le frein et l'accélérateur, quand elle a vu Claude sur ce bateau à moteur, l'appétit de François, l'intelligence de Brioché, les concours de ski nautique du lac Lachigan, les hivers au pensionnat, le goût des pêches en été, la douceur de son père, les cancers de sa mère, le divorce de son frère, la tournée de sa sœur dans une troupe de danse, son affection pour Réjean, la rencontre de mes parents

sur la rue Rivard... Une vie de souvenirs, une vie d'histoires dont je ne me lasse pas. Je ne sais trop si ce sont ces fractions de vies qui m'envoutent, ou si ce n'est pas plutôt cette douce impression d'être sa confidente. Une page vierge qui ne demande qu'à être rempli de ces impressions de vie, de fragments, des preuves que tout ça a bel et bien existé.

J'ai toujours été attirée par les histoires. Toutes sortes d'histoires. Celles que l'on me racontait avant l'heure de dormir, celles des dessins animés, celles que je m'inventais... Jusqu'à avoir cette étrange impression d'être engloutie par elles. J'aime tellement les histoires que je me demande si je n'ai pas vécu seulement pour elles, au détriment de ma réalité. Si je n'ai pas perdu mon temps à me faire des scénarios pendant que l'eau coulait sous les ponts, agrippant avec elle le temps que je ne sais pas retenir. Parmi mes récits préférés, j'aime les « histoires vraies », celles que l'on me raconte et que je m'imagine. J'analyse, je fouille, je gratte. « Que s'est-il vraiment passé ? » « Est-ce pour ça qu'elle agit ainsi ? » « Que révèle cet événement ? » « Qui était-elle réellement ? » Je ne le sais pas et je ne le saurai peut-être jamais. Je ne peux qu'imaginer et écrire. Ces mots seront ce qu'ils sont : les mots d'un récit. Ils ne constitueront pas des preuves, ni des excuses, ni des condamnations. Ils ne seront que mon humble interprétation d'événements vécus et à venir. Est-ce que je pourrais dire : « Inspirés de faits réels » ? Oui, certainement. Est-ce que je pourrais dire : « C'est la vérité ! » Peut-être pas, mais ce sera la mienne et celle du texte. Ma vérité égoïste, manipulée, travaillée, polie dans l'espoir d'y trouver un sens, de m'y trouver et de les trouver elles aussi. J'écris des histoires sur celles que j'aime. Je caresse l'illusion de pouvoir saisir ce qui ne s'attrape pas. Je décris des images pour me rapprocher d'elles, de moi et de tout ce qui nous fabrique. Je caresse l'illusion de pouvoir nous voir vraiment, à la fois séparées de ce qui nous lie et englouties par les liens du sang. J'écris sur ma mère et sur la sienne, en essayant de démêler les bribes de mémoires et d'y trouver un sens.

*

Je suis allée chez ma mère, hier, pour trouver des documents, cachés quelque part dans ma chambre d'ado. Dans mon tiroir à sous-vêtements, j'avais laissé quelques souvenirs. Dans une vieille enveloppe de photos, développées chez Jean Coutu en 1992, il n'y avait que des photos de moi bébé, immortalisée sous tous les angles. J'ai pris un moment pour les examiner. Sur l'une d'elles, je regarde en direction de la fenêtre. Couchée

dans mon lit à barreaux, mes mains agrippent mes pieds. Je n'ai pas de couche et la position « Happy Baby » que j'adopte laisse voir mes fesses grassouillettes. Je me demande à quoi je pense. Je me demande si mon cerveau était capable de formuler une idée, ne serait-ce qu'en image, si même il était capable de reconnaître ce qui l'entourait. Ma chambre est blanche, le plancher est vieux et des jouets jonchent le sol. Nous sommes dans une coopérative d'habitation où ma mère a trouvé un appartement de justesse, son ventre sur le point d'exploser. Nous sommes dans ce logement du Plateau Mont-Royal qui sera témoin de toute ma vie, de mon enfance jusqu'à ma vie d'adulte. Je regarde les murs vierges des expériences qui m'attendent, de mes pleurs et de mes joies. Le petit bébé aux fesses à l'air ne se doute pas de ce qui viendra.

Il y a des moments qui me reviennent avec précision. Des moments divins, horribles, ou même d'une simplicité désarmante. Il y a des sentiments, des impressions, des odeurs et des sons qui m'apparaissent si clairement que je les revis à leur simple évocation. L'odeur de ma mère, celle de la peau de son cou, est d'une précision exceptionnelle. Je n'ai qu'à y penser pour qu'elle surgisse de ma mémoire, comme si j'enfouissais mon nez dedans, la tête tombée sur son épaule. Il y a des moments dont je ne me souviens plus. Des moments insignifiants, drôles ou surprenants, que l'on raconte pour la centième fois pendant un repas de famille. Il y a des moments difficiles, glissants, des souvenirs que j'ai préféré effacer. Il y a les hontes, les moments dont on ne se souvient qu'à moitié parce qu'on préférerait qu'il n'ait jamais eu lieu et ceux qui font trop mal pour être sortis des confins de la mémoire. Tous ces moments me semblent avoir été vécus par différentes versions de moi. Comme s'ils avaient été écrits dans différents romans. Lucie pratique l'équitation. Laurence commence l'école. Anne embrasse un garçon. Mais toutes ces filles, jeunes et moins jeunes, sont à l'intérieur de moi. Ensemble, elles forment ce que je suis devenue.

À l'aube de ma trentaine, je n'ai toujours pas l'impression d'être une entité solide, avec un but, un projet, une ligne directrice... J'ai pourtant essayé : les voyages, les emplois sérieux, les études, l'appartement, la voiture... Et j'ai réussi. J'ai réussi comme par automatisme. Comme si la vraie moi regardait les autres s'entêter à grandir et à murir en suivant la « liste des choses à faire pour s'accomplir ». Au fond, je suis toujours ce bébé aux fesses nues qui regarde vers la fenêtre. Je regarde toutes les « moi » qui courent dans

tous les sens assoiffées de découverte, de ligne à suivre, de chemins à prendre... toujours avec la sensation d'être inadéquate. Le bébé que je regarde me fait penser à celui qui se trouve sur le buffet de la maison de ma mère, tout délicat dans le cadre métallique. Le ton sépia de la photographie donne l'impression d'un cliché ancien venu d'un autre siècle. Le bébé qui se trouve près du sapin n'a pas encore deux ans. Nous sommes en 1958 et ma mère porte une couche. L'arbre de Noël est garni de guirlandes et Suzanne, qui se trouve probablement derrière l'appareil, doit être énorme. Ma tante est sur le point de naître et ma mère ne sait pas encore ce que la venue de ses frères et sœurs entrainera comme changements. Elle ne sait pas encore où se trouvera sa place et comment sa figure d'ainée moulera la femme qu'elle va devenir. Elle n'est, pour l'instant, que le premier bébé à avoir été cajolé et le seul enfant à recevoir l'un des cadeaux qui se trouvent sous l'arbre. Je me dis qu'elle est encore pure, tout simplement elle-même.

Je retrouve souvent la petite fille qu'elle était dans les yeux de ma mère. Il suffit de pas grand-chose (des fleurs jaunes sur le bord d'un sentier, le chant d'un huard ou le début d'une chanson à répondre) pour que Danielle retrouve l'énergie de l'enfance. En une fraction de seconde, c'est tout son corps qui change. Ses yeux pétillent, ses joues rougissent et sa bouche s'ouvre, laissant apparaître ses dents droites. « Oh, regardez les belles petites aigremaines ! Comme elles sont délicates ! » Puis elle se penche pour les toucher, sans les arracher de la tige pour ne pas les tuer. Elle ne fait que les caresser et les effleurer du bout des doigts en répétant « Comme elles sont mignonnes ! » C'est dans ces courts moments qu'elle est la plus belle, comme subjuguée par la beauté du monde et moi, comme spectatrice, subjuguée par ses réactions. J'aime ces instants de grâce, lorsqu'elle s'émerveille encore malgré la lourdeur du quotidien et ses obligations. Lorsqu'elle a encore trois ans, de temps en temps.

*

François, mon oncle, a sorti tous les rubans de ses boîtes. Il a loué un projecteur. Nous voilà tous assis, dans le salon du 4814, devant les images muettes sur le grand mur blanc. Nous sommes assis dans le salon de Suzanne sur le divan beige rehaussé de broderies de fleurs rouges. Toute la famille est là sans y être. Nous ne sommes que cinq, mais les spectres des Marcotte s'animent devant mes yeux, tout comme ceux des Gauthier. Suzanne a trois ans. Elle porte un petit maillot de bain que j'imagine en rose et elle tient

un parasol. Elle rit. Elle porte une robe d'été et elle rit et elle rit encore dans ce manteau d'hiver rouge. Elle ressemble à ma mère et elle me ressemble. Elles me ressemblent toutes les deux, ou est-ce que c'est l'inverse, est-ce que c'est moi qui leur ressemble, je ne sais plus. Son visage d'enfant s'illumine. On y voit un mélange de plaisir et de gêne à jouer les vedettes devant l'objectif. Je regarde ce petit corps mobile et j'ai envie de jouer avec elle, de l'assoir sur mes genoux pour lui faire des tresses. J'aimerais la tenir par la main en traversant la rue et lui offrir un cornet gaufré deux boules sur le chemin du retour. Mais l'enfant que je regarde sur ce mur se trouve juste là, à ma gauche. Je tiens effectivement la main de ma grand-mère et je vois encore, dans ses yeux noisette, le reflet d'une fillette que j'aimerais garder. Ses cheveux attachés en nattes, elle saute à la corde en chantant. « Un, deux, trois, nous irons aux bois. Quatre, cinq, six, cueillir des cerises ». Elle a neuf ans en ce jour d'été 1946. Ma grand-mère profite de ses vacances en famille comme seuls peuvent le faire les enfants de pensionnat. Sachant très bien que la fin est proche, que septembre arrivera toujours trop vite et qu'il faudra encore tout quitter pour l'hiver. Sa mère est malade, elle combat un cancer, clouée à son lit d'hôpital. Son père travaille au magasin de meubles de la rue Sainte-Catherine. Dernière-née d'une fratrie de 6 enfants, Suzanne est une princesse. Ses sœurs la coiffent, faisant boudiner ses petits cheveux bruns. Elles l'habillent comme une poupée de porcelaine. Elles l'embrassent, la cajolent, la croquent, l'aiment. Suzanne est une vedette rock, une muse, une star. Elle saute à la corde avec assurance, elle n'a pas peur du trottoir. Elle est belle.

*

Qui est Suzanne ? Voilà une question qui demeurera probablement toujours sans réponse. Je n'aurais qu'à me lever pour aller lui demander, puisqu'à l'instant où j'écris ces lignes, elle est à quelques mètres de moi, étendue sur une chaise longue. Mais je ne le ferai pas, pour ne pas la réveiller. À un certain âge, il est important de se reposer. Je ne le ferai pas, puisque qui, au fond, pourrait répondre franchement à cette question ? Il y a tant de parts de nous-mêmes que nous n'osons pas nous avouer. Des petits recoins qui nous grugent, qui nous rongent en silence et que l'on préfère balayer du revers de la main. Alors je pense à ce qu'elle représente pour moi. Suzanne la rebelle. Suzanne la cool. Suzanne l'esprit libre. La Suzanne que j'imagine un peu frivole dans une robe rouge écarlate, flûte

à champagne en main, discutant de Simone de Beauvoir. La Suzanne en pyjama aux regards inquiets et au dos courbé qui attend mon retour tardif, planquée devant la fenêtre à quatre heures du matin. Existent-elles toutes ? Sont-elles toutes entassées dans ce petit corps fragile ? Se chicanent-elles, parfois ? Je me dis que la petite Suzanne se trouve toujours dans la grande. Il y a donc cette fillette aussi, championne de ballon-chasseur, petite dernière dont le titre de cadette lui conférerait amour inconditionnel et soins aux petits oignons. Je suis convaincue qu'elle profitait de ce statut. Comme si le sentiment d'être au centre du monde lui venait tout naturellement. C'est précisément ce qui la caractérise, ce qui la distingue des autres à cette époque : elle sait ce qu'elle veut et ce qu'elle vaut.

*

Je passerai la soirée chez des amies qui ne savent rien de ce que je porte dans mon ventre et j'ai peur. Je ne veux pas révéler mon secret là, maintenant, justement parce que je ne sais pas encore ce que je vais faire de « ça », je n'ose pas boire. Plus je m'impose des limites et plus je l'aime. Comme si le fait de ne pas manger de poisson cru rendait la grossesse plus tangible, me rendait plus mère. Je suis tellement stressée, je ne veux pas l'intoxiquer, mais je ne suis pas capable de m'empêcher de fumer. J'ai honte, je me console en me disant que toutes les mères fumaient, ne serait-ce que de manière secondaire, il n'y a pas si longtemps. Qu'on fumait dans les hôpitaux et dans les avions, que les humains sont néanmoins plus nombreux que jamais. Si je le garde, je vais devoir m'habituer à le faire passer en premier, tout le temps. Refuser les invitations à souper, éteindre cette cigarette, boire plus d'eau, dire non au vin rouge et rentrer tôt. Je ne sais pas si c'est ce que je veux. Je me demande même si je peux y arriver, là, maintenant. Il me semble que je suis tellement loin de cette fille qui vit pour les autres. Il me semble que je suis spontanée, passionnée et que j'aime trop m'approcher du soleil pour ne plus risquer de me brûler les ailes. Je ne sais pas si je suis prête à partager, à léguer, à dédier ma vie à cette petite chose qui prend forme en moi... et je repense à cette vidéo de 1994.

Je gambade en rond dans la petite cour arrière. Mes pieds roses d'enfant, tachés de gazon vert et de terre brune avancent si vite qu'ils donnent l'impression de vouloir fuir le reste de mon corps, à la recherche d'un sursis de mes fantasmes d'enfant roi. Ma robe fleurie en tourniquet, prise dans un tourbillon de vent. La voix de ma mère qui rit quand je dis « mamaman ». C'est mon anniversaire, j'ai deux ans, je cours dans tous les sens. La

vidéo coupe, nous sommes maintenant à l'intérieur. J'ai un air sérieux parce que Léa tient fermement ma poupée et Gabriel joue sur mon piano. Grugée par l'angoisse, je fais le tour de mes biens tripotés. Je les laisse faire, mais mes yeux sont inquiets. J'ai l'air d'une gardienne de prison à l'heure du repas, je surveille, j'épie, je guette le faux mouvement, le bris d'un objet, la collision. Mais tout se passe bien.

Je n'ai pas de souvenir de cet anniversaire. Je n'ai que cette vidéo regardée maintes fois, qui supporte ma mémoire. Je l'avale et le garde en moi, le transforme en souvenir jusqu'à me rappeler l'odeur du carré aux dates qui me sert de gâteau ce jour-là. Je suis enfant unique et je dois avouer qu'il m'aurait été très difficile de céder, ne serait-ce qu'un petit bout, de ce que je considérais être mon espace à moi. Être le centre de l'attention me galvanise depuis toujours. C'est égoïste, mais ce bain d'amour m'a permis de me construire une image forte de moi. Une image importante, imposante. Une image qui m'a servi, parfois, de bouclier. En ce sens, l'enfance de ma grand-mère ressemble à la mienne. Je sais qu'une part de nous est égoïste et exigeante envers les autres, chose que je ne trouve pas chez ma mère. Suzanne et moi avons grandi en nous donnant le droit d'exiger, d'exister, de crier. J'ai grandi comme le soleil au centre de son propre système. J'ai grandi entourée de « Comme tu es brillante », « Comme tu es belle ! », « Regarde ce dessin comme il est beau ». J'ai grandi dans un cocon qui m'a fait croire que tout me serait facile et sans effort parce que j'étais miraculeusement tombée du ciel, laissant derrière moi une traînée de poudre d'étoiles. Un rêve, évidemment, brisé.

*

Sur la photo, j'ai une nuisette fleurie, munie d'un col Peter Pan, que ma grand-mère m'a fabriquée. C'est une année enneigée. Je le sais, car je vois, à travers la fenêtre, des bordures blanches accrochées aux balcons des voisins. C'est un samedi, ou peut-être un dimanche, je ne sais plus. Ma mère est dans la cuisine, peut-être qu'elle fait à manger. Du poste radio émane une émission du 95.1... Culturelle, je crois, ou scientifique, ou peut-être seulement les infos ? Assise à table, mes petites mains d'enfant s'animent sur un cahier à colorier. C'est la magie des fêtes. Le sapin est dans le salon, nous sommes allées le choisir, ma mère et moi. Danielle a trainé mon petit corps, assis dans une luge, jusqu'au parc Lahaie. Nous avons choisi un arbre en fonction de sa taille et l'avons fait couper à la

base pour qu'il puisse bien boire l'eau que nous allions lui donner. Je crois que le vendeur et ma mère ont parlé longtemps. Je crois que le vendeur aimait bien ma mère. Les vendeurs aimaient tous ma mère. Les enfants sentent ces choses-là. Mais ma mère n'a rien vu, elle ne voyait que moi. Nous étions alors, elle et moi, dans une étrange fusion. Je ne sais pas comment ce sentiment complexe s'est vécu de son côté, mais moi, je me souviens de cette union comme d'un acte divin. Je n'existais pas sans Danielle et il me semblait qu'elle ne pouvait exister sans moi.

Ma mère connaît mes plus grands et mes plus vieux secrets. Elle les garde précieusement quelque part, sous clé. J'aime le parfum de sa peau et le son de sa voix quand elle m'appelle « Choupie ». J'aime son intensité, son talent pour l'émerveillement. Et pourtant, je ne pourrais m'expliquer pourquoi, je suis dure avec elle. Comme si Danielle n'avait pas droit à l'erreur. Comme si ma mère devait être la personne la plus intelligente et la plus cultivée de l'univers sous peine de lourds soupirs et d'yeux qui regardent au ciel. Je l'admire, pourtant. Petite, je ne pouvais concevoir qu'un humain puisse la surpasser, dans aucune catégorie de la vie. Je m'accrochais à elle comme si je voulais lui appartenir, toujours pouvoir lui revenir. C'est probablement cela. Encore aujourd'hui, ma mère est mon pilier.

*

Comme tous les mercredis, je suis allée souper chez ma grand-mère. J'avais si peur qu'elle devine ce qui m'arrive, qu'elle le découvre sans même que les mots ne sortent de ma bouche. Ce n'est pas que je ne voulais pas lui dire. Ce n'est pas que je craignais sa réaction. C'est que je n'avais pas la force d'en parler et que c'est toujours le cas en ce moment. J'avais effleuré le sujet à quelques reprises avec mes copines de marathon, secrètement soulagée que l'une d'elles vive une rupture amoureuse et que cet événement « tragique » prenne le dessus sur le mien. Ses malheurs d'amour me semblaient d'une agréable superficialité parce qu'ils ne m'appartenaient pas. La question était pourtant du même ordre. Rester ou partir. Noir ou blanc, aucune zone grise. Elle savait ce qu'elle devait faire, mais n'avait pas la force de le faire. Moi : je ne désire pas me faire avorter, mais je ne veux pas vraiment être mère maintenant. Je voudrais simplement pouvoir figer le temps et ne rien décider.

En allant chez ma grand-mère, j'ai donc décidé de ne rien dire. Les éventuelles

questions bienveillantes de Suzanne m'auraient angoissée parce qu'elles m'auraient propulsé dans un futur qui se rapproche de plus en plus. Elles m'auraient angoissée parce qu'elles auraient été justes, sincères, sans reproches. Elles m'auraient troublée parce qu'elles auraient porté avec elles sa tendresse, son inquiétude et son amour pour moi. Il y a aussi cette partie de moi qui m'en veut de garder secret ce qui pousse en moi, comme si le silence était la pire des trahisons. Je ne sais pas ce qu'elle dirait. Je me doute simplement de sa trop grande inquiétude et du fait qu'elle me trouverait probablement trop jeune pour quitter ma liberté, même si elle, à mon âge, était déjà mère de trois enfants.

*

Sur la vieille photo de couleur sépia, c'est l'hiver et la neige recouvre le sol. Les filles portent des longs manteaux de fourrure et de petits souliers pour aller danser. Elles se tiennent bien droites, près de la grosse Chevrolet Bel-Air, sourire aux lèvres. Certaines ont les cheveux sculptés en boucles qui leur tombent aux épaules, d'autres ont les cheveux très courts comme Audrey Hepburn dans le film *Sabrina*. Je crois qu'elles vont danser dans un bal organisé par un ami riche. Ma grand-mère avait de « bonnes fréquentations ». Les jeunes femmes ont pratiqué leur swing et leurs pas de valse. À la vue de leurs mollets dénudés en plein mois de février, je ne peux m'empêcher de les imaginer en train de grelotter. Elles ont vraiment l'air unies. Un groupe d'amies et de sœurs tissé serré. Un groupe qui se partage des *Paris Match*, des patrons de couture et des potins. J'imagine que Suzanne s'est longuement préparée à cette soirée, qu'elle a agencé son sac à main et ses chaussures et qu'elle a demandé l'avis de ses sœurs. « Aimes-tu ma robe ? » « Est-ce que c'est trop échancré ? » « Penses-tu que Claude aimera ? »

C'est lorsque je regarde des photos et des vidéos de ma grand-mère et de ses sœurs, à cette époque-là, que je comprends à quel point le monde a changé. Regarder un enfant sourire, courir, jouer... c'est intemporel. Regarder une mère de famille travailler, s'occuper des enfants... c'est intemporel. Les lieux changent, les vêtements ne sont plus les mêmes, les formes, les courbes des soutien-gorges et les coupes de cheveux non plus. Même les supports visuels sont distincts. Le papier est plus ou moins rigide selon les époques, parfois froissé dans les coins, parfois lustré, les vidéos sont usées, mais l'enfant reste l'enfant et la mère reste la mère. C'est l'adolescence qui me signale la distance qui sépare la vie de Suzanne de la mienne. Cette adolescence qui n'existait pas. Je ne dis pas

qu'elle et ses copines ne dansaient pas, je ne dis pas qu'elles ne profitaient pas d'un petit verre de vin et qu'elles n'embrassaient pas secrètement un ou plusieurs petits copains avant de rentrer vers minuit, mais leur regard, leurs tenues, leurs postures, la manière qu'elles ont de rire une main devant la bouche, tout donne l'impression qu'elles sont des adultes, des femmes prêtes à être mères. Le désir de devenir grande émane de leurs pores, quand seule l'idée m'épuise. Et être femme en 1954, c'est être femme comme changer de nom. Être femme comme enfanter. Être femme comme se faire appeler Madame Untel à l'épicerie du coin. Moi, je me sens comme une enfant, comme une gamine. Je m'accroche à la folie de la jeunesse comme si c'était la seule manière convenable de vivre sa vie. Je repousse les obligations et ferme les yeux sur les rides d'expression qui prennent lentement racine aux coins de mes yeux. Je m'offusque devant l'idée de ne pas donner mon nom de famille à d'éventuels enfants et trouve complètement saugrenu le fait d'imaginer, un jour, changer le mien. Mais elles... Suzanne et ses sœurs. Elles vivent probablement, sans le savoir, les années les plus libres de leur vie et rêvent de devenir Madame Untel. Elles sont magnifiques dans ces robes qu'elles ont confectionnées à la machine à coudre. Certaines étudient encore, lisent, rêvent. Elles sont là, devant la caméra, les lèvres mises en valeur par le rouge, les jeunes hommes à leurs côtés sourient eux aussi. Bras dessus, bras dessous. Ils sont tous merveilleusement beaux. Ils sont tous merveilleusement jeunes et pleins de naïveté.

*

Danielle regarde l'objectif, sourire en coin. Elle doit avoir 16 ou 17 ans et porte un maillot de bain noir. Ses yeux en amande sont légèrement plissés sous le soleil que lui offrent les vacances familiales au bord de la mer. Un livre trône sur ses genoux. Tout son corps oscille entre la gêne et l'espièglerie. Par souci du bronzage, les bretelles tombées du maillot de bain laissent voir ses épaules brunies. Elle semble heureuse, mais elle semble aussi prisonnière de sa peau dont elle ne voudrait peut-être pas qu'elle soit prise en photo. Prisonnière de ce corps magnifique qu'elle n'aime pas. Elle doit se trouver grosse, trouver ses doigts trop courts et ses seins trop petits. Elle doit se trouver les pires défauts du monde, les appliquer sur son corps comme de la crème solaire. Elle se compare probablement aux autres filles de son âge qui déambulent sur le rivage et les magnifie : « Comme j'aimerais avoir ses cheveux, comme j'aimerais avoir ses longues jambes, comme j'aimerais... » Ma

mère ne se voit pas, elle se tord, se comprime puis s'étire du regard jusqu'à se déformer. Elle s'écrase sous le poids des attentes et des fantasmes qu'on lui impose à demi-mot. Au milieu de ce visage merveilleux, je vois, sortie tout droit de ses yeux, un double regard. Je crois qu'elle désire sincèrement être jolie, mais qu'une voix lui dit qu'elle n'y arrivera pas, qu'elle aurait dû laisser une autre femme prendre sa place. C'est la forme des lèvres qui me laisse croire que ma mère se sentait vaincue d'avance. Un sourire prisonnier d'une pensée, d'un film qui se joue en coulisses.

Peut-être que ma mère s'est toujours sentie vaincue d'avance et qu'elle s'est empêchée d'essayer de réaliser ses rêves les plus fous par peur de ne pas y arriver. Une retenue transmissible, à ce que l'on dit. C'est étrange parce que lorsqu'elle essaie quelque chose, elle finit toujours par arriver à ses fins. Qu'il s'agisse de conduire un tracteur ou d'apprendre les origines diverses d'un chant sacré, elle arrive au bout de ses efforts avec un grand sourire rempli de fierté : « Je l'ai » ! Raison pour laquelle je l'ai souvent perçue comme un dictionnaire : elle sait tout. Pourtant, il y a d'innombrables rêves qu'elle ne s'est même pas donné le droit d'approcher, comme s'il était plus facile de vivre avec le regret de n'avoir rien tenté que de devoir trainer la lourdeur d'un échec. Je regarde la photo de ma mère à la plage et je me vois aussi. Je revois les fois où j'ai passé mon tour, où j'ai refusé d'essayer et j'imagine ce qui serait arrivé si... Mais d'où vient cette sensation ? D'où vient cette peur, cette manie de faire du surplace, de s'imaginer inapte au succès ? Qui ou quoi nous tire vers le bas ?

*

J'ai un ensemble deux-pièces en velours noir Baby Phat, une cigarette à la main et du maquillage rose sur les yeux. Je regarde l'objectif comme si j'étais dans un clip de JayZ. J'ai 12 ans et je veux désespérément être sexy. La fermeture éclair entrouverte de ma veste laisse paraître la courbe de mes seins poussés trop tôt. Mon corps hurle « regardez-moi ». Mon corps a les courbes d'une femme. Parce que j'ai l'enveloppe, je suis convaincue d'avoir la tête. « Maman, j'ai 12 ans maintenant, je ne suis plus une enfant ! » Mes couvre-feux m'emmerdent. Je m'évade rejoindre des amis. J'embrasse des garçons de 17 ans dans une cour d'école en leur faisant croire que j'en ai 15. Je reviens du parc les yeux rouges et je vomis d'avoir trop fumé en plein cœur de l'après-midi. Ma mère et ma grand-mère me grondent et finissent par se disputer. Leurs cris résonnent dans

l'appartement et je retourne m'enfermer dans ma chambre, dans ma tête, à grand coup de walkman et de rideaux fermés.

Salope. C'est le mot qui marque mon passage de l'enfance à l'adolescence. Quand je regarde les photos de cette époque, c'est ce qui me saute aux yeux. Les mots « chienne », « pute » et « trainée » résonnent toujours à mes oreilles malgré le passage des années. J'ai les yeux tristes même quand je ris. J'ai toujours trouvé à quel point c'était fou, la vitesse à laquelle tout ça m'est arrivé. Une demi-année scolaire a suffi pour tout perdre : mes amies, ma fierté, ma dignité, le respect de mes pairs. Une histoire banale, une histoire qui se répète d'année en année dans toutes les écoles de la province. Je me souviens de la boîte dans laquelle ceon m'a placée et de l'impossibilité d'en sortir. Je me souviens des histoires déformées, triturées, fantasmées qui me plaçaient au centre d'un univers triste et donnaient le droit aux autres mères de dire : « la pauvre Mathilde ». Je me souviens du téléphone que Danielle a reçu : « Bonjour Madame, ici l'école de votre fille. Nous voulons simplement vous informer que votre enfant, la chair de votre chair, est une trainée. Ne vous inquiétez pas, nous ferons tout ce qui est possible pour qu'elle se souviene, jour après jour, qu'une fillette n'a droit ni au désir ni aux expériences de la chair. De plus, veuillez prendre note que si certains de ses camarades de classe l'humilient, nous ne pouvons rien pour elle. Votre fille apprendra ainsi à ne pas enlever son chandail. » Danielle a été ma plus grande bouée, ma sortie de secours, mon alliée. Elle me regardait toujours avec amour, elle n'éprouvait aucun dégoût pour moi. Elle m'a permis de continuer à respirer.

*

Je repense à ce souper chez des amis de M, mon amoureux. C'était l'hiver, bien avant d'être enceinte. On parlait de nom de famille parce que l'enfant de nos hôtes portait celui de sa mère. Une histoire de lignée assurée d'un côté plutôt que de l'autre. Ils nous racontaient tout ça ensemble. C'était une conversation fluide. À un certain moment, elle a dit quelque chose comme : « Comprenez-moi bien, ce n'est pas que je suis une féministe qui veut absolument donner mon nom à mon enfant... » Une phrase sortie de nulle part que j'ai eu du mal à avaler. Je lui ai répondu que moi, si j'avais à porter un enfant pendant 9 mois, couper ma consommation d'alcool et accoucher dans la douleur, il me semblerait tout à fait justifiable de lui donner mon nom de famille. J'ai peut-être aussi ajouté qu'il est totalement impossible que je ne donne pas mon nom de famille à ma progéniture s'il

advenait que je me reproduise.

Aujourd'hui encore, il me semble que ce qui grandit dans mon ventre, si je le garde, devrait porter mon nom... Même si, dans un monde idéal, il n'y aurait pas de nom de famille et d'arbre généalogique. Il n'y aurait que des enfants à prénoms sans marqueurs de relation, sans signature en bas d'une toile et sans initiales sur des cahiers d'écolier. S'il n'y avait pas de nom de famille, on ne s'occuperait pas de connaître l'identité du père, son métier, la marque de sa voiture. Peut-être aussi que l'identité de la mère ne compterait pas. On ne demanderait plus si elle a allaité, combien de semaines de congé elle a prises, si elle préfère les couches jetables à celles que l'on peut laver parce que « c'est mieux pour l'environnement. » L'enfant ne serait pas le fils de l'un. La femme ne serait pas le bien d'Untel.

Ma mère m'a dit que les enfants n'étaient pas vraiment les bienvenus, dans ce monde. Que s'ils l'étaient réellement, on les élèverait tous, sans voir en eux un poids, un fardeau ! Qu'ils pourraient courir librement, d'une maison à l'autre et revenir se blottir dans les bras de leur mère la nuit tombée. On les nourrirait, on les logerait, on les habillerait. Mais les enfants ne sont pas les bienvenus. Nous n'aimons pas LES enfants, nous aimons NOS enfants, à qui nous léguons notre nom, nos traits, nos qualités et nos défauts. Si on aimait les enfants, on ne pourrait pas supporter de les voir travailler dans les mines de coltan. On jetterait nos téléphones par la fenêtre en hurlant. On ne tolérerait pas les crises humanitaires qui les forcent à s'exiler. On leur dirait, les bras tendus : « Allez, venez chez nous ! » On ne supporterait pas leur exploitation, leur trafic, leurs travaux forcés.

Ma mère m'a dit tout ça hier, lorsque je lui ai téléphoné en pleurant pour lui dire que j'étais enceinte et qu'il n'y avait pas vraiment d'ouverture du côté du père. Je savais que je ne risquais pas d'être une mère célibataire, je savais qu'il resterait, qu'il serait présent, mais sans enthousiasme. Il n'y avait pas de projet, pas de chambre à peindre en jaune ou de liste de prénoms à écrire. Il n'y avait qu'inquiétude et agacement. Personne ne me forcerait à aller me faire avorter, mais personne n'attendrait la venue de cet enfant avec joie. L'insémination de mon ovule n'était que pur accident. Un accident qui dérange, qui bouscule, qui fait dérailler le train. Un accident qui lui laissait sur les bras un fardeau qu'il n'avait pas envie de porter.

*

C'est l'été. Suzanne saute à la corde à danser avec ses sœurs. Un jeu d'enfant joué par des gamines. Soudain, elle sent quelque chose de mouillé entre ses jambes. Elle est nerveuse, car elle a peur d'avoir fait pipi à force de sauter et de rire. Elle court rapidement aux toilettes. Lorsqu'elle découvre le sang dans ses petites culottes, son cœur se sert et son corps tout entier tremble. Elle a mal au ventre. C'est l'hôpital qui l'attend... Elle va mourir, c'est certain. Elle panique dans la salle d'eau, ses parents ne sont pas là. C'est sa sœur aînée qui lui expliquera tout. Suzanne est maintenant « une femme ».

Elle passait ses vacances au lac L'Achigan. Son père avait l'habitude d'y louer un chalet pour que sa femme, remise de son cancer, puisse s'y reposer en compagnie de ses enfants. C'est à 14 ans qu'elle a vu Claude, son futur mari, pour la première fois. Elle se faisait bronzer sur le quai en maillot de bain et lui, à bord d'un bateau à moteur, allait rejoindre des amis qu'elle connaissait également. Elle lui a plu tout de suite. Les vidéos montrant Claude à cette époque me font comprendre pourquoi il lui a plu aussi. Il semble rempli d'une merveilleuse assurance. Il est beau, bronzé, son maillot de bain montre son ventre musclé et ses cheveux bruns bouclent légèrement. Il court, il rigole avec des amis, il fait le clown, se lance dans l'eau en faisant des pirouettes athlétiques avant de faire du ski nautique. C'est un roi de la jungle. Suzanne m'a déjà dit, sourire en coin, que si tout était à refaire, elle se serait mariée avec un homme différent. Un homme qui aime profondément les enfants, un homme patient, qui aime les balades à vélo et qui lui aurait fait vivre une vie d'hôtel. Elle m'a dit tout ça en finissant sa rêverie par : « Et j'aurais gardé Claude comme amant ». Claude, c'était le corps, c'était la passion. Claude, c'était le beau gosse, l'eau de Cologne, les soirées dansantes. Elle est tombée amoureuse de sa vitalité, de sa carrure et des choses qui nous font croire que l'on vit un conte de fées.

Ce qui me semble aujourd'hui inhumain, c'est de demander à de si jeunes adultes de choisir leur partenaire de vie. Un mari non échangeable et non remboursable. Un mari vente-finale. Je m'imagine avoir marié mon premier amour et j'ai une boule dans le ventre. Je sais que le concept même de l'adolescence est récent, autre temps autres mœurs, mais je ne peux concevoir qu'un jeune couple de 19 ans qui n'a jamais fait l'amour puisse avoir les outils nécessaires à la réalisation de cet acte *divin*. L'une de mes arrière-grands-mères, qui s'est fait expliquer son devoir conjugal par son jeune mari la nuit de ses noces, a

amèrement regretté son choix lorsqu'elle s'est retrouvée seule avec ses quatre enfants. Suzanne a eu plus de chance. Claude ne l'a pas quittée, il n'était ni alcoolique, ni joueur. Il ne disparaissait jamais et ramenait de l'argent au foyer, mais je crois qu'ensemble, ils étouffaient dans leur bungalow de Laval. Je crois qu'ils se sentaient pris au piège, broyés par le quotidien et impuissants face à la partition qu'on leur demandait de jouer.

*

Dans la grosse mallette en cuir brun, qui traîne depuis plus de 25 ans dans la chambre de ma mère, se trouvent des centaines de photos non classées. C'est une valise à remonter le temps, de 1960 jusqu'à l'avènement des téléphones intelligents. Dans ce fouillis, on trouve des clichés d'André, mon père. Sur l'un d'eux, on le voit dans la cour d'une prison. Des barbelés trônent sur les clôtures, des poids et des barres de musculation jonchent le sol. Il est à la prison de Bordeaux, je pense. Ses pantalons de jogging gris commencent à être trop petits. Il a pris du poids. Ses bras sont musclés et laissent voir de nombreux tatouages de piètre qualité. Les lignes noires, devenues grises, ont mal cicatrisé. On devine qu'elles ont été faites à la va-vite. Ses cheveux longs sont attachés. André est un oublié de l'histoire. Il habite entre les lignes et dans la marge. L'union qu'il formait avec Danielle a duré plusieurs années et ce n'est qu'à ma conception qu'elle a pris fin. Entre deux amours, c'est moi qu'elle a choisi.

L'union de ma mère et de mon père a toujours représenté, pour moi, un étrange mélange d'incompréhension et de logique. Comme s'il était évident que l'amour le moins rationnel est le plus fort. Comme s'il était évident que l'union la plus risquée est la bonne. Ma mère a toujours été une passionnée de littérature, je dirais même plus que moi. Elle dévore des romans depuis l'adolescence. Je crois que ma mère a lu trop de romans et qu'ils ont fini par teinter son regard, lui faisant voir la vie comme Belle dans *La belle et la bête*. Que fait une première de classe avec un illettré ? Que fait cette femme avec un toxicomane ? Personne ne peut répondre à ces questions, sauf elle, peut-être. N'empêche que la passion, c'est parfois l'impossible... elle nous fait prendre des décisions déchirantes et nous pousse aux abords de la folie. Elle nous fait mère monoparentale avec la fatigue, les heures supplémentaires et le jugement des autres. « Est-ce vrai que le père de Mathilde est en prison ? » Comme la marée qui nous tire au large ou nous emprisonne dans une crique. J'ai élaboré des scénarios sur cette union, mais ils ne représentent rien d'autre que

mon envie de m’imaginer une histoire. Au fond, je sais que, quoi qu’on en dise, rien ne peut expliquer pleinement l’amour et le désir.

Je sais qu’André habitait l’appartement au-dessus de celui de ma mère. Je sais qu’il était très beau – il ressemblait à Johnny Depp. Je sais aussi que les regards et les petits sourires ont commencé le jour du déménagement. Ils étaient si évidents que même Suzanne les a remarqués en transportant les boîtes. Mon père a mis la main à la pâte. Il parlait fort, il riait, il était sûr de lui. Les jours ont passé et les coups de main aussi : le lavabo qui coule, les planchers à laver et les rideaux à installer. Tout devenait un prétexte pour descendre chez ma mère. C’est en peignant les murs qu’ils se sont embrassés pour la première fois. Je n’ai pas les détails de cette fin de semaine. Je sais seulement qu’ils l’ont passée collés l’un sur l’autre et qu’ils n’ont même pas pris le temps de manger la pizza qui a fini par sécher au fond de sa boîte. André était d’une grande sensibilité. Malgré son faible niveau d’étude, le laissant analphabète, il savait apprécier ce que Danielle lui montrait. Les larmes lui montaient aux yeux à l’écoute d’un poème, à la vue d’une toile ou en découvrant un morceau de musique classique. Les amoureux faisaient de longues marches, allaient au musée et au cinéma. André découvrait un monde nouveau. Ils passaient du temps à la campagne, faisaient des bonhommes de neige. Ma mère lui a fait découvrir la mer.

Je passe souvent devant leur appartement de l’époque. Je regarde l’escalier en colimaçon et le petit balcon vert, je les imagine jeunes et amoureux. Il y a quelque chose de doux à imaginer ses parents s’aimer. Je sais qu’ils se sont aimés, mais c’est André qui ne s’aimait pas assez. Sa douleur était trop grande, les abus trop fréquents, la pauvreté trop lourde et la violence partout, sur sa peau, dans son corps, dans sa tête. Des crevasses trop profondes et des outils trop petits pour en venir à bout. Ma mère, malgré tout son amour et sa bonne volonté, n’avait aucune chance de l’emporter contre la misère.

*

Sa tête est légèrement penchée vers l’arrière. Ses cheveux blonds, en deux nattes, lui tombent sur les épaules. Ses lèvres, légèrement ouvertes, laissent deviner un sourire, ses yeux fermés suggèrent un bonheur intense, réel. Elle a 13 ans et elle est en amour avec le garçon qui se penche doucement vers elle pour l’embrasser.

Cette jeune fille, c’est moi. C’est moi dans une autre vie. Je me regarde sur cette

photo comme si j'étais une autre et pourtant, je me souviens précisément de cette journée. C'est ma mère qui a pris la photo et c'est elle qui nous a déposés sur le Mont-Royal pour aller patiner. Elle devait l'avoir deviné, savoir à quel point j'étais différente de J. et combien il était différent de moi. Que cet amour intense ne pouvait être qu'éphémère, adolescent, passionnément brulant. La jeune fille sur la photo ne sait pas encore tout le mal qu'elle fera à J. et ce dernier ne sait pas encore toute la haine qu'il lui portera et toute l'énergie qu'il déploiera pour tenter de l'anéantir. Pour le moment, les deux amoureux sont simplement des enfants qui découvrent l'amour. Des grands enfants qui baisent durant des heures et des jours jusqu'à inquiéter les adultes qui ne comprennent pas, ou ne se souviennent plus, de l'urgence de coller son corps contre celui de l'autre.

Je me souviens de la violence avec laquelle je me donnais à lui, de l'urgence que l'on ressentait, de la brûlure qui nous pesait lorsque nos peaux étaient séparées pendant plus de quelques heures. Je me souviens de nuits entières à faire l'amour dans tous les sens, les yeux remplis d'étoiles et la bouche pleine de « je t'aime ». Je me souviens des matins où il m'était difficile, voire impossible de m'asseoir parce qu'à force d'aimer mon corps, J. finissait par me faire mal, mais que ce mal se mêlait au plaisir et que je le suppliais « encore ». Sa mère criait « lâche-la un peu » de l'autre côté de la porte et moi je lui chuchotais « encore ». Alors nous recommencions, enfermés dans cette chambre sans fenêtre. Nous avons appris à nous aimer avec intensité et c'est cette intensité que je ressens en regardant la photo. L'intensité de la naïveté que seuls peuvent avoir les adolescents. Nous étions aveugles et c'est probablement toujours le souvenir de cet aveuglement qui me coupe le souffle lorsque je le croise, par hasard, entouré de sa femme et de ses enfants.

Perdre la tête. Aimer à la folie. Ne plus voir clair. C'est la peur de ne vivre que pour l'autre, au point d'accepter l'inacceptable, qui me mortifie aujourd'hui. Je ne sais pas ce que l'on répète aux jeunes filles pour qu'elles se lancent dans des relations malsaines. Je ne sais pas comment et par quel mal être social, on transmet la soumission par amour comme on partage notre code génétique aux générations futures. J. et moi, ça a commencé comme un conte de fées. Un coup de foudre, des soirées accrochées au téléphone, des journées entières à s'aimer et à se regarder dans les yeux... Je dirais que nous avons filé le parfait amour adolescent durant plus d'un an et demi. Puis, après, il y a eu une pause pendant laquelle on s'est arraché le cœur. Plusieurs semaines de torture mutuelle, comme

pour faire ressurgir des ténèbres une nouvelle rage de s'aimer. Les années qui suivirent ne se sont plus jamais détachées de cette violence-là. Nous avons à nouveau cette passion de nos corps, mais l'innocence était perdue et on se faisait alors l'amour comme on allait en guerre. J'aurais dû réagir, m'enfuir bien avant de normaliser ses comportements. J'aurais dû m'aimer plus que je nous aimais ensemble tous les deux, mais le quitter m'a pris du temps. J'avais, des années avant, déjà commencé à tout mélanger.

*

Je pense à l'homme qui m'a mise enceinte et je suis en colère. Je pense à ses mouvements de bassin. Une fraction de seconde trop tôt, ou trop tard. Quelques gouttes invisibles qu'il n'a même pas senties couler. Juste un peu de peau à peau avant de mettre un condom. Je suis en colère contre moi de ne pas avoir eu envie qu'il l'enfile tout de suite. Je suis en colère contre mon ventre qui me brule quand j'ai envie de lui jusqu'à me faire perdre la tête. Je suis en colère contre mon corps de ne pas m'avoir avertie. Un signe, quelque chose qui aurait pu me faire comprendre le danger qui me guettait. Tout ça pour quelques coups de bassin. « Juste un peu pour te sentir mieux ». Et c'était juste un peu, un mini rikiki risque de rien qui maintenant grossit dans mon ventre. Un mini rikiki risque de rien que je traîne partout avec moi depuis Rimouski. J'avais même pris la peine de regarder sur mon application : je n'étais pas en période d'ovulation. J'étais « all good » comme disent les Anglais. Je suis en colère contre lui de ne pas m'avoir aimée assez pour penser à moi, mais comment lui en vouloir quand j'arrive si facilement à m'oublier ?

*

Ma boîte de courriel vient de sonner. Mon oncle vient de mettre en mémoire des vidéos de famille sur son ordinateur. Cliquer sur le lien en bleu me permet d'accéder à tous ces souvenirs. Je regarde en boucle une de ces vidéos. Les premières images sont beiges. J'y distingue quelques lettres vertes, mais tout est trop rapide pour pouvoir y lire des mots. Puis, tout devient noir. Quelques secondes passent. Ma grand-mère a 19 ans, elle est à genoux. Mon grand-père, Claude, est à ses côtés, il a 21 ans. Je retrouve ma tante dans le visage de Claude, dans le regard peut-être. Ma grand-mère porte un diadème et un collier de perles. Elle a le regard d'une enfant qu'on sermonne, le regard d'une enfant qui voudrait bien que l'instituteur finisse de parler pour aller jouer dehors au son de la cloche. Claude, lui, semble plus solennel. Mais peut-être n'est-ce qu'une illusion ? Peut-être qu'il

se joue en boucle la scène d'une nuit précédente où, pour la première fois, il a vu Suzanne nue, où il l'a touchée, embrassée, aimée. Cinq ans de préliminaires platoniques, où une simple main mal placée pouvait conduire à une fin tragique, pour finalement craquer quelques jours avant le mariage. Le corps a de ses élans qu'on ne comprend pas. Puis, la scène coupe. Nous sommes à l'entrée de l'église, les nouveaux mariés marchent vers la sortie. La robe de Suzanne dévoile ses mollets. Elle sourit. Il sourit. Des enfants devenus adultes le temps de dire « Oui, je le veux » entre deux hosties. Des vedettes, oui, c'est ça : ils ont l'air de deux vedettes de cinéma. Elle est prise quelque part entre Judy Garland et Rita Hayworth et lui, à son bras, a quelque chose d'un jeune Cary Grant... Ils sont maintenant dans une voiture et sourient à la caméra de toutes leurs dents blanches et droites. Ils se regardent ensuite, comme seuls peuvent se regarder de nouveaux amants. Oui, vraiment, ce film est hollywoodien, il a même quelque chose de Disney. Une princesse, un prince, un mariage, même le diadème et les perles. J'en ai les larmes aux yeux. Je rêve, voilà, comme Suzanne devait rêver elle aussi, de cette cérémonie où l'on célèbre tout, sauf ce qui viendra peut-être, peu à peu, tuer ce qui vous a unis : le lavage, le repassage, les soupers, le budget, la voiture et la décoration du salon.

*

J'ai, devant moi, une série de photos de ma mère, nue. Elle se tient de profil. Ses cheveux sont très longs, ils lui arrivent aux fesses. Sur quelques clichés, on voit pendre à ses coudes les manches d'une chemise blanche. Au fur et à mesure que pâlit sa peau, son ventre s'étire. Elle est enceinte, elle est en train de me fabriquer. Ces photos ont été prises par Françoise, chez qui elle habitait à ce moment-là. On sent toute la fascination de la photographe pour son sujet et il est vrai que les transformations subies par le corps de ma mère sont impressionnantes. Danielle est seule sur les photos, mais elle ne sera pas seule pour m'élever. Il y aura ses amies, sa famille et, surtout, ma grand-mère pour l'aider, mais Danielle n'a pas de mari, pas d'amoureux, pas de partenaire, pour partager le projet de me voir grandir. Sur chacun des clichés, elle sourit.

Ce matin, debout devant le long miroir, absorbée par mon reflet, je scrutais les moindres signes. Du bout des doigts, je pinçais la chair accumulée sur mes hanches. Je mesurais la croissance de mes seins. Ils étaient lourds, pleins, ils débordaient de mes mains. Je ne saurais dire comment, mais même mes mamelons semblaient différents. Peut-être

était-ce mes auréoles qui s'étiraient ? Je caressais le bas de mon ventre, très légèrement rond comme les jours qui précèdent les règles. Une question de millimètres que je suis seule à remarquer. Depuis que je sais que je suis enceinte, je ne vois plus mon corps de la même manière. Comme si j'avais changé de lunettes pour le voir, ou d'angle pour le regarder. Je lui ai si souvent demandé d'être séduisant, mince, athlétique, sexy... Je l'ai tellement haï, ce corps, d'avoir pris du poids, d'avoir des poils où il ne faut pas, des boutons sur le front et de la sueur sous les bras. Je lui ai demandé la perfection longue des mannequins, la poitrine opulente des actrices et la souplesse des ballerines. Je m'en voulais de ne pas sortir du lot, d'être simplement une femme parmi tant de femmes. J'ai souvent voulu briller par lui, scintiller par tous les pores de ma peau. Mais mon corps n'écoute pas. Il ne prend pas en compte ce que je pense et ce que je fais. Il construit des empires à même ma chair et sans mon approbation. Je le regarde pour la première fois sans me soucier de ce qu'un homme dirait. Il y a quelque chose de neuf dans mon reflet, quelque chose qui brille. Il y a cette étincelle qui n'était pas là, avant, ce point lumineux que je vois aussi dans les photos de ma mère enceinte et nue.

*

Deux amies au bord de la mer. L'une blonde, l'autre brune. Elles portent des cols roulés pâles et de longs imperméables noirs. Ce n'est pas une plage du sud, ni une plage propice à la baignade. C'est une plage de grosses pierres et de cailloux qui égratignent les pieds. Le ciel est gris et opaque. Les vagues semblent agitées et montent très haut vers le ciel. Le décor parfait pour la déprime. Les deux amies sont pourtant souriantes, elles se tiennent par la main et lèvent leurs bras dans les airs comme en signe de victoire. La brune, c'est ma mère ; la blonde, c'est son amie Nicole. Elles sont en vacances, elles ont roulé jusque dans le Maine, en ce début de mois d'octobre, en écoutant « Freeway of love » et se moquent bien du temps qu'il fait. J'ai rarement vu Nicole, dans ma vie. Je crois qu'elle habite aujourd'hui en Floride avec un homme riche. Je ne connais pas les détails de son existence et ils m'intéressent peu. Ce dont je me souviens est flou, mais l'impact que ses paroles ont eu sur ma vie est grand.

Ma mère vient d'apprendre qu'elle est enceinte. Mon père est dans une « mauvaise passe », c'est-à-dire qu'il ne donne plus de signes de vie et qu'il doit être étendu quelque part avec les yeux vitreux. Danielle téléphone à ses amies. Elle me veut, elle m'aime déjà.

Elle ne peut toutefois pas concevoir de m'avoir avec cet homme qui va et qui vient au gré des vents depuis sept ans. Elle ne peut pas concevoir gérer mes dents de lait tout en gérant André qui crie, menace, s'excuse, pleurniche jusqu'à obtenir pardon. Elle commence donc à chercher un autre appartement, elle se dit qu'il serait plus simple de cacher mon existence que de continuer à cacher les couteaux de cuisine. Il serait plus simple de le quitter et de disparaître, mais Nicole, dans toute sa joie de vivre, croise Andrée et s'empresse de lui dire : « Danielle est enceinte, tu vas être papa. » Andrée revient donc, crie, menace, s'excuse, pleurniche et finit par obtenir un accord. Il accepte d'arrêter le crack et l'alcool, ils déménagent ensemble. L'appartement du Plateau Mont-Royal est petit, mais il fera l'affaire. André se tient quelques jours, puis repart. Il repart dans le néant et laisse ma mère là, seule dans le salon avec le ventre qui pousse. Elle sait qu'il va revenir. Elle sait qu'il va revenir, mais dans un état lamentable, comme d'habitude, qu'elle va devoir l'aider, le chouchouter et lui redonner goût à la vie... Mais elle n'a plus d'énergie pour lui. Danielle répare donc les pots cassés. Elle sous-loue l'appartement et va se cacher chez son amie Françoise.

*

Mes élèves m'appellent madame Mathilde. Ils le font avec les mêmes inflexions, les mêmes accents toniques qu'avec leurs parents. Ce qui donne quelque chose comme : « Madame Mathi-i-Ide ». Souvent sans lever la main, plusieurs en même temps et très fort, comme pour étouffer le son des autres. « Regardez madame Mathi-i-Ide, j'existe ! » Oui Jérémie, tu existes, je te vois, tu n'as pas à t'inquiéter, tu n'es ni invisible, ni muet. Je passe mes journées à valider, à guider, à dire oui ou non, à rassurer, à câliner et à sécuriser. Je passe mes journées à m'occuper de leurs apprentissages, à comprendre leurs émotions et à verbaliser des choses qui sont pour moi d'une grande simplicité, mais qui, pour mes interlocuteurs, ressemblent à une langue que je ne comprends pas. Je répète, change les mots que j'emploie jusqu'à trouver la combinaison gagnante qui fera dire à la petite Léa : « Ah ! j'ai compris ! » Je me mords l'intérieur des joues pour ne pas perdre mon calme, pour ne pas crier, pour ne pas m'immoler d'impatience. Je passe mes heures à être sur le qui-vive parce qu'une flèche peut vite arriver. Ils me testent. Je leur sers mes répliques les plus saillantes, remercie en secret mon merveilleux sens de la répartie sans lequel faire mon travail serait tellement plus difficile. J'enseigne depuis deux ans en me disant que je

n'aurai pas d'enfants, pas dans ces conditions-là, pas en travaillant dans une école primaire. J'ai écouté leurs mensonges, déjoué leurs supercheries et arrêté leurs bagarres. La première année, je quittais épuisée, en passant par la SAQ avant de rentrer chez moi. L'impression de se battre contre l'univers, les payes trop petites, les heures supplémentaires, le bénévolat, le manque criant de matériel et le manque de locaux : le vin rouge était le meilleur remède pour mes nerfs à vifs.

Je suis épuisée. Mon corps est occupé à fabriquer un bébé. Il prend toutes mes ressources pour faire pousser des cellules qui pourraient devenir des bras ou des pieds. Je passe mes journées à donner – même mon corps ne me laisse plus rien. Je pleure entre les groupes d'élèves. Ravale mes larmes quand je tiens la main d'un enfant. « Madame Mathilde, je veux que tu sois ma prof de musique pour toute la vie ! » Ravale mes larmes quand ils s'accrochent à mes jambes pour m'empêcher d'avancer. « On t'aime, Madame Mathilde ! » Ravale mes larmes quand ils me regardent avec des étoiles dans les yeux. J'ai pris un rendez-vous dans une clinique pour femmes. Je me suis donné deux semaines pour y penser, y réfléchir, peser les pour et les contre. Deux semaines où tout est possible. La page est blanche devant moi et je ne sais pas quoi écrire.

*

Suzanne est une jeune mariée et ne comprend pas pourquoi elle continue de saigner tous les mois. Elle guette les signes, le début d'un temps nouveau. Elle souhaite tomber enceinte et a peur de faire partie de ces femmes qui n'enfantent jamais et que l'on regarde de travers à l'épicerie. Elle attend, espère, jusqu'au jour où elle comprend que ça y est ! Quelque chose s'accroche aux parois de son utérus. Quelque chose pousse en elle et lui donne la nausée. Elle ne peut plus supporter l'odeur des aliments qu'elle préfère. Celle du café lui est insupportable. Elle se lève, pourtant, chaque matin pour en faire un à Claude. Pour s'empêcher d'être malade, elle traîne des biscuits soda qu'elle croque à toute vitesse pour oublier les hauts de cœur. Plus les jours avancent et plus elle a de la difficulté à dormir. Mais personne ne semble remarquer son manque de sommeil. Elle a la peau lumineuse et le sourire aux lèvres. La grossesse lui va à ravir. Elle est souvent seule dans la maison de Laval, Claude travaille beaucoup. Leur maison est une nouvelle construction du boulevard La Concorde. La rue n'en est pas encore une, seulement un chemin de garnotte où se trouvent quelques petites maisons et des champs à perte de vue. Je ne sais

pas si elle sent déjà le poids de la solitude s'accrocher à ses épaules délicates. Je ne sais pas à quoi elle pense lorsqu'elle regarde par la fenêtre et qu'il ne se passe rien. Je ne sais pas si elle étouffe déjà.

Aujourd'hui, ma grand-mère se promène sur la rue Mont-Royal avec un panier à roulettes. Elle aime aller à l'Échange pour trouver des livres usagés. Elle aime regarder les vitrines, prendre son temps. Elle aime les terrasses et les musiciens du métro. Elle achète son *Journal itinéraire* devant le Jean Coutu. Lorsqu'elle n'a pas envie de cuisiner, elle aime prendre son hamburger au A&W ou un croissant chez Kouigh Aman. Suzanne est libre de ses mouvements. Si ce n'était pas de cet emphysème et de ses genoux tremblants, elle partirait je ne sais où, jusqu'à je ne sais quand, pour trouver le livre parfait à un prix abordable. Elle connaît le quartier, les vendeurs, les bouquinistes, les SDF, le pharmacien, la dame du dépanneur, le couple de réfugiés vietnamiens qui a acheté l'immeuble du coin, l'homme qui écoute du Elvis à tue-tête torse nu sur son balcon et l'adolescent qui suit des cours de piano depuis quelques semaines. Elle écoute la télé, se tient informée des nouvelles culturelles et enregistre religieusement tous les épisodes de district 31. L'hiver, lorsque la glace s'empare des rues de Montréal et que le vent s'en prend trop violemment à ses poumons, Suzanne ne sort pas. Elle regarde par la fenêtre et attend sagement l'arrivée du printemps. Elle est maussade, elle étouffe, elle se sent prise au piège. L'hiver est peut-être la saison qui lui rappelle le plus la maison de Laval.

*

Je viens de m'acheter un chalet avec une amie. Une maison au bord de l'eau que je vois comme un investissement et comme l'accomplissement d'un rêve. Ma maison de campagne. J'y suis allée plusieurs fois depuis que j'ai signé nerveusement l'acte de vente chez le notaire, mais c'est la première fois que j'y viens seule. Je me suis fait un feu que je regarde danser en écrivant ces lignes. Le réseau cellulaire entre mal, les autres chalets semblent vides. Le gars du câble n'est toujours pas venu brancher l'internet. Le silence me pèse. Le silence laisse passer les bruits normalement imperceptibles, le frigo qui fait du bruit. J'ai allumé toutes les lumières. Je ne suis pas un animal solitaire. Je m'entoure de gens, prévois rendez-vous sur rendez-vous. Je cours les événements, les fêtes, les soupers, les brunchs. Je comble les trous de l'horaire pour éviter de me poser. Pour éviter de penser. Je suis venue ici pour réfléchir à nous et à ce que je vais faire de toi. Le silence fait du

bruit. Le silence me crève les tympans. J'ai allumé la radio. Marie-Louise Arsenault parle d'un roman sur la Deuxième Guerre mondiale. Je me dis que tu serais bien, ici, avec moi. Que tu serais bien dans mes bras. Je me dis que j'aime ce que j'imagine être toi. Un petit corps nu déposé sur mon avant-bras. Nous sommes seuls dans cette grande maison de campagne et la nuit tombe peu à peu. Il pourrait m'arriver n'importe quoi. J'ai peur que le feu se répande sur le plancher, qu'il s'attaque aux rideaux et aux meubles. J'ai peur qu'un homme surgisse du sous-sol. Je repense à Reese Witherspoon dans *Wild*, si petite face aux chasseurs. Un animal piégé. Je me fais des scénarios catastrophes, mais je sais que, demain, je vais me lever pour aller travailler. Que je me ferai un café, deux œufs et une toast avant de prendre la route. Les jours se suivent et se ressemblent, les nuits aussi. Les heures passent et me laissent là, minuscule devant la date de ce rendez-vous où je dois avoir décidé ce que je fais avec toi.

*

Ma mère est en amour avec un beau blond du nom de Michel Bernikov. Elle a 17 ans et vit cette passion avec une grande intensité. Il l'aime aussi, mais Michel n'a pas cette capacité que l'on apprend aux filles : celle de s'oublier. C'est donc sûr de lui et de son importance qu'il vit cette relation. Les deux amants, soutenus par leur désir ardent, décident de prendre la route des États-Unis comme de vrais bohèmes. Ils voyagent à bord d'un autobus scolaire transformé en auberge de jeunesse. Les sièges arrachés, remplacés par des matelas, permettent aux jeunes voyageurs d'y dormir. Leur périple est digne d'un film aux personnages secondaires hors du commun : le guitariste déchu, la cartomancienne, le chauffeur aux yeux rouges. Danielle se sent libre. Elle est loin de chez elle, loin de l'école privée, loin des rues de Laval qui l'ont vue grandir. Elle traverse un pays aux milles et un paysages, qu'elle n'a vus que dans les films hollywoodiens. Elle est dans un roman de Kerouac ou de Bouvier. Elle se libère petit à petit de ce qui la retenait, de ce qui lui serrait un peu trop la gorge. Le couple s'arrête dans un festival de musique. Des centaines de jeunes ont planté leurs tentes ou dorment simplement à la belle étoile. Il n'y a pas de *food truck*, il n'y a pas de petit dépanneur à proximité, mais dans un esprit de partage, plusieurs laissent des melons et autres fruits près de la rivière. Ma mère n'a qu'à tendre le bras pour les prendre et s'en nourrir. Je ne connais pas tous les détails de cette aventure. J'imagine que l'extraordinaire des jours devait embellir Michel. Qu'il devait

peut-être revêtir les habits d'un preux chevalier qui la sauvait des griffes ennuyantes du château de Laval ! J'imagine que le soleil du sud devait donner à Danielle des ailes qu'il aimait embrasser soir après soir, collé à même la terre sous un ciel étoilé. Le merveilleux du conte se termine lorsque les deux amants n'ont plus un sou. Ils ont quitté l'autobus et voyagent maintenant en faisant de l'auto-stop. Michel a une tante qui vit à San Francisco. Il veut lui rendre visite et lui demander un peu d'aide, mais Danielle ne peut pas l'accompagner. Cette tante, très conservatrice, ne pourrait accepter que son neveu voyage avec une femme sans être marié. Ma mère comprend, elle attendra donc son amant seule sur cette plage de l'ouest. Il promet de revenir avant le coucher du soleil et de la retrouver à l'immeuble abandonné sur le bord de la berge où ils ont caché leurs affaires. Ma mère passe ses premiers instants de solitude à lire, à se faire bronzer et à plonger son corps dans l'eau froide du Pacifique. Avoir un moment pour elle lui fait du bien. Les heures passent. Le soleil tombe lentement et finit par se coucher complètement. Il fait noir. Il fait froid. Michel n'est pas là pour la réchauffer. Elle se couche dans l'immeuble abandonné. Elle sait qu'il reviendra, elle n'a pas peur, elle se sent libre, elle se sent vivante. Soudain, de l'extérieur lui proviennent des voix. Elle n'en reconnaît aucune et décide de rester à l'abri des regards. Elle écoute, attentive, tous ses sens en alertes. Les voix d'hommes sont festives. Ils ont bu. Ce n'est qu'à ce moment-là qu'elle comprend, jusqu'au plus profond de son corps, qu'elle est seule. Ma mère est restée silencieuse, les hommes ne l'ont pas vue et ne sont pas rentrés dans l'immeuble abandonné. Ils n'ont fait que boire, chanter et se baigner dans l'eau noire éclairée par la lune. Des minutes lentes à écouter les sons, à prier qu'aucun pas ne s'approche, qu'aucune main ne surgisse. Michel n'est pas arrivé cette nuit-là. Ce n'est qu'au petit matin qu'il s'est pointé, les mains vides.

*

L'expo 67. Période de fête. La ville se transforme en plaque tournante, en boule disco géante aux allures de globe terrestre. Claude, dans le cadre de son travail, est à une soirée mondaine dans un grand hôtel du centre-ville. Suzanne a décliné son invitation, préférant rester à la maison avec sa sœur Thérèse, son beau-frère Marcel et les enfants. Le téléphone sonne sans relâche. On veut voir la femme de Claude, on veut lui parler. On veut lui dire qu'elle est belle et trinquer à la santé du couple. « Allez, viens donc, tout le monde te réclame ! » Elle finit par dire oui et laisse les enfants à sa sœur. Marcel, qui rentre chez

lui à l'autre bout de la ville, la dépose sur un coin de rue où elle hue un taxi. Ce n'est que quelques instants plus tard, assise sur la banquette arrière, qu'elle perçoit une étrange sensation. Son corps semble plus lourd, son esprit moins vif. Son esprit quitte peu à peu son enveloppe. Elle ouvre la portière pour prendre de l'air. La voiture du chauffeur est toujours en marche. L'homme, contre toute logique, continue de rouler avec ma grand-mère couchée sur la banquette arrière et la portière ouverte. Un autre chauffeur de taxi, témoin de la scène, roule en travers de leur véhicule, la forçant à arrêter et sort de sa voiture. Il prend ma grand-mère par les bras et la tire hors de l'habitacle avant de l'aider à s'asseoir sur l'accotement. Suzanne est dans un état presque léthargique. Le premier taxi s'enfuit rapidement et elle reprend conscience pendant que l'homme, qui l'a aidée à sortir de là, lui explique que les femmes ne devraient jamais prendre de taxi toutes seules, que c'est dangereux.

*

Ce n'est pas la première fois que je suis enceinte, que mes seins sont plus gros et que mes cuisses sont plus lourdes. La première fois, c'était il y a six ans. J'aimais profondément mon nouvel amoureux, de 20 ans mon aîné, jusqu'à en perdre la tête. Je le sais aujourd'hui : M. me rendait complètement folle. J'étais convaincue de n'être pas assez bien, pas assez mûre, pas assez instruite, pas assez vieille pour lui. J'étais une autre personne, à l'époque, plus fragile. Hier, M. a retrouvé des lettres d'amour écrites de ma main et me les a montrées. Leur lecture m'a fait rougir. Je savais bien qu'il s'agissait de mes mots, mais je ne suis plus cette fille éperdue, abandonnée, tendue vers l'autre à s'en casser le cou. En relisant ces lettres, j'ai eu un peu honte d'avoir été si flamboyante et si offerte. Reste que j'étais l'incarnation même de la passion, que j'avais envie de lui tout le temps et qu'il me prenait à n'importe quelle heure du jour ou de la nuit. C'était une époque intense et éprouvante, où je jonglais entre bonheur et angoisse. Je faisais de l'acné, de l'insomnie et j'étais obsédée par mon poids. L'une de mes amies travaillait alors comme infirmière auprès de clients atteints du cancer du sang et je me souviens qu'à force d'écouter ses histoires, j'avais fini par m'imaginer atteinte d'un lymphome. Comme tous ses patients, j'avais de grosses sueurs nocturnes, j'étais épuisée, je manquais d'énergie et courir m'essoufflait plus qu'à l'habitude. Puisque je prenais la pilule contraceptive depuis l'âge de 13 ans, l'idée même d'être enceinte ne m'a pas effleuré l'esprit. J'étais convaincue

d'avoir un cancer. J'avais obtenu un rendez-vous dans une clinique de Côte-des-Neiges pour des prises de sang. Je m'y suis rendue à vélo. C'est en pédalant que le sang s'est mis à couler. Le médecin était perplexe face à mon histoire. Il a accepté de me faire passer les tests, mais m'a fait comprendre que ces histoires de cancers n'étaient que le fruit de mon imagination et que je ferais mieux de me mettre au yoga et à la méditation.

C'est de retour chez moi, en changeant de tampon, que je me suis rendu compte que quelque chose n'allait pas. Il y avait une masse étrange sur ma protection hygiénique. Un amas inconnu. Je l'ai pris entre mes doigts, espérant que ce ne soit qu'un caillot, mais je me suis rendu compte que, sous le sang qui le recouvrait, la masse était beige et veineuse, comme du poulet cru. Encore aux prises avec mes angoisses de cancer, j'ai pris le téléphone et appelé en urgence Info santé pour crier à l'infirmière : « Je suis en train de me décomposer ! » C'est après avoir posé une multitude de questions qu'elle a fini par me dire que je faisais une fausse couche, que c'était très fréquent et qu'à ce stade de la grossesse, la majorité des femmes ne s'en rendent même pas compte. Elle m'a conseillé tout de même de garder la chose gluante dans un plat tupperware, au réfrigérateur, et de me rendre à l'urgence avec elle si une fièvre se faisait sentir. Les résultats de mes prises de sang sont arrivés deux semaines plus tard. Je n'avais pas de cancer.

*

Danielle et moi, on avait un drôle de jeu. On regardait la télé, le soir, c'était à l'époque de l'émission *Catherine* et des belles annonces de lait. Notre jeu s'appelait « La prise de l'Ours ». Il consistait à attaquer l'autre de chatouilles dès que les bandes-annonces commençaient et jusqu'à ce que l'adversaire s'étouffe de rire ou que l'émission recommence. Comme les grands chats, les chiens et les ours, j'apprenais à me battre en jouant avec ma mère. On riait, elle me laissait souvent gagner. Parfois, elle devenait impitoyable et je pleurais de rire. Ma grand-mère arrivait dans le salon en disant qu'on allait finir par se faire mal. On roulait au sol, je me tortillais pour me défaire de ses bras, réfléchissais, malgré les rires qui me brulaient le ventre, aux meilleurs moyens de me déprendre et retrouver le contrôle de mon corps. Nous étions de véritables ninjas des chatouilles. À New York, des années plus tard, c'est peut-être ces réflexes-là qui me sont revenus.

Je suis dans le taxi. C'est la fin de ma course. Je suis seule avec le chauffeur dans le véhicule. Je dois payer avec ma carte. La machine débit ne fonctionne pas, il me dit qu'il doit venir sur la banquette arrière pour la rebrancher. Je comprends, j'accepte. Nous avons parlé ensemble durant tout le trajet. Il me semble sympathique. Je le regarde ouvrir ma portière. C'est à ce moment-là qu'il s'élançe sur moi et me prend le visage à deux mains pour m'embrasser. Son corps lourd penché sur mon corps, sa tuque, son regard... tout de lui me dégoûte. En éloignant mon visage, par réflexe, je me retrouve presque couchée sur le dos. Prise au piège. Je sens l'odeur de son haleine. Avant que ses lèvres n'atteignent les miennes, je lui enfonce profondément mes doigts dans les yeux au point de sentir la texture de ses globes oculaires. Je sens leur moiteur sur le bout de mes doigts et le chatouillement des cils lorsque se ferment ses paupières. Il se prend le visage à deux mains en criant. J'en profite pour me glisser hors de sa portée. Je quitte l'habitacle en disant « merci » en français, par habitude, et cours jusqu'à mon hôtel. Je ne dis rien à la réception. J'entre dans la chambre où dorment deux de mes amies que je réveille en panique. Je tremble. Je ne sais pas si je pleure ou si je ris. Toute cette histoire me semble absurde. Nous sommes d'abord choquées, puis nous finissons par en rire, comme par habitude, par mode de survie. Nous nous couchons. Le lendemain, il est trop tard. J'ai hélé le taxi, je n'ai pas le nom du chauffeur ni son numéro de plaque, je n'ai rien. J'ai eu un bon réflexe pour me protéger, mais je l'ai laissé filer. Je pense alors à toutes les femmes qui figent, à tous les corps qui se fixent par peur, par désir de survivre.

J'ai toujours eu de bons réflexes devant les inconnus. Je me suis battu contre un jeune homme qui venait de me voler mon cellulaire à quatre heures du matin. Contre des hommes qui menaçaient de me violer, j'ai crié si fort, si fort, que tout le boulevard Saint-Laurent s'est retourné. J'ai téléphoné à des amis quand des inconnus me suivaient dans leur voiture à la sortie des bars, donnant à haute voix la description détaillée de leur visage et de leur véhicule à mes interlocuteurs. J'ai trouvé des alliés, donné des coups, tout pour ne pas me laisser marcher sur les pieds. C'est devant ceux que j'aime que tout devient plus compliqué.

*

J'ai l'impression de voler. Mon père me tient par la taille et me soulève très haut, de ses grandes mains fortes, avant de me lâcher pour mieux me rattraper quelques fractions de seconde plus tard. Sur la photo, les boucles de mes cheveux se moquent de la gravité. C'est qu'il me prend au bout de ses bras. J'ai une robe noire en suède et des leggings blancs sous mes souliers lustrés. De toute évidence, son jeu m'amuse beaucoup. Derrière nous se trouve une petite cuisinière bleu pâle avec laquelle j'ai joué longtemps. Il porte une queue de cheval, un pull foncé et des jeans délavés. Sur la photo, j'ai l'âge du tatouage qu'il porte au niveau de son cœur : peut-être pour se convaincre de sa paternité malgré son absence, André a fait inscrire, à jamais, mon petit visage sur sa peau.

Je dis toujours que mon enfance est un souvenir doux. Qu'elle m'a semblé glisser sans entraves jusqu'à mon adolescence. J'ai été élevée entourée majoritairement de femmes compréhensives et aimantes, qui prenaient le temps de m'expliquer les choses et de me rassurer. Mon premier mauvais souvenir a probablement été cet appel. Je ne sais plus quel âge j'avais, entre 3 et 5 ans, peut-être. J'ai la permission de répondre au téléphone. On m'a montré comment et j'aime bien le faire comme les adultes. Ça doit être l'été parce qu'il est bientôt l'heure de souper, mais les rayons du soleil pénètrent encore l'appartement. La sonnerie de l'appareil se fait entendre. Je réponds. « Bonjour ! » Je ne reconnais pas tout de suite la voix au bout du fil. Je ne me souviens plus des mots exacts, mais je finis par comprendre qu'il s'agit de mon père. Même si je sais que c'est lui, je ne reconnais pas l'homme qui parle. Sa voix est pâteuse, son ton est grave et il répète mon nom sans arrêt, comme une incantation. C'est là que tout devient plus clair. J'ai le souvenir précis de ses paroles : « Mathou, je vais me tuer. Je vais mourir. Je t'aime, mais je vais me tuer. »

*

Je ne sais plus pourquoi j'écris tous ces mots. Je ne suis plus certaine de vouloir mener à terme cette suite de tableaux, comme je ne sais pas ce que je ferai de ce qu'il y a dans mon ventre. Je suis sur le site d'une clinique pour femmes. Je m'informe sur les différentes options, essaie de comprendre comment ça fonctionne, quelles sont les étapes. J'effectue mes recherches. Ce qui me frappe le plus, c'est ce sentiment de brouillard. Je suis deux, mais je ne me suis jamais sentie aussi seule. Je repense aux garçons qui ne voulaient pas mettre de condom. Je repense à tous ces hommes, à tous ces moments, à ce

droit qu'ils se donnent de jouer avec nos corps parce qu'ils n'en subissent aucune conséquence. Je pense à H. qui me faisait croire et faire n'importe quoi à 19 ans. À P., plusieurs années avant, qui essayait toujours d'enlever son condom subrepticement, en espérant que je ne le remarquerais pas. À D, qui me disait : « T'inquiète pas, c'est TELLEMENT difficile tomber enceinte ». Je repense à ces hommes et je me vois seule, assise à l'ordinateur en train de faire des recherches sur l'avortement. Je suis seule avec mon corps, avec mon ventre. Je suis seule à pleurer le soir. Je suis seule à aimer ce qui pousse dans mon corps. Je suis seule à avoir envie de crier. Je suis seule à écrire des milliers de mots sur mon clavier pour essayer d'étouffer ma colère, ma tristesse, ma peine, ma rage. Je suis seule et tous ces hommes qui refusent, qui manipulent, qui utilisent et qui mentent, je les emmerde. J'ai envie qu'ils souffrent, qu'ils aient mal, qu'ils se sentent isolés. J'ai envie de les voir pleurer en boules. J'ai envie de les entendre crier.

*

Mon père ne s'est pas tué. Il n'est pas mort quand j'avais trois ans, ni quand j'en avais cinq, huit, dix, treize, ou quinze. Mon père ne s'est jamais enlevé la vie. Ce n'est pas faute d'avoir essayé. J'ai longtemps cru qu'une bonne étoile le suivait, mettant toujours sur son chemin une âme qui le trouvait juste à temps pour composer le 911. Je pense qu'il n'a jamais voulu mourir et qu'il me criait sa mort imminente au bout du combiné simplement dans l'espoir que je le sauve, que je l'arrache à son marasme, à son ennui, à son dégoût de lui-même. Je le pense depuis l'âge de treize ans.

J'étais dans la baignoire. C'était une époque où j'adorais me prélasser dans des bains chauds et moussants. Je pouvais parler durant des heures au téléphone avec mes copines en regardant les bulles éclater, rajoutant de l'eau chaude de temps à autre. J'en sortais complètement ridée. C'était un de ces bains où, faute d'avoir une amie disponible, je lisais un roman. Le téléphone a sonné. J'avais pris la peine de placer l'appareil à portée de main, au cas où une amie retournerait mes appels. Et voilà, c'est André. Je suis étonnée parce que notre dernière conversation a eu lieu il y a presque un an. Je me demande s'il s'excusera d'avoir rechuté. Il doit probablement se sentir lamentable. Il me dira qu'il m'aime, qu'il est un père de merde, mais qu'il va changer. Il doit avoir pris un rendez-vous avec une travailleuse sociale et elle l'a convaincu de m'appeler... Mais non. André

m'appelle pour me faire ses adieux. Il va mourir, encore une fois. Il va s'ouvrir les veines cette nuit et prendre des comprimés jusqu'à ne plus respirer.

C'est là que les mots sont sortis de ma bouche pour la première fois. Des mots que je me suis surprise à répéter souvent aux fils des années. « Si c'est ce que tu veux, André, tue-toi. Je ne t'en empêcherai pas. » Je ne l'ai pas dit par méchanceté. Je ne l'ai pas crié, je ne l'ai pas hurlé. J'ai prononcé ces mots parce qu'ils étaient la seule manière de me protéger. « Tue-toi, mais laisse-moi tranquille ! » Combien de fois, devant le regard outré des gens qui m'entouraient, j'ai pu supplier mon père de faire ce qu'il voulait de son corps sans m'en informer ! Je peux mettre des mots sur son comportement : manipulation, chantage, violence psychologique. Même si une partie de moi l'excuse et lui donne mille et une raisons, même si je me répète que ce n'est pas ça l'amour d'un homme, je sais que j'ai longtemps confondu les deux. Que ces phrases m'ont marquées au fer rouge ! Quand je regarde ma mère, je sais qu'elle a été victime de cette violence-là. Elle ne pouvait pas s'étaler au sol, elle ne pouvait pas crier. Elle ne pouvait pas être une victime. Elle ne voulait pas me laisser seule. Elle était ma seule protection. Elle ne voulait pas que je m'écrase, que je me laisse piétiner. Ma mère s'est sacrifiée parce qu'elle se sentait coupable de m'avoir donné ce père-là. Et c'est peut-être pour cette raison qu'elle était fière quand je me battais contre des garçons dans la cour d'école.

*

Ma mère a longtemps travaillé au cinéma Parallèle. Nous sommes en 1978, Danielle a 21 ans. Chaque semaine, des cinéastes de partout à travers le monde présentent leurs œuvres dans la petite salle montréalaise. Elle commence au café, puis devient rapidement projectionniste. Elle rencontre des artistes excentriques, des gens qui consomment beaucoup. Elle est sage. C'est la fille que tout le monde aimerait faire tomber dans le vice. Ma mère refuse poliment la drogue qu'on lui propose. Elle sourit, s'excuse. Danielle adore cet endroit. Plusieurs fois par mois, elle est happée par les sujets des films qu'elle projette. Elle s'émeut, pleure, rigole, devant les centaines d'histoires qui lui sont proposées. C'est une nouvelle liberté. Son esprit s'ouvre, son cœur aussi. Elle comprend mieux le monde, a l'impression de le tenir au creux de ses mains.

Je vois ma mère, toute menue dans ses géantes chemises à ceinture, assise devant l'écran. Je la vois délicate au milieu de ce tourbillon de la rue Saint-Laurent. Suzanne

s'inquiète de la savoir là-bas. Elle aime bien ses amis, mais elle n'apprécie pas du tout le quartier. Il y a de la violence dans les rues, de la drogue dans les nez, de la prostitution au pied carré. Ma grand-mère, lorsqu'elle le peut, attend la fermeture du Parallèle dans sa voiture. Elle guette la sortie de sa fille et allume ses phares pour lui indiquer qu'elle est là. Même s'il est tard, même si elle est fatiguée, même si elle sait que Danielle a 21 ans et qu'elle peut se gérer. Suzanne le fait parce qu'elle sait que ma mère place ses clés entre chacune de ses jointures lorsqu'elle marche seule dans la rue. Elle sait qu'elle garde son poing américain trafiqué bien fermé sur la rue Saint-Laurent, qu'elle marche rapidement en se retournant, qu'elle fait mine de ne rien entendre lorsqu'on s'adresse à elle pour voir ce qui se cache sous son chemisier. Suzanne préfère donc attendre.

*

J'ai 14 ans. Je sors de la douche, vêtue d'une robe de chambre rose avec une serviette sur la tête. Ma peau est hydratée, mes cheveux sont lavés. C'est un soir de semaine et il est bientôt l'heure d'aller au lit. C'est la fin de l'année, l'air sent déjà l'été. La canicule approche. Les fenêtres de la maison sont ouvertes et la porte du balcon aussi. Une moustiquaire sépare la cuisine et le monde extérieur. Je sors de la salle de bain et me dirige vers la cuisine pour me prendre un verre d'eau. Mes pieds s'arrêtent net et mes yeux s'écarquillent. Il y a un homme derrière la toile métallique. Un homme immense. Un homme géant qui me dit : « Allo ». Je crie, mais le son se transforme en rire. Il doit y avoir une explication logique, je dois le connaître, ma mère doit le connaître... Je dis : « C'est qui ? » et il me répond : « Jason ». C'est là que ma voix se transforme en un appel à l'aide. J'appelle ma mère. Je ne connais pas de Jason. Danielle se lève du divan du salon et marche d'un pas lourd dans le couloir. Elle a un air que je ne lui connais pas. Ses épaules semblent plus larges, ses poings sont fermés. Ma mère, du haut de ses 5 pieds, dans sa robe d'intérieur imprimée de dauphins achetée à Cuba, vient de se transformer en lionne. Et c'est là qu'elle rugit : « C'est qui ? » et l'homme répond « C'est Jason, j'aimerais parler à votre fille. Est-ce que je peux entrer ? Je suis prêt à payer ! » Mais je ne connais pas de Jason et j'ai peur qu'il enfonce la porte. Je comprends pourquoi il veut payer, mais je ne comprends pas pourquoi il est là, chez moi. Ma mère se pose devant lui, elle croise les bras comme le font les portiers à l'entrée des bars. Elle a l'assurance d'un quart-arrière. Elle dit : « Toi, tu ne rentreras jamais chez moi et tu ne parleras jamais à ma fille. Je te laisse

10 secondes pour partir. » Elle lui arrive au nombril. Il pourrait la piétiner. Il insiste un peu, elle lui répond avec une voix autoritaire que je n'oublierai jamais. Il finit par plier bagage. Elle ferme la porte de bois dès qu'il a le dos tourné. Je suis toujours dans le corridor menant à la cuisine. Je n'ai pas bougé. J'ai regardé ma mère se planter devant un géant, se faire bouclier. J'ai eu peur. Elle verrouille la porte, se tourne vers moi. Nous nous regardons pendant quelques secondes. Nous écoutons les bruits que font les pas de Jason qui descend l'escalier en colimaçon. Quand nous comprenons qu'il est loin, nous nous mettons à rire. Jason n'est jamais revenu.

*

Je fume une cigarette devant une grande maison de l'ouest de l'île. Je suis avec Gab, une amie de longue date avec qui je chante de temps en temps pour arrondir les fins de mois. Gab et moi avons tout fait ensemble. Nous avons bu, nous sommes rentrées tard, nous avons pleuré, ri... Elle me regarde fumer avec ses yeux de fille qui a tout compris. Elle regarde ma main droite monter nerveusement jusqu'à mes lèvres et ma main gauche se poser machinalement sur mon ventre. Elle me dit : « Moi je n'étais pas capable de le toucher. » Moi, je n'arrive pas à me retenir. Et c'est pire depuis que je le sais, mais que je ne le dis pas. Je sais ce que je vais faire de toi, mais je n'ose pas l'énoncer. Je repousse le moment où j'entendrai le son de ma propre voix dire les mots qui m'arrachent le cœur. La propriétaire de la maison nous appelle : les chanteuses sont demandées dans le jardin. Les invités sont arrivés. Je remets mes talons hauts et j'écrase ma cigarette. Gab, en passant sa main dans mon dos, me dit : « Tu te prendras une coupe de vin. » Je chante le cœur gros.

J'irai à la clinique. Je le sais. J'irai m'asseoir sur une chaise dans la salle d'attente, où des centaines d'autres avant moi se sont assises. Je me lèverai en entendant mon nom et marcherai d'un pas lourd vers la fin de ta courte histoire. Je chante et retiens ma main qui veut machinalement se poser sur mon ventre.

*

Je viens de parler à ma mère. J'ai téléphoné parce que je voudrais qu'elle vienne avec moi. J'ai pris m'a décision concernant ce qui s'est fait maison dans mon corps, sans ma permission. J'accepte maintenant le fait que ce n'est pas le bon moment. J'ai beau tourner la situation dans tous les sens, je ne vois pas comment cela pourrait se faire sans me perdre. Une phrase que ma mère a souvent répétée me revient sans arrêt : « Mettre un

enfant au monde est un acte profondément égoïste. » Et moi qui, malgré tout, me crie à tue-tête que c'est moi l'égoïste de vouloir avorter. A.V.O.R.T.E.R. Non. Je n'ai pas envie d'avorter. Je n'ai pas envie de perdre cet enfant. J'ai simplement envie de lui dire « à bientôt », en sachant que ce ne sera plus jamais lui. Et je pleure au bout du combiné que je ne le connaîtrai jamais et que je l'aime et que ça me déchire le cœur. Et ma mère qui me rassure, qui cherche des solutions, qui s'entête à trouver les mots justes. Elle me propose d'aller vivre chez elle. La porte est ouverte, pour moi et l'enfant potentiel qui prend forme sous mon nombril. Ces mots rassurants entrent dans mon corps comme des coups de poignard. Je revois ma mère, épuisée. Je revois ma grand-mère, épuisée elle aussi. Je vois leurs yeux remplis d'amour. Leur envie naturelle de prendre soin de moi et de me porter secours. Je me transpose dans leurs corps. Je revois leurs déceptions, leurs forces, leurs acharnements, leurs rires. Je ne peux pas. Pas maintenant. Je crois avoir crié un peu, peut-être n'était-ce qu'un gémissement, que « Si j'étais riche ! Je le garderais. » Mais je ne suis pas riche, ni dans une situation stable. Je ne suis pas encore celle que j'aimerais être pour lui. Pour le devenir, je devrai faire des sacrifices que je ne suis pas prête à faire. Renoncer à ma maison de campagne, renoncer à mes sorties, renoncer à mes rêves inachevés, à ceux qui germent encore. C'est là que la balle se lance : entre ma culpabilité et mes remords, entre ma solitude et ma peur.

*

J'ai ce souvenir d'une journée d'été. Nous sommes en famille sur le bord d'un lac. Ma mère et ses copines ont loué une maison de campagne et nous profitons des derniers rayons de soleil en cette fin d'après-midi. J'ai 8 ans, le ciel est rose. Ma mère m'a montré comment faire des galets et nous lançons des pierres dans l'eau. Les miennes coulent dès le deuxième rebond. Les siennes semblent voler jusqu'au milieu du lac. Elles marchent littéralement sur l'eau.

J'adore les amies de ma mère. Ce que j'aime le plus, lorsqu'elles sont là, c'est que tout semble plus léger. Il y a toujours une phrase, un ton, une remarque qui détend les épaules et décrisphe les sourcils. Il y a un petit chien du nom de Balou. Une femelle bichon blonde, au fort caractère, avec qui j'aime courir sur la plage et dans le grand champ derrière la maison. Ma mère lance ses galets toujours de plus en plus loin, j'ai rapidement abandonné les miens. Je suis assise sur le sable et je regarde le chien renifler les cailloux

sur le bord de l'eau. L'envie me prend d'aller jouer avec elle. Je me lève rapidement, la tête tournée vers la gauche, les yeux rivés sur le chien. C'est là que je sens le coup. Un galet dans l'œil gauche, à vitesse grand V. Ma tête bascule vers l'arrière et mon corps s'écrase au sol. Ma mère, paniquée, s'approche de moi. Ma mère fond en excuses, elle a les larmes aux yeux. Je pleure, plus de surprise que de mal, même si le galet a frappé si fort qu'il me laissera un œil au beurre noir pour les jours à venir.

Je repense à cette scène et j'ai le sourire aux lèvres. Elle aurait été parfaite pour la télé, pour une émission de gags aux heures de grandes écoutes. C'est une anecdote qui me fait rire à tout coup. La mère qui lance une roche au visage de son enfant. Il y a quelque chose d'absurde, là-dedans. C'est aussi le fait que Danielle n'a jamais été capable d'en rire vraiment. Elle se sent toujours mal lorsque je lui rappelle en riant cette journée d'été. Elle se prend le cœur à deux mains et plisse les yeux en disant « Je suis tellement désolée », comme si elle avait passé à deux doigts d'un homicide involontaire. La maternité vient peut-être trop souvent avec un sentiment de culpabilité. Comme lorsque ma grand-mère lance un traditionnel : « Veux-tu ben me dire ce que j'ai fait de pas correct avec ces enfants-là ? », quand elle s'oppose à l'un des choix de vie de ses rejetons. Comme si les choix de chaque humain de l'univers reposaient sur le galet de leur mère. Je ne sais pas si beaucoup d'hommes ressentent cela. Je ne sais pas si mon père pense à ses galets à lui. S'il se demande ce que ma vie aurait été avec sa présence au quotidien, ou s'il est trop occupé à trouver de l'oxycontin et à crier sa peine à qui veut bien l'entendre. Je me demande si les hommes qui baisent sans condom pensent à leur galet entre deux coups de bassin.

*

J'ai 4 ans, peut-être 5. Le soleil est couché. Je crois que nous sommes en automne, mais c'est peut-être le printemps. Je me tiens sur les escaliers extérieurs qui mènent à l'appartement de ma grand-mère. Ma mère me tient par la main. Je ne me souviens plus très bien pourquoi, mais Danièle est en colère. Elle crie, elle gesticule, son visage est rouge. Elle a encore les cheveux longs, à cette époque-là. Ils se balancent de gauche à droite, suivent le rythme de sa tête. Je crois qu'elle s'engueule avec Suzanne. Une crise monumentale. Elle lâche ma main. Suzanne lui donne des conseils qui ont l'apparence de reproches, ma mère n'est pas capable d'accepter les critiques, ce soir. Elle se braque. Elle

donne tout, jusqu'à la moindre goutte d'énergie, pour moi. Elle se donne, se vide de son jus. Elle oublie les rêves qui ont pu la bercer, elle oublie les idées de grandeur, ses idées folles. Ma mère se lève chaque jour et se dirige vers le bureau qui l'emprisonne du matin au soir et ce n'est pas assez, ce n'est jamais assez. Danièle n'a pas envie de se sentir attaquée par sa mère, même si Suzanne n'a que de bonnes intentions. Quelque chose cloche pendant cette soirée criarde. Quelque chose a changé dans les yeux de ma mère. Je crains soudainement qu'il se passe quelque chose de grave. Je ne me souviens plus de la phrase exacte. Je ne me souviens plus du pourquoi ni comment elle l'a criée, mais ça ressemblait à quelque chose comme : « Je m'en vais et vous ne me reverrez jamais ! » Je regarde ma mère descendre les marches en courant, entrer dans la petite voiture rouillée que l'on appelle affectueusement « nifnif », allumer le moteur et partir. Le petit véhicule rouge s'éloigne et tourne le coin de rue. Je ne vois plus ma mère ni la voiture. Il fait soudainement très noir sur le balcon de ma grand-mère. Je sens monter en moi quelque chose comme une brûlure. Je me retourne vers Suzanne qui me tend les bras. Ses yeux sont humides et des larmes roulent le long de ses joues. Je pleure. Je hurle. Ma mère est partie. Ma mère m'a abandonnée. Ma mère n'en peut plus d'être une mère. Ma mère m'a quitté. Suzanne me prend dans ses bras, me dit que « Non, maman ne pense pas ce qu'elle a dit. Elle va revenir, ne t'inquiète pas. Maman t'aime, elle est fatiguée, elle est épuisée, elle a besoin de décompresser. » Je pleure sur le balcon. Suzanne aimerait que l'on rentre, mais je ne veux pas. Je veux attendre Danielle là, à l'extérieur. Alors nous attendons. La voiture réapparaît une dizaine de minutes plus tard. Ma mère sort du véhicule. Elle monte les marches en courant, les bras tendus vers moi. « Je m'excuse mon amour, je m'excuse. Je t'aime, je ne partirais jamais, j'avais juste besoin de me calmer. Je m'excuse, ma Choupie ». Ma mère étouffait, comme Suzanne avant elle et probablement comme plusieurs autres aussi.

*

Ma grand-mère est tombée enceinte de son deuxième enfant très rapidement. Dix mois après la naissance de ma mère, Suzanne recommençait les biscuits secs contre les maux de cœur. Elle avait 21 ans et la venue au monde de son second bébé l'a épuisée. Claude travaillait et, bien qu'elle ait eu l'aide de ses sœurs, elle est tombée très malade. C'est sur ordre d'un médecin qu'elle a emménagé dans la maison de campagne de sa belle-

mère, Grand-Maman Jeanne, qui devait l'aider à s'occuper des enfants et lui permettre de se remettre sur pied en pleine nature. Suzanne le dit aujourd'hui : « Je ne sais pas ce que je suis allée faire là ». Jeanne passait la balayeuse, lavait les couches, préparait des repas. Jeanne gardait le fort pour son fils Claude. Elle s'occupait de sa femme et de ses enfants. Jeanne avait une admiration profonde pour ses fils. Elle s'était sacrifiée pour eux. Elle avait accepté des petits boulots quand son mari, parti vivre avec sa maîtresse dans le bas du fleuve, n'envoyait pas d'argent. Seule, elle en avait fait des hommes. Des beaux et forts. Et tous ses sacrifices se traduisaient aujourd'hui par leur mariage à de jolies jeunes femmes. Jeanne était de nouveau abandonnée. Le regard qu'elle posait sur Suzanne était double. Elle l'aimait et lui en voulait. Suzanne trainait son corps lourd et sa fièvre dans les couloirs du chalet. La mère de son mari accomplissait les tâches qu'elle n'avait pas la force d'accomplir. Elle était loin de la parfaite mère au foyer des annonces de *Madmen*. Entre le besoin de dormir et les remords de ne pas fournir, de ne pas être adéquate, elle dormait. Ses filles, encore toutes deux bébés, ont dû le sentir. Le seul qui devait vraiment se reposer à cette époque, c'est Claude. Il n'y avait personne à la maison, ni femme, ni enfant, ni mère pour le déranger. Il rentrait du travail, se faisait un petit souper ou allait au restaurant, puis s'installait devant un livre ou ouvrait la télévision jusqu'à ce que le sommeil s'empare de lui.

*

Les heures passent et ne se ressemblent pas. D'heure en heure, je change d'idée. J'ouvre les yeux en me disant que je vais le garder et les referme en imaginant le contraire. J'irai au rendez-vous avec ma mère, ça, c'est certain. Je vais m'y rendre vendredi, 13 h. Je me laisse quand même une porte ouverte. Je me laisse le droit de changer d'idée. J'imagine une nouvelle de dernière minute qui modifierait le cours de l'histoire, un téléphone d'excuse, une course de voitures comme à la fin des films d'amour quand l'actrice s'apprête à prendre un avion pour l'autre bout du monde. J'imagine le père qui arrive à la dernière seconde pour me dire à quel point il est minable, qu'il s'en veut, qu'il regrette en m'implorant de quitter cet endroit. J'imagine ces scènes parce que j'aime me faire des histoires avec peu de mots. J'aime m'écrire des scénarios dont je suis l'héroïne. Et où ils vécurent heureux et eurent beaucoup d'enfants.

Je n'ai jamais vraiment souhaité d'enfant. J'ai souvent répondu « oui » à la question, mais jamais ce oui n'a été profondément viscéral. Je n'ai pas la fibre très maternelle. Jusqu'à tout récemment, tenir un bébé me rendait profondément mal à l'aise, comme toute interaction avec des tout petits. Je ne voyais que des inconvénients à devenir parent. Finie la liberté, finies les nuits de sommeil, finies les sorties entre amies, finis les voyages en pack sac, finies les brosses, finies les orgasmes bruyants à en réveiller les voisins, fini tout, tout, tout. Les amis de M. ont tous de jeunes enfants et, à force d'en côtoyer, j'ai fini par les comprendre un peu mieux. Je me sens de plus en plus à l'aise en leur présence et j'arrive même à m'amuser avec eux. Finalement, je les trouve adorables. Il y a quand même les crises, parce que Max ne veut pas partager son chocolat, parce que Lyvia a oublié son ourson à la maison, parce que l'heure de la sieste est dépassée et qu'aucune émotion n'est plus possible à gérer sans un cri. Et puis, il y a cet emploi comme enseignante de musique, qui me met en contact avec 400 enfants, de 6 à 12 ans, par année. Je les adore, ils me font rire, ils m'émeuvent. Je me dis qu'en temps de crise, je serais prête à me sacrifier pour eux, à me faire barricade pour les protéger d'un danger. Je les vois, aussi. Je veux dire que je vois chez eux ce que leurs parents ne voient peut-être pas parce qu'ils les aiment trop. Je vois leurs manigances, leurs violences et leurs manipulations. Bref, je suis constamment ambivalente, mitigée. Ce qui me frappe, depuis que je sais être enceinte, c'est ce nouveau désir qui monte en moi. Un désir qui brûle et qui pousse d'une toute nouvelle manière dans mon corps... celui d'être mère. J'aime les histoires, j'aime les scénarios, j'aime le romantisme. Je m'imagine énorme sans vergetures. Je m'imagine accoucher sans épidurale. Je m'imagine allaiter sans douleur. Je m'imagine courir au parc avec ma poussette. Je m'imagine *fitmom* dans une maison immaculée avec piscine creusée. Je m'imagine liée à un enfant qui m'aimerait sans reproches, sans chicanes, sans conflits. Je pense qu'on me manipule. Je pense que quelque chose me contrôle, me manie comme une marionnette. Je ne suis plus libre de mes pensées, plus libres de mes rêves. C'est dans ma tête que tout se joue, mais je ne me reconnais plus. Je crains de tomber dans un piège que j'aurais moi-même fabriqué. J'ai peur de mes rêves éveillés.

*

J'ai commencé à prendre la pilule contraceptive à 13 ans. Je sortais avec J., depuis quelque temps et mettre des condoms était devenu une mission de plus en plus difficile.

On avait envie de sentir nos corps. J'ai donc pris rendez-vous avec mon médecin de famille qui m'a prescrit lesdites pilules. Non seulement elles m'empêcheraient de tomber enceinte, mais elles préserveraient ma peau d'éventuelles poussées d'acné en plus de faire grossir mes seins. Pourquoi s'en passer ? J'ai donc vécu mon adolescence et le début de ma vie d'adulte, un total de treize années, sous les divers effets d'hormones que j'avalais à heure fixe.

Nous sommes en 2019, c'est ma première année au programme de maîtrise. Les cours s'appellent maintenant des séminaires et je suis appelée à parler tout le temps. On me demande mon opinion, mes préférences, on veut savoir ce que j'ai noté à la lecture d'un texte en particulier... Nous sommes souvent assis en rond et je suis terrorisée à l'idée de partager mes idées. J'ai le syndrome de l'imposteur. Je suis persuadée que les autres sont cent fois plus brillants que moi et convaincue qu'ils me jugent, qu'ils me détestent, qu'ils me méprisent. Je m'ennuie profondément des cours du bac où il était possible de passer inaperçue. Maintenant, les regards se posent sur moi et attendent des réponses que je bégaie, le visage rouge et les mains tremblantes. Mon cœur s'affole dès que j'entends mon nom. Je ne sais plus quoi faire et j'en parle à mes copines. L'une d'elles vient d'arrêter la pilule qu'elle prend depuis des années. Elle me dit que son monde a changé. Elle s'est redécouverte, ne reviendrait jamais en arrière. Elle me dit qu'avant elle se sentait nulle, minable, prise au piège, seule. Elle me dit que la pilule est peut-être une partie du problème. Ça vaut la peine d'essayer et, de toute manière, je ne veux pas mourir d'une embolie pulmonaire. Une semaine passe sans mes hormones, puis deux... J'ai une petite poussée inhabituelle de boutons. La troisième semaine de sevrage arrive. Je m'en vais à l'un de mes séminaires. Je m'assois. Le groupe se met à parler, je lève la main. Je parle. Je parle même beaucoup, avec assurance. Je fais des blagues. Je ne me reconnais plus. Mon nouveau comportement à l'université se poursuit de semaine en semaine. Je n'ai plus envie de m'enfiler des *shooters* de whisky avant chaque classe pour me donner du courage et je ne fais plus de crise d'angoisse en regardant mon reflet dans les portes du métro. Je me rends compte de ce que je me suis infligé : un épais brouillard émotionnel. Un flou qui m'empêchait d'être complètement moi. Treize années de flou.

J'étais maintenant libérée, mais je me trouvais sans protection contre une éventuelle grossesse. Pas question de reprendre des hormones sous n'importe quelle forme

et la simple idée d'un stérilet en cuivre me levait le cœur. Je ne peux pas m'imaginer vivre avec un de ces trucs dans mon utérus. J'utiliserai des condoms. Un point, c'est tout. Du moins, c'est ce que je croyais.

*

Ma grand-mère a subi une ligature des trompes à l'âge de 34 ans. Après trois enfants, ça en était assez pour elle. Ce genre de demande était plutôt rare à l'époque. Aujourd'hui encore, les femmes qui la demandent ne sont pas prises au sérieux. En 1971, elles étaient littéralement balayées du revers de la main. Suzanne a fait des demandes dans tous les hôpitaux francophones. Les médecins, tous des hommes, étaient unanimes : « Madame, vous retrouverez l'envie de faire des enfants. Rien n'est plus digne que la maternité. Je me sentirais mal pour votre mari de lui enlever le droit d'être père à nouveau. Vous êtes beaucoup trop jeune et puis 3 enfants, ce n'est pas assez ! » La majorité des hôpitaux étaient toujours sous le joug du catholicisme, mais Suzanne était décidée. Elle était sûre de son choix et les refus répétés ne faisaient qu'amplifier son désir de posséder son corps, de se faire maître chez elle. Elle s'est donc tournée vers l'hôpital général de Montréal. Son médecin était d'une grande délicatesse. Il comprenait les raisons qui la poussaient à ne plus vouloir d'enfant. Il ne les jugeait pas, les trouvait solides, justifiées.

Quelques années plus tôt, ma grand-mère avait été opérée pour un kyste aux ovaires. Elle est allongée sur son lit d'hôpital. Son chirurgien passe régulièrement lui dire bonjour. Il prend des nouvelles de sa patiente et les deux finissent par développer une sorte d'amitié, ou du moins, quelque chose qui inspire la confiance. Avant l'opération, elle lui a avoué désirer une ligature. Il lui confie qu'il aurait aimé pouvoir lui en faire une, qu'il aurait pu, mais qu'il n'a pas osé. Trop de gens dans la salle d'opération, trop de témoins et trop peur de se faire renvoyer. Il lui parle de ses cas plus problématiques, de ses angoisses de médecin, elle écoute, le trouve d'une grande sensibilité. Ce n'est rien d'amoureux. Juste une pause dans leur journée respective. Le soir suivant, il entre dans sa chambre, en larmes. Il s'assoit sur une chaise et pleure, les deux mains aux visages et le corps pris de soubresauts. Elle lui demande ce qui ne va pas. Il ne peut pas répondre. Elle attend qu'il se calme. Que la peine brûle un peu moins sa gorge. Elle lui redemande ce qui ne va pas. Il la regarde et lui dit : « Je viens d'en sauver une autre. » Une adolescente de

14 ans était arrivée aux urgences fiévreuse et faible. Elle était sur le point de mourir d'une hémorragie. Un avortement illégal de plus qui ne s'était pas bien passé. Ses parents, couverts de honte, l'avaient amenée de justesse aux urgences et le docteur avait failli la perdre.

Suzanne lisait beaucoup. Simone de Beauvoir, Benoîte Groult, Françoise Giroud et Virginia Woolf. Elle s'abreuvait littéralement de leurs écrits. Suzanne prenait pleine conscience du bungalow qui la suivait partout. Ma grand-mère reprenait le contrôle de sa vie. En choisissant de ne plus porter d'enfant, elle s'appropriait ce qui lui appartenait : son corps.

*

Ma mère a toujours eu un talent pour l'art. Quelques-unes de ces toiles sont encore accrochées aux murs de l'appartement familial. Son style est presque photographique. Les visages sont précis, les ombres aussi, même les doigts sont bien détaillés. Il y a la toile qui représente mes arrière-grands-parents en train de s'embrasser sur un banc. Il y a celle de ma grand-mère à deux ans, dans un petit habit de neige rose, peint sur une vieille porte de bois. Il y a aussi cet autoportrait géant : ma mère aux cheveux longs assise sur un tabouret. Rien ne l'entoure. Elle regarde fixement l'horizon, nous donnant l'impression d'être toujours vues par elle. Son expression est neutre, il n'y a pas de sourire ou de regard complice. J'aime les toiles de Danielle. Elle dessine encore, parfois, les jours d'été où nous sommes sur le bord de l'eau. C'est quand le temps s'arrête et que les obligations se taisent qu'elle reprend les crayons. Je pense que c'est ma naissance qui l'a empêchée de faire d'autres toiles. Il n'y avait plus de temps neutre, de temps dédié à la création. Il y avait cet emploi de 9 à 5 pour payer le loyer. Il y avait un enfant qui voulait jouer et danser dans le salon. Il n'y avait plus d'espace pour le chevalet. Il y avait trop de temps à passer sur mes dessins d'enfants et mes biscuits sablés en forme d'étoile. Nous avons fait des œuvres collectives, d'énormes chats multicolores, un jeu de société aux règlements loufoques et des chapeaux de princesse agrémentés de mille brillants. Malgré son horaire chargé, elle s'était gardé une seule activité : le chant. Elle m'amenait avec elle à la chorale et nous faisions des spectacles de Noël dans les églises. J'avais un pyjama bleu et j'articulais bien chaque mot en regardant avec admiration la fée des étoiles. Ma mère chantait ses solos d'une voix forte, d'une voix de poitrine, d'une voix du cœur. Elle chantait aussi sans moi.

Je me souviens d'un soir où ma grand-mère m'a amenée la voir chanter sur une vraie scène, dans un vrai théâtre. Nous étions au balcon et il y avait beaucoup de spectateurs. Je pense qu'elle interprétait *Ne tuons pas la beauté du monde*. Ils l'ont tous applaudi, debout, durant de longues secondes. La première fois que j'ai vu tout un public se lever à la fin d'un spectacle, c'était pour applaudir ma mère.

*

Suzanne dit souvent à la blague qu'elle était faite pour une vie d'hôtel. Luxe, restaurant, cinéma, elle aurait pris son café sur le balcon de son penthouse donnant sur la tour Eiffel, bien emmitouflée dans sa robe de chambre immaculée. Je crois plutôt que Suzanne n'était pas tout à fait formatée pour être une bonne ménagère et qu'elle se serait également ennuyée à n'être « que » la femme d'un homme riche. Suzanne, dans un monde idéal, aurait occupé un métier qui bouge, qui permet aux esprits de s'ouvrir et aux rencontres de se faire. Elle aurait fait une excellente rédactrice en chef, une très bonne maître d'hôtel dans un grand restaurant, une styliste hors pair, une organisatrice d'événements talentueuse et une animatrice redoutable. Même la diplomatie, en jumelant ses aptitudes sociales et son intérêt pour la politique internationale, aurait été un choix judicieux. Ma grand-mère n'était simplement pas faite pour n'être « qu'une » maman, ou « qu'une » femme. Elle aurait eu besoin d'un but, d'une idée, d'autre chose pour combler son esprit vif. C'est peut-être pour cette raison que la maison de mes grands-parents était reconnue pour ses traditionnels soupers du dimanche et ses soirs de fêtes où toute la famille se réunissait, transformant le bungalow de Laval en véritable hôtel. Une cousine de ma mère me confia que Suzanne, pour elle, c'était la « tante cool ». C'était la plus jeune des adultes, la plus libre d'esprit, la plus stylée. Suzanne, c'était celle qui avait fait pousser un petit plant de marijuana dans le salon, juste « pour voir ». C'était celle qui penchait toujours vers la gauche, vers les jeunes, vers la nouveauté. C'était aussi celle qui restait debout jusqu'aux petites heures du matin pour faire la vaisselle que les invités avaient laissée. Celle qui passait un bon coup d'aspirateur le lendemain avant de finir les brassées de lessive. Celle qui remplissait les boîtes à lunch et qui mettait la table pour le petit déjeuner. Celle qui n'avait de véritable repos que lorsque tout le monde était couché.

*

Je regarde directement l'objectif. Mon sourire laisse entrevoir mes dents de lait. Il y a un espace vide entre mes incisives principales que certains nomment « dents du bonheur ». Ma frange ondulée encadre bien mon visage à la peau lisse comme de la porcelaine. Je porte un chandail blanc sous une robe d'été foncée et je sers contre moi un ourson en peluche. Ce n'est pas mon préféré puisque ce dernier vient d'être égaré en pleine nuit. La disparition de l'ourson de mon cœur a forcément créé une onde de choc dans ma vie. J'ai fait des affiches comme d'autres le font pour retrouver leur chien. J'ai eu beaucoup de peine, mais m'en suis remise rapidement. Une semaine a suffi pour m'habituer à ma nouvelle liberté. L'attachement est trop souvent lié à la dépendance. Le jour de la photo scolaire, je me suis donc résolu à en choisir un autre. J'ai pris celui que je trouvais le plus beau. Celui qui irait le mieux avec ma robe et mes cheveux. Un ourson blond, comme moi. Je ne vivais plus dans la peur du manque. J'affrontais le monde seule.

*

Nous sommes probablement en 1996. J'ai 5 ans, peut-être plus. La date exacte de cette journée n'a pas d'importance. Mon père est sorti de prison depuis quelque temps. Ma mère refuse toujours de lui révéler notre adresse. Tirillée entre le désir de me donner un père et celui d'assurer notre protection, elle a fini par trouver un organisme qui supervise nos rencontres. Je commence donc à mettre un visage sur cette voix grave que j'appelle « papa ». Les rencontres se déroulent bien. Mon père s'y présente toujours, heureux, à jeun, ému. Il essaie de renouer avec ma mère qui refuse catégoriquement ses avances. Malgré cela, André se montre si enthousiaste face à nos rencontres qu'elles sont couronnées de succès. Elles se déroulent si bien que, lorsque l'organisme ne peut plus aider ma mère, Danièle décide de changer la formule. Nous traversons alors la ville en autobus pour nous rendre près du nouvel appartement de mon père. Nous ne pouvons pas y entrer, parce sa nouvelle copine nous déteste. Nous allons donc nous promener dans les parcs ou dîner au restaurant. Cette journée-là, nous sommes plutôt invités dans un BBQ. Je me souviens qu'il y avait quelque chose à fêter, une fête nationale ou l'anniversaire d'un cousin. Je me souviens de la cour recouverte d'asphalte donnant sur une ruelle sale et de m'amuser dans une petite piscine de plastique avec un enfant de mon âge. Je me souviens que mon père a une bière dans la main et que ce n'est pas une bonne nouvelle. Plus la journée avance, plus ma mère est nerveuse. Je sens que quelque chose va éclater.

Un nuage plane au-dessus de cette journée chaude et ensoleillée. Je ne me souviens plus des premiers mots du conflit, mais je me souviens de la menace d'André. « Un jour j'irai chercher notre fille à l'école. Je la prendrai avec moi et je la cacherai. Un jour. Tu ne la reverras plus jamais. »

Il y a la main de ma mère qui m'agrippe par le bras. Il y a les vêtements qu'elle me met rapidement sans prendre le temps d'enlever mon maillot de bain mouillé. Il y a les autres adultes qui disent à mon père de se la fermer. Il y a la peur dans les yeux de Danielle et soudainement, je suis terrorisée. Je me souviens de notre marche jusqu'à l'arrêt d'autobus. Je me souviens qu'elle se retourne à chaque seconde pour vérifier qu'il ne nous suit pas. Je me souviens de ses bras autour de moi, de ses ongles dans ma peau. Après, il y aura les mesures de sécurité, des codes secrets inventés pour me protéger. J'ai appris à me méfier, à douter, à demander des mots de passe même à mes adultes préférés. Mon père n'était nulle part et partout à la fois. Un fantôme. Une menace. Une voix qui s'excuse et qui me dit « Je t'aime ».

*

Ma grand-mère est passée maître dans l'art de se faire du souci. C'est une experte de l'angoisse, une docteure en sang d'encre, une sommité en affolement. Elle s'inquiète pour François qui ne mange pas assez de salade, pour Marie qui voyage, pour ma mère qui travaille trop, pour moi qui rentre tard. Elle s'inquiète pour ses rejetons comme une cane qui guette l'arrivée d'un renard en plein cœur de la nuit. Elle s'épuise à espérer nos vies idéales en répétant : « C'est mieux d'avoir un seul enfant. C'est plus simple à gérer. Sinon, il faut en avoir 15 pour laisser les plus vieux s'occuper des autres. Là, tu sais qu'ils ne seront jamais seuls, jamais laissés à eux-mêmes. Deux, trois, quatre, c'est trop stressant. 1 ou 8, pas d'entre-deux. »

*

J'écris, mais je ne sais plus pourquoi. J'angoisse devant les pages et pourtant je m'y trouve. Pensive, anxieuse, je retourne les histoires sur elles même. J'essaie toujours de trouver un sens à ce qui nous arrive. Je sais bien que parfois il n'y en a simplement pas. Que les fils se touchent et se brisent sans que l'on sache pourquoi. Comme la glace d'un lac gelé le printemps arrivé. Ça tonne. Ça fait sursauter. Ça brise la patinoire que l'on avait si bien déneigée en janvier. L'eau se décrispe, envahit le territoire, s'étend sur les berges,

ensevelit les terres. L'eau se disperse et se tient en même temps. Comme mes mots qui prennent place sur les lignes. Ils s'étendent, se bousculent. Ils s'effacent puis renaissent quelques jours plus tard. Je sais bien qu'il me faudra l'écrire. Cette journée, ce rendez-vous, mes joues mouillés par la peine. Je sais bien que j'en ai besoin, que c'est indispensable, que c'est inévitable. Je redoute le moment, le repousse, le retarde. J'attends d'être trop bien installée, d'être trop prête en sachant que cet acte tonnera, me fera sursauter, puis craquer, comme la glace du printemps. Je sais que ce souvenir amènera avec lui ma rage. Parce qu'elle est bien là. Une colère sourde. Une colère en acouphène. Un son si aigu que j'arrive presque à l'oublier quand je suis trop occupée. Un son que j'étouffe sous les airs de flutes à bec que jouent mes élèves, sous les verres de vin que j'enfile au restaurant et sous les baisés que j'échange tard dans la nuit. Il est là, ce son étouffant qui m'agresse quand les voix se taisent. Il est là et me prend violemment, jusqu'au creux de mes tripes. Il me crispe, m'aspire, jusqu'à me bruler le cœur. Jusqu'à ce que mon visage se torde de douleur. Je n'ai pleuré que le lendemain. J'ai pleuré en silence, la bouche grande ouverte, comme pour crier. Aucun son n'est sorti. J'ai pleuré comme si je ne savais pas comment, comme si c'était la première fois. Les doigts tendus et le corps vouté. Debout dans la cuisine. Le souffle coupé. J'ai pleuré.

*

Le soir, après mon rendez-vous, ma mère et moi avons écouté le *remake* de *Dumbo*. Malgré le réalisme des effets spéciaux, nous avons été déçues du résultat. Nous préférons l'ancien. Celui en bande dessinée qui permettait une distanciation avec la réalité et laissait les émotions prendre place. J'ai vu *Dumbo* pour la première fois en 1994. J'ai tellement pleuré que ma mère avait dû arrêter le VHS. Même chose pour *Bambi*. Les histoires de mères mal traitées et tuées, c'était au-dessus de mes forces. Je sentais que quelque chose clochait dans ces films que j'adorais. Dans les films, il n'y avait que les méchantes mères qui survivaient. Dans les faits, hors de la fiction, je voyais bien que les bonnes mamans étaient bien présentes. Je me souviens du nom de toutes les mères de mes amies d'enfance, même celles que je côtoyais à la garderie. En contrepartie, je ne me souviens que de deux noms de père. Avec les mamans, on allait jouer au parc, on pataugeait dans les petites piscines gonflables, on allait se faire maquiller au Festival de jazz. Avec les pères, il me semble que j'étais toujours plus nerveuse. Je savais qu'on finirait par se faire chicaner

parce qu'on parlait trop fort, parce qu'on dérangeait. Bon, ce n'était pas tous les papas de mes copines qui m'effrayaient. Il y en avait de très drôles et sympathiques, mais ils étaient tous beaucoup plus effacés, distants de nos petits bonheurs. La majorité travaillaient dans leurs bureaux et ne sortaient que pour nous dire de baisser le ton ou pour manger. Dans les films, les bonnes mères étaient torturées, tuées, mortes d'une maladie avant le commencement du récit. Je craignais donc pour la mienne. J'étais souvent hantée par la possibilité qu'il lui arrive quelque chose durant mon absence. Lorsque je dormais chez des copines, j'imaginai l'appartement prendre feu et ma mère prise au piège par les flammes. J'imaginai un voleur entrer pour lui faire mal. Je me disais que ma place était près d'elle, pour la sauver d'une éventuelle situation dangereuse. Je devais prendre la situation en main du haut de mes 7 ans. Je suppliais alors les adultes de me laisser lui parler. Je lui téléphonais en pleure, la suppliant de venir me chercher. Je craignais qu'on me l'enlève.

*

Ma grand-mère avait 55 ans à ma naissance. Elle n'était plus avec mon grand-père. Elle l'avait laissé pour un autre homme qui a fini par la laisser à son tour pour une femme plus jeune. Suzanne dit qu'elle a changé 4 trente sous pour 1 \$, c'est-à-dire qu'elle a perdu au change. Elle s'est alors retrouvée seule et sans emploi. Elle avait aussi ma mère qui venait d'accoucher et qui avait résolument besoin d'aide. Suzanne a donc pris un appartement face au nôtre. Le loyer était bien au-dessus de ses moyens et ses économies diminuaient de semaine en semaine. Mon oncle, François, lui a donc proposé de venir habiter avec elle. L'appartement était bien assez grand pour deux. Ils avaient chacun leur chambre et mon oncle installa son petit studio de musique dans le bureau. Ma grand-mère passait l'entièreté de ses journées chez ma mère. Elle s'occupait des soupers, allait me chercher à la garderie, puis, plus tard, à l'arrêt d'autobus, s'occupait de nous jusqu'au soir où elle rentrait chez elle pour dormir. Je me souviens de nos promenades quotidiennes. Nous marchions sur Saint-Denis, main dans la main, en arrêtant devant chaque vitrine de magasin. J'adorais celle du Rossetti avec les mannequins aux tutus de ballerine. J'aimais aussi nos arrêts chez « Meu-Meu » pour une crème glacée. La petite boutique est encore tapissée de photos d'enfants et mon portrait y est toujours. J'y retrouve ceux de plusieurs de mes amis de l'époque : Alexis, Cassandre, Sophie, Léa, Alexandre et Virginie. Nous arrêtons parfois voir ma tante. Marie avait un salon d'esthétique. Elle s'occupait de tout :

les soins, la comptabilité, les prises de rendez-vous, la vente des produits et les annonces. Les lieux étaient toujours bien décorés, ses vitrines toujours bien pensées. Elle avait une signature et un respect qui séduisait ses clientes fidèles. J'adorais passer mes journées avec elle à la boutique. Elle me montrait à faire des factures, à faire la caisse, à placer les produits, à lui épiler les jambes à la cire chaude, à répondre « Bonjour » aux clientes qui me trouvaient adorable et qui entraient automatiquement dans mon jeu. J'étais une « grande » une « vraie réceptionniste ».

Au sein de ma famille, je suis la seule de mon âge. Toujours entourée d'adultes, j'ai été stimulée, aimée, encouragée. Les jours où l'école fermait pour cause de verglas, ma grand-mère proposait de garder mes amies. Elle nous faisait son merveilleux macaroni ou ses crêpes jambon-fromage. Elle nous amenait au parc, encourageait nos talents en dessin, en danse, en chant et se transformait en jury de plongeurs olympique quand nous allions à la piscine. Ma grand-mère était là, toujours là.

*

Suzanne l'a quittée deux fois. La première fois, c'était en 1956. Je ne me souviens plus du sujet de la dispute. Je crois que ce détail lui échappe aujourd'hui à elle aussi, c'est dans ces moments-là qu'on se rend compte de ce qui est futile et de ce qui ne l'est pas. Selon plusieurs témoins, soit leurs trois enfants, les chicanes entre ma grand-mère et mon grand-père étaient terribles. Dans les différents témoignages recueillis, on mentionne des assiettes volantes, des ustensiles radioactifs et d'autres objets-missiles. Claude n'était pas du genre à se faire marcher sur les pieds et Suzanne n'était pas du genre à se la fermer. C'est là que je retrouve la fougue de la petite fille du ballon chasseur : « Je peux bien me le prendre au ventre, mais je ne ferai que te le lancer en pleine figure. » Ils devaient se hurler au visage lorsque ma grand-mère sortit une arme de destruction massive. Une parole, aujourd'hui oubliée, qui a touché l'égo de son mari à la vitesse d'une balle de fusil. Le cerf agonisant qui servait de cœur à Claude n'avait plus rien pour se défendre. C'est alors que pour la première et unique fois de leur relation, les mots n'ont pas suffi. La main ouverte de son mari s'est soulevée dans les airs et d'un élan est venue s'écraser sur le visage de Suzanne qui en a perdu le souffle. Jamais elle n'avait été témoin de violence dans sa propre famille. Jamais elle n'avait été frappée, ni par son père, ni par sa mère, ni

par ses sœurs. Jamais elle ne pensait pouvoir vivre cette humiliation et encore moins venant de l'être aimé, du père de ses enfants. Suzanne m'inspire par son refus de vivre l'inacceptable. Suzanne s'est alors aimée plus qu'elle n'aimait l'amour. Elle a pris ses enfants et est disparue durant plusieurs mois.

Je ne crois pas que mon grand-père était une mauvaise personne. On dit qu'un homme qui frappe une femme recommence toujours, mais lui n'a jamais recommencé. Je ne sais pas exactement ce qui est arrivé, dans son corps et dans sa tête, pour qu'il agisse ainsi ce soir-là. Ce que je sais, c'est que moi, j'aurais probablement fermé les yeux la première fois. Je le sais quand je pense à J., qui me prenait par les poignets pour me crier au visage que j'étais une chienne d'avoir couché avec V., avant de frapper dans le mur derrière moi à quelques centimètres de mon visage. Je le sais quand je repense à mon père qui me prenait par les poignets pour me crier que je n'avais pas le droit de me mutiler avant de se casser les jointures sur la rambarde en me forçant à regarder. Suzanne, elle, a pris ses trois enfants, fait sa valise et s'est installée chez ses parents qui n'approuvaient pas, mais qui comprenaient qu'un jeune couple puisse mal aller. Elle n'a pas répondu aux appels de Claude durant plusieurs semaines interminables, mais nécessaires. Elle a fermé la porte assez longtemps pour qu'il retienne la leçon.

*

Je suis une âme sensible. Je n'aime pas les chansons tristes. Je ne les supporte pas. J'aime parfois les chanter, puisque mon esprit, trop occupé à penser l'articulation de mes doigts sur le piano, ne s'attarde pas trop sur les mots que je prononce. Il n'y a qu'à l'adolescence que j'aimais m'enfoncer dans la douleur de mélodies déprimantes. J. et moi étions perpétuellement en chicane. Il m'en voulait toujours d'avoir couché avec V., même si nous n'étions plus officiellement ensemble à ce moment-là. Il m'en voulait toujours, même si lui avait déjà couché avec deux autres filles et que le nombre n'a fait qu'augmenter après notre dispute. Sa mère me l'avait bien dit. Elle les détestait toutes, j'étais sa préférée. J. disait que ce qu'il faisait ne comptait pas, que c'était moi qui avais tout fait basculer. C'était donc moi la trainée. Malgré ses insultes, je voyais bien qu'il m'aimait. Il pleurait tellement, frappait dans les murs jusqu'à ce que sa chambre ressemble à un véritable champ de mines. Il devenait rouge, criait de douleur. J'avais tout gâché. J'avais outrepassé la limite. J. ne voulait plus de moi, mais il ne pouvait s'empêcher de

penser à nous. Il voulait se venger. Il m'envoyait donc des photos de lui en train de faire l'amour à des inconnues. Il les affichait publiquement comme photo de profil MSN. Je reconnaissais son ventre, son sexe, ses cuisses, ses tatouages. C'était bien lui. Il débarquait dans mes soirées, accompagné d'une nouvelle flamme, pour m'empêcher de parler ou de danser avec d'autres garçons. Je devais le regarder embrasser sa douce sans un mot. Il repoussait tous ceux qui voulaient s'approcher de moi, se battait avec ceux que j'avais embrassés, puis, lorsqu'il en avait assez, repartait avec cette autre fille. J'étais prise entre l'arbre et l'écorce. Je percevais étrangement ses gestes comme une marque d'amour. Il se pliait en quatre pour me faire souffrir, cela me prouvait qu'il était incapable de me sortir de son crâne. Il y avait donc de l'espoir. Je me couchais le soir en écoutant de la musique sur mon iPod mini. Barbara, Brel, Aznavour et Piaf en boucle. Comme si *La Bohème* ou *La chanson des vieux amants* avait quelque chose à voir avec lui. Comme si notre amour était beau et pur. J'écoutais *Mathilde* en me disant que c'était de ma faute, j'étais la méchante. J'étais, de toute manière, tellement habituée à l'être qu'il m'a pris moins de deux secondes pour endosser à nouveau le rôle de trainée. Il m'a fallu un an pour recevoir un semblant de pardon, mais notre relation avait changé pour de bon. Il s'en voulait de m'aimer et lorsque nous étions trop bien, trop heureux, trop amoureux, il finissait par crier qu'il me détestait et par frapper dans les murs. Je me trouve niaise, absurde, complètement nounoune de n'avoir pas bougé, d'avoir été aveuglée, embrouillée dans mes illusions, d'avoir pris la violence comme une preuve d'amour. Parce que la violence était là, elle était partout et se manifestait constamment. Elle était dans ses mots, dans ses scènes d'hystérie, dans ses photos grotesques qu'il montrait fièrement. Elle se traduisait dans tous ses gestes. Lorsqu'il m'ordonnait de m'asseoir sur la banquette arrière parce qu'il ne supportait soudainement plus ma présence à ses côtés dans la voiture. Lorsque ses amis et lui me suivaient à une fête où ils me traitaient de « pute à n* » parce que j'avais le malheur d'avoir des amis noirs. Lorsque je me retenais de parler, de dire, de faire, parce que ses colères étaient devenues imprévisibles. La violence n'était pas sur ma peau, mais elle était là. Je mettais toutes les émotions intenses dans le même panier, celui de l'amour, parce que c'est ce qu'André m'avait montré. Un smoothie d'émotions explosif que je me croyais obligée d'ingurgiter. J'y étais maintenant tellement habituée. Les relations avec les

hommes ne pouvaient être vécues sans douleur, sans supplication ou menace de suicide imminente. L'amour ne pouvait pas être un fleuve tranquille.

*

Il m'arrive souvent de rêver à la mer. J'y suis, avec Suzanne et Danielle. Nous sommes assises dans l'eau et laissons les petites vagues nous bercer. Soudainement, le vent se lève et les vagues nous tirent vers le large. Elles nous bousculent et nos corps sont projetés sur les pierres des fonds marins. Je me débats pour prendre des bouffées d'air. En remontant à la surface, je vois parfois le visage de ma mère. Elle me crie : « Grand-maman ? » avant d'être ravalée par l'eau avec violence. J'ouvre les yeux sous la surface. Le sel me brûle, je vois Suzanne, complètement molle, secouée par les courants. Je vois ma mère qui nage vers elle. J'essaie de les rejoindre, je me bats contre le torrent. Parfois, le rêve se termine là. Je me réveille en sursaut, couverte de sueur. Mais cette nuit, les vagues ont fini par nous recracher sur le sable. J'ai trainé mon corps tuméfié jusqu'à elles. Ma mère criait mon nom. Suzanne, elle, était muette. Couchée sur le ventre, le visage caché par ses cheveux blancs, elle semblait endormie. Ce n'est qu'en arrivant près d'elle que j'ai vu sa respiration lente gonfler ses poumons. Ma mère l'a retournée lentement pour ne pas lui faire mal. Elle avait le sourire aux lèvres, semblait en pleine forme et s'est levée d'un bon. Le secret, selon elle, c'était d'accepter les coups. De se laisser guider par le courant sans combattre ce que l'on ne peut contrôler. Et puis je me suis réveillée en me demandant ce que j'essayais de combattre si intensément que ma grand-mère savait accepter.

*

Si je ne m'étais pas présentée à ce rendez-vous, je serais aujourd'hui dans le 7^e mois de ma grossesse. Ou, comme les femmes enceintes le disent, à ma 32^e semaine. Mon enfant aurait une silhouette humaine et ses organes seraient presque tous complètement formés. J'aurais un ventre énorme, des seins énormes et probablement toujours envie de faire pipi. J'aurais aussi peinturé une chambre en jaune et acheté tous les équipements nécessaires à son arrivée. Je me serais passionnée pour la formation de son corps dans le mien, connaîtrais tous les secrets de son développement, lui ferais écouter de la musique en rapprochant mon ventre d'un haut-parleur. J'aurais choisi des chansons douces, le piano d'Alexandra Stréliniski, du Feist et même du Marvin Gaye pour les jours ensoleillés. Mon

bébé serait né dans la première moitié du mois de mai. Il aurait été Taureau, comme ma mère et moi. Mais je suis allée à ce rendez-vous et cet enfant n'existe que dans ma tête. Il n'a jamais eu de forme humaine, n'a jamais été fœtus, n'a jamais été enfant. Seulement un embryon sans personnalité, sans douleur, sans signification. Cet enfant n'a été qu'une illusion furtive et fugace, un rêve éveillé qui m'a fait pleurer et sourire et puis rire et puis pleurer à nouveau. Mon téléphone est rempli d'image de ventre ballon et de petits jouets. Mon téléphone me hurle à tue-tête qu'il est l'heure, pourtant, d'être mère. Mes amies gonflent à une vitesse folle sur les réseaux sociaux. Elles s'extasient de bonheur, tapissent la toile d'images de leurs rejetons. L'univers m'envoie des signaux que je n'écoute pas. C'est le moment, Mathilde !

Ce moment qui me terrorise. Le dévouement, l'attachement, la responsabilité, mais surtout l'abandon. De soi et des autres. La peur de tout donner à quelqu'un pour se faire larguer comme mon arrière-grand-mère. L'abandon de mon père s'est transformé en quelque chose de plus gros, de plus grand. Quelque chose que je transporte partout avec moi. Je ne voulais pas écrire sur lui. J'aurai aimé qu'aucun de mes mots ne lui soit destiné. Je ne voulais pas que son absence fasse de l'ombre aux deux personnes que j'aime le plus au monde. Et puis, je me suis rendu compte que c'était impossible. Que son absence était si présente qu'elle teinte les relations que j'entretiens avec elles. Si André avait eu un travail, s'il était venu me chercher à l'école et qu'il m'avait aidée à faire mes devoirs, je ne serais peut-être pas aussi proche d'elles. Je n'aurais peut-être pas passé des nuits entières endormie dans leurs bras. Je ne leur aurais peut-être pas confié mes secrets. Si André avait été un père, je n'aurais pas vu ma mère comme une lionne, comme une battante. Ma mère qui répare la maison, ma mère qui sort l'argent de son portefeuille, ma mère autonome. Je n'aurais pas passé des heures à marcher avec ma grand-mère et à lui parler de tout et de rien durant la préparation du souper. Au final, je suis presque heureuse qu'il n'ait pas été là.

*

C'est le jour du rendez-vous. Je travaille jusqu'à onze heures trente. Les enfants sont excités parce que c'est vendredi et qu'il fait beau. Un merveilleux avant-midi de septembre qui nous fait encore croire à l'été. Je passe les maillets, les xylophones et les claviers. Je passe les partitions. J'explique pour la centième fois comment lire les notes

sur la portée. Ils se mettent à jouer, mon accompagnement de guitare les impressionne. La cloche va sonner, c'est l'heure de ranger le local et de se mettre en rang. J'ai faim, mais je ne peux pas manger. Je les regarde quitter la classe avec un poids sur le cœur. J'ai l'impression de leur mentir en sachant très bien que tout ça ne les regarde pas. J'entre dans ma voiture, ouvre la fenêtre et attends d'être loin de l'école avant d'allumer une cigarette. J'arrive chez ma mère. Elle a pris congé cet après-midi. Elle me répète que ce n'est pas grave, que j'ai le droit de choisir ce qui se passe dans mon corps pendant que je mets mon linge mou. Nous descendons les escaliers. Nous croisons ma grand-mère et ma tante sur le trottoir. Elles sont de l'autre côté de la rue. Elles comprennent à ma vue que je cache quelque chose. Je suis rouge, je parle vite et fort, je suis pressée. Je regarde ma mère du coin de l'œil. Elle est calme. Explique que nous allons dîner ensemble, qu'elle a pris congé pour cet après-midi mère/fille. Suzanne n'est absolument pas dupe, mais elle voit bien à mon regard qu'il vaut mieux nous laisser partir. Nous y allons en métro. Le quartier où se trouve la clinique n'a pas beaucoup de places de stationnement et je ne veux pas être en retard. En sortant de la station, je remarque encore la beauté du jour. Il n'y a pas un nuage à l'horizon, les gens se promènent en sandales et le parc est plein à craquer. Je repense aux dernières invitations que j'ai refusées. Une journée en bateau samedi, un souper en terrasse, une balade à moto dimanche. Ma mère me tient la main. La clinique se trouve dans une tour à bureaux et plusieurs hommes en veston-cravate se glissent de justesse dans l'ascenseur avant la fermeture des portes. Il y en a un qui me fait de l'œil, il me dit quelque chose que je n'entends pas bien. Son sourire s'efface lorsqu'il nous voit descendre à l'étage en question. C'est écrit sur mon front, ils savent tous maintenant vers quoi je marche. Donnez-moi un t-shirt à l'inscription « Je vais me faire avorter ». Nous sonnons à la porte. Il y a deux entrées. Des espèces de « sas » qui me rappellent la seule visite que j'ai faite à mon père en prison. Je pense à toutes ces femmes qui se font avorter en cachette, celles qui se font suivre jusqu'ici. Je pense à la réceptionniste qui doit probablement être habituée de repousser des hommes et des femmes qui s'opposent à notre liberté. Je remplis un questionnaire, je m'assois à côté de ma mère et j'attends qu'on appelle mon nom.

*

Danielle s'est fait avorter des années avant ma naissance. Son amoureux de l'époque ne voulait pas d'enfants, pas maintenant, il n'était pas prêt. Il était pourtant un

candidat parfait. Il avait un emploi stable, une sécurité financière, il était en couple avec ma mère depuis plusieurs années... Les conditions idéales étaient réunies. Danielle devait avoir mon âge. Elle ne voulait pas s'imposer, exiger, infliger un enfant. Elle aurait voulu d'un amoureux aimant, heureux, compréhensif, solidaire. Elle aurait souhaité un peu d'enthousiasme, mais elle voyait bien qu'il n'y avait que de la peur dans son regard. Ma mère parle de cet événement comme quelque chose de sombre. Son sourire se fane et son regard s'éloigne. « J'ai eu beaucoup de peine. » Puis, elle se retourne vers moi et me dit « Mais j'ai bien fait, sinon tu ne serais pas là ! ».

*

J'entends mon nom résonner dans la salle d'attente. Je me lève, ma mère aussi. Une femme aux cheveux courts, âgée d'une cinquantaine d'années, marche vers nous. Elle demande à ma mère de m'attendre ici. Elle préfère que cet entretien soit confidentiel. C'est une infirmière. La première étape a pour objectif de vérifier mon état psychologique et je fonds en larme à la première question. « Je me sens coupable ». Elle me tend des mouchoirs. Elle m'écoute, me rassure, me dit que j'ai le droit de choisir un autre moment pour être mère, ou pas de moment du tout. Des mots si proches de ceux de Danielle, dans une autre bouche, qui confirment ce que sa voix me disait déjà. Le sexe, ça se fait à deux et je n'ai pas à porter seule le poids de cet acte si je n'en ai pas envie. Je ne comprends pas pourquoi il n'y a pas de manifestations contre les pères qui s'enfuient, mais qu'il y en a contre les femmes qui avortent. Je me calme. Elle m'envoie dans la salle d'attente, quelqu'un d'autre viendra m'appeler un peu plus tard.

*

Quand j'étais petite, ma mère avait transformé la salle à manger en salle de danse. Dans la pièce, il n'y avait qu'un piano, un système de son pouvant contenir jusqu'à 5 CD et un énorme tapis pour absorber les coups de mes pieds sur le sol. Après l'heure des devoirs, que ma grand-mère m'aidait à faire de peine et de misère parce que je ne supportais pas qu'on me dise quoi faire, j'avais le droit de danser. Je mettais les classiques de mes chanteuses préférées, je montais le son et je chantais avec elles en dansant devant un centre Bell imaginaire. J'adorais Aretha Franklin, les Spice Girls, Britney Spears, Isabelle Boulay et Céline Dion. De cette dernière, l'album *Dion chante Plamondon* en était un de prédilection et je connaissais la majorité des paroles par cœur. *Des mots qui sonnent,*

J'ai besoin d'un chum, Je danse dans ma tête, Piaf chanterait du rock, Oxygène et L'amour existe encore n'avaient aucun secret pour moi. Mes jambes bougeaient au rythme de la basse et mes bras s'écartaient au « punch » de la batterie. J'essayais de peine et de misère d'accoter les notes de la diva en me pliant en deux comme je l'avais vue faire une fois à la télé. Ce matin, c'est avec l'une de ses chansons, logée dans ma tête, que je me suis réveillée.

On dort les uns contre les autres

On vit les uns avec les autres

On se caresse, on se cajole

On se comprend, on se console

Mais au bout du compte

On se rend compte

Qu'on est toujours tout seul au monde

Depuis la fin de mon histoire avec J., j'ai compris qu'il était impossible, même non souhaitable, de ne faire qu'un avec l'être aimé. Je savais que je serais toujours *toute seule au monde*. Oui, j'ai aimé follement après J., mais avec la certitude qu'on ne meurt pas d'amour. J'ai fait le deuil d'un prince avec qui vivre heureuse jusqu'à la fin des temps. J'ai compris que le don de soi et de son cœur, tout comme l'intensité de mes coups de bassin, n'y changeraient rien. Aujourd'hui, *Les uns contre les autres* prends un nouveau sens. Il me semble que cette solitude n'est plus asphyxiante. Il me semble qu'elle porte quelque chose de doux, proche de l'indépendance ou de la liberté. J'écoute la mélodie et me remémore mon ourson blond. Je ne me sens plus seule. Malgré ma décision déchirante, malgré mon nom appelé dans la salle d'attente, malgré cet aurevoir que personne ne vit avec moi... Je ne me sens plus seule parce qu'elles sont là. Je sais bien qu'un jour elles devront partir. Que le temps passe et que la vie nous prend celles qu'on aime par divers tours de passe passe, par des maladies invisibles et des accidents de la route. Je sais qu'il me faudra dire adieu et que je serai plongée dans l'ombre. Mais je sais aussi que, par-delà leur corps et leur voix, par-delà ce qui les fait femmes, humaines, elles seront toujours là. Que je les ai « en » moi ! Comme imprimé dans ma chair. Que je suis à leur image et que

je n'ai qu'à fermer les yeux pour sentir leurs mains dans les miennes.

*

Pour la deuxième fois, aujourd'hui, j'entends mon nom. Ma mère me prend dans ses bras, me serre fort contre elle. Elle me chuchote à l'oreille qu'elle est là et que je n'ai qu'à l'appeler pour qu'elle vienne à moi. Avant d'entrer dans la pièce, je me retourne une dernière fois pour la regarder, elle me sourit. La porte se ferme dans mon dos, je vois des lits d'hôpitaux alignés les uns à côté des autres, séparés par de petits rideaux bleus. Sur deux d'entre eux dorment des femmes, l'une de mon âge, l'autre plus vieille. Les couleurs de la pièce se veulent relaxantes, mais je ne peux m'empêcher de penser aux hôpitaux de fortune que l'on voit dans les films de guerre. Alignées les unes aux autres en jaquette, séparées par un bout de tissu. Je suis heureuse de ne reconnaître personne. L'assistante me désigne mon lit et me donne mon uniforme. Je dépose mes effets personnels et entre dans la salle de bain pour mettre ma jaquette. Je regarde mon reflet dans le miroir. Mes yeux sont enflés, mes joues mouillées. Je pleure encore. J'ai peur. Je retourne à mon lit et attends que l'on nomme mon nom pour une unique et dernière fois de la journée. Une femme sort de la salle d'opération. Elle a besoin d'aide pour marcher et marmonne des mots que je ne comprends pas. Ma grand-mère, si elle avait été là, aurait dit qu'elle a les yeux « dans la graisse de bine ».

Je garde peu de souvenirs de l'intervention. Je me souviens simplement d'être entrée dans la salle et d'avoir demandé à ne rien sentir. Je me suis sentie partir. Les drogues que l'on m'injectait étaient assez puissantes pour me sortir la tête du corps. Je me souviens d'avoir beaucoup parlé, probablement de tout et de rien. Probablement des histoires sans queue ni tête. Il ne me reste aucun souvenir des mots qui sont sortis de ma bouche. Je sais qu'on m'a mis des sous-vêtements après l'intervention et qu'on m'a aidée à marcher jusqu'à mon lit. Je sais aussi que j'ai dormi une heure avant qu'une infirmière me réveille avec un jus d'orange et un muffin. Elle m'est apparue comme une bénédiction avec auréole et chorale d'enfants. Je n'arrivais pas à m'enlever le sourire qui s'accrochait sur mes lèvres, encore complètement gelées. Je me suis rhabillée dans la salle de bain. Je saignais peu. J'ai remercié la docteure avant de partir. Ma mère m'attendait de l'autre côté de la porte. Nous sommes descendus ensemble, main dans la main.

*

Il y a toujours ce souvenir, celui que j'ai tellement fait jouer, dans ma tête et dans mes rêves, qu'il me semble usé. Un souvenir couleur sépia. Il me semble qu'il commence ainsi : nous sommes assises dans l'herbe et j'écoute les histoires qu'elle me raconte. Un souvenir de passation. Un devoir de mémoire d'une femme à une autre, de génération en génération. À cette histoire se mêlent aujourd'hui mes souvenirs. Les paragraphes s'allongent et les chapitres s'accumulent. J'appose mon nom en bas de la page, aux côtés des leurs : Suzanne, Danielle et Mathilde. Je sais peut-être mieux pourquoi mes doigts se sont activés si violemment sur le clavier.

Je ne sais pas si je serai mère un jour, encore moins grand-mère. Je ne sais pas si je m'assoierai avec une petite fille sur le bord d'un lac pour lui raconter notre route, notre histoire. Par l'écriture, j'essaie peut-être de participer à ce devoir de mémoire. Des vies de souvenirs, des vies d'histoires dont un enfant ne saurait se lasser. Des impressions de vie, de fragments, des preuves que tout ça a bel et bien existé.

M'ÉCRIRE POUR TOI

11 avril

Grand-maman, tu es partie il y a sept jours. La veille, j'étais venue te voir. Tu marchais à pas de tortue, les mains agrippées à ta marchette. Tu as répété à plusieurs reprises que tu étais fatiguée. Tu avais de la difficulté à avaler, ne serait-ce qu'une gorgée d'eau, mais je trouvais que tu avais, malgré tout, bonne mine. C'était l'une des premières journées du printemps. Nous nous sommes installées sur le balcon pour profiter des rayons du soleil. Protégées du vent, il faisait si chaud que nous avons enlevé manteau et veste pour nous faire bronzer. Nous avons parlé de tout et de rien. De temps à autre, nous restions en silence, les yeux fermés.

Tu m'as dit plusieurs choses, cet après-midi-là. En y repensant, je crois que tu essayais de me dire au revoir. Je ne l'ai pas compris sur le moment. J'évitais de reconnaître les signes de la fin. Tu m'as parlé de tes visions, celles qui arrivaient lorsque tu t'endormais, assise, les yeux mi-clos, assommées par les médicaments. Tu me voyais, âgée de 4 ou 5 ans, cachée derrière les plantes de la cuisine : je te disais « coucou » avant de disparaître. Cet aveu m'a donné une étrange sensation : un mélange de peur et de douceur. Tu m'as demandé mon avis sur l'aide médicale à mourir. Je t'ai répondu que ton corps t'appartenait et que je te soutiendrais, peu importe la décision que tu prendrais. Tu craignais que je te trouve égoïste de partir, je t'ai rassurée. Tu m'as aussi remerciée d'avoir été dans ta vie... des mots si doux. J'aurais peut-être dû comprendre ce que tu essayais de me dire. Je ne le voulais pas, mais c'est peut-être mieux ainsi. Lorsque j'ai quitté ton appartement, tu voulais faire une sieste. Je t'ai massé les pieds pour t'aider à t'endormir et je suis partie en te disant « à demain ». J'étais heureuse. Il faisait beau et chaud. J'avais l'impression que tout allait bien dans les circonstances et j'étais convaincue qu'il nous restait encore du temps. Qu'il nous restait des semaines, ou même des mois...

Ton petit corps fragile, courbé par la vieillesse, s'est éteint. Les premières pages d'un livre sont un gage d'espoir, mais lorsque tes yeux se sont fermés pour la dernière fois, c'est un livre au complet qui s'est évaporé. Une vie de souvenirs, une mémoire, une pensée... Si nous pouvons toujours relire un livre, nous ne pouvons pas revivre la vie. Elle s'éteint et nous n'y pouvons rien. « La mort déclare chaque fois la fin du monde en totalité », écrit Jacques Derrida, « la fin de tout monde possible, et chaque fois la fin du

monde comme totalité unique, donc irremplaçable et donc infinie.¹ » Ainsi, tous les jours, des milliers de fins du monde, des milliers d'histoires terminées. Ta mort est la fin d'un chapitre dans mon histoire à moi. La vie, celle que je connais depuis toujours, ne sera plus jamais la même. Voilà ce qui me pousse à écrire : la fin de notre monde. OU C'est la fin de notre monde qui me pousse à écrire.

¹ Derrida, Jacques. (2003) *Chaque Fois Unique, La Fin Du Monde* (Avant-propos). Paris: Éditions Galilée. p. 9.

18 avril

Je pleure sans arrêt, c'est tout ce que je peux faire. La tête sur l'oreiller humide, je fixe le plafond en espérant me réveiller de ce cauchemar vivant. Rien n'est plus douloureux que ton silence, rien sauf les pleurs de ma mère qui viennent le fendre. Je me lève pour écrire. Assise, recroquevillée, je bois un café. J'ai des fourmis dans les jambes. JE NE COMPRENDS PAS...

Ton décès a bouleversé ma vie et, par le fait même, tout ce qui l'anime. Mon écriture et ce projet ne peuvent, à présent, que parler de toi. Tu es le centre de mes pensées, ce qui nourrit les mots. Ainsi, pour le dire avec Roland Barthes : « Je transforme "Travail" au sens analytique (Travail du Deuil, du Rêve) en "Travail" réel — d'écriture² ». Travailler son écriture, travailler son deuil... Comme une obsession, ou comme une maladie, ta disparition me hante et me tient. J'ai dans la tête l'image d'un cordon ombilical à l'aide duquel l'enfant à naître se nourrit. Je suis attachée par le ventre à ta perte. C'est elle qui alimente mes pensées. Je crains de bouger trop fort et de me retrouver étranglée. Pourtant, j'étouffe déjà... Ma seule option est de plonger, d'écrire, de travailler : « Le "Travail" par lequel (dit-on) on sort des grandes crises (amour, deuil) ne doit pas être liquidé hâtivement ; pour moi il n'est accompli que dans et par l'écriture³ ». Et moi, je me demande : ce travail peut-il réellement être jamais *accompli* ? Et que font les autres devant la perte, devant le néant ?

² Barthes, Roland. (2009). *Journal de deuil*. Paris : Éditions du Seuil. p. 143.

³ *Ibid*, p. 143.

19 avril 2022

Il y a quelque chose d'étrange dans ce travail d'écriture que je mène depuis quelques années, de mon avortement jusqu'à ta mort... Je ne savais pas que j'allais en venir à écrire sur le deuil à proprement parler. En fait, je ne savais pas que j'allais écrire sur ta mort parce que je n'avais alors jamais imaginé que ça pouvait arriver. Il y a une différence entre savoir que toute vie a une fin et perdre un être cher. Depuis, ma conception de la douleur a changé et celle que j'éprouvais face à mon avortement me semble, désormais, futile. C'est avec un certain malaise que je repense à la jeune femme que j'étais au début de l'écriture de ce mémoire. Comme l'écrit Annie Ernaux au sujet de la jeune femme qu'elle était au moment de son avortement clandestin : « J'ai voulu l'oublier aussi cette fille. L'oublier vraiment, c'est-à-dire ne plus avoir envie d'écrire sur elle. Ne plus penser que je dois écrire sur elle, son désir, sa folie, son idiotie et son orgueil, sa faim et son sang tari. Je n'y suis jamais parvenue.⁴ » Abandonner le projet aurait été la meilleure des options : brûler les pages une à une, ne laisser aucune trace de mon insignifiance. Mais, avec compassion, je me suis rappelé mon inexpérience du début. Je me suis souvenu d'une vie où tu étais en santé, je ne t'avais pas encore perdue. Ainsi, si celle qui a écrit les premières pages du texte de création ne me ressemble plus, si je ne me reconnais pas, néanmoins, je me sens proche d'elle : « La fille [...] n'est pas moi mais elle n'est pas une fiction. Il n'y a personne d'autre au monde sur qui je dispose d'un savoir aussi étendu, inépuisable...⁵ ».

⁴ Ernaux, Annie. (2016). *Mémoire de fille*. Paris : Éditions Gallimard. p. 10.

⁵ *Ibid*, p. 11.

20 avril

L'action d'écrire me retient en arrière, comme lorsque j'écrivais mon avortement au futur en saignant ses restes. Et plus je retourne en arrière, plus j'invente. Je m'éloigne de la réalité tout en espérant, pourtant, m'y coller. Comme l'écrit Ernaux : « Impossible de m'arrêter ici. Je ne le peux pas tant que je n'aurai pas atteint un certain point du passé qui, en ce moment, est l'avenir de mon récit.⁶ » Lorsque j'écris, je suis dans ce lieu où tout est encore possible : expériences jouissives et déchirantes à la fois. Jouissives car le temps y est idéalisé, le temps de l'écriture devient celui des possibles où je fantasme d'autres chemins, d'autres mondes. Déchirantes parce que ce sont des expériences irréelles. Comme un rêve qui se termine, la réalité me happe et me revient. Je ne vis pas dans le regret, mais le passé me hante, sclérosé. Nous ne changerons pas le passé, comme nous ne pouvons pas vaincre la mort. Ces retours dans le passé me blessent, mais c'est plus fort que moi. Il y a quelque chose à creuser, à comprendre... Qu'est-ce qui m'a menée à la clinique ? Qu'est-ce qui m'a menée à ta mort ?

J'écris le passé pour mieux vivre le présent. Je dois écrire sur ces sujets (l'avortement, le deuil) parce qu'ils m'ont façonnée et que je veux comprendre de quoi je suis composée. Je me cherche entre les lignes de ma vie couchée sur le papier. « Je dois défaire le nœud de mes personnages pour passer à la prochaine histoire, pour vivre... je dois "Explorer le gouffre" entre l'effarante réalité de ce qui arrive, au moment où ça arrive et l'étrange irréalité que revêt, des années après, ce qui est arrivé.⁷ » Pour avancer dans l'écriture, comme dans ma vie, je dois donner un sens à mon expérience. C'est en arpentant le temps et l'espace qui me séparent du présent que j'y arriverai. Je dois faire face à cette distance qui distingue la réalité du passé, celle du moment où ont lieu les faits et l'interprétation que j'en fais aujourd'hui.

⁶ Ernaux, Annie. (2016). *Mémoire de fille*. Paris : Éditions Gallimard. p. 48.

⁷ *Ibid*, p. 95.

21 avril

Le temps m'a changée, mais revenir à cette autre moi m'est possible. De mon identité de papier, comme Ernaux, je peux dire : « elle est moi, je suis elle. [...] Ici, devant ma feuille, elles ne sont pas du passé pour moi, mais, profondément, sinon réellement, mon avenir.⁸ » Au début de ce projet, j'écrivais mon avortement comme s'il n'avait pas eu lieu. Je courais vers lui une deuxième fois comme si c'était la première. J'écrivais vers l'avortement, je m'astreignais à le faire, l'écriture comme un passage obligé ou comme une punition.

Pour ta mort, c'est l'inverse... je ne sais pas vers quoi je cours. À la manière de Philippe Forest, qui écrit après la mort de sa fille : « *Tout commence par la fin. Il n'y a plus ce grand vide vers lequel se précipite le récit. On ne tourne plus les pages pour vérifier que l'impossible a eu lieu. On est dans l'impossible. L'horizon se referme. Le seul sentiment de l'irréversible, voilà la violence... Rien d'autre, tu comprends...*⁹ » En écrivant sur ton décès, je suis partie à l'envers de ce que je connaissais jusqu'alors et ça me dérouta.

L'écriture, avant ton départ, s'écrivait à l'endroit : il y avait un début, des péripéties et une fin. La fin du livre était la fin du récit : cet avortement n'était qu'une étape de ma vie. Devant ta mort, je constate qu'il n'y aura pas d'épilogue, le deuil est infini. Il n'y a pas de ligne d'arrivée, c'est une marche éternelle que les mots n'ont pas le pouvoir d'arrêter. Je ne pourrai jamais dire : « Voilà ! C'est terminé. » Mon deuil ne sera, à aucun moment, achevé. À jamais trouée par ton absence et sans cesse tirée vers le passé, je crée à partir de la perte, ne sachant plus où je vais, ni pendant combien de temps. Ainsi, comme Forest, « si j'affirme qu'"il n'y a pas de littérature du deuil", c'est afin de signifier que le propre de la littérature consiste précisément à contrarier, à saboter ce fameux "travail du deuil" auquel une certaine doxa [...] voudrait nous contraindre.¹⁰ » Mon écriture ne peut suivre un chemin défini puisqu'il n'y aura pas de résolution. En revanche, elle m'amène à suivre un parcours beaucoup plus complexe. Elle me conduit sur des chemins inexplorés et

⁸ Ernaux, Annie. (2016). *Mémoire de fille*. Paris : Éditions Gallimard. p. 48.

⁹ Forest, Philippe. (2013). *Toute la nuit*, Paris : Éditions Gallimard, Collection folio. p. 55.

¹⁰ Forest, Philippe. (2021). *Après tout*. Avec Durand Jean-Marie. Paris : Presses Universitaires de France. p. 22.

sinueux, plus riches que ceux que je connaissais jusqu'à présent : elle me propose de voyager avec toi à jamais. Puisqu'il n'y a pas de fin, il m'est permis de toujours revenir à nous.

La différence entre le récit de mon avortement et celui de ta perte, c'est le manque : le vrai. Et c'est ce qui me constitue aujourd'hui, le fait que tu me manques, ta voix, ton parfum, ton rire... J'écris dans cette nouvelle réalité, qui ne constitue pas l'entièreté de qui je suis, mais qui fait partie de moi. Je suis, plus que jamais, attachée à nous. Écrire, désormais, c'est revenir vers toi.

22 avril

L'écriture de mon avortement en était une du deuil. Je ne voulais pas d'enfant, mais je m'étais attachée à l'idée de ce que nous aurions pu être ensemble. J'écrivais dans le deuil d'un monde possible. Ce deuil n'était pourtant pas fait de manque. Je ne pleurais pas l'absence. Et s'il m'arrivait d'écrire dans une impression d'absence, cette impression était liée à un choix conscient. Si quelque chose me manquait, autre chose avait été gagné : ma liberté. L'écriture était, certes, animée par la fin d'une grossesse — situation qui me chagrinait —, mais elle était également traversée de joie et de reconnaissance. J'aimais ma vie, je ne voulais pas qu'elle change et ce choix, j'en avais la liberté. Écrire après ta mort est une expérience différente, c'est un trou dont je ne vois pas le fond et d'où j'entends l'écho infini de ta vie dans la mienne. Écrire dans la disparition, dans le manque, c'est écrire sans grand désir romanesque. Je ne suis pas propulsée par le désir de raconter « une histoire ». Ou comme l'écrit Forest : « *Cela n'a rien à voir avec le désir d'écrire un roman : répondre aux attentes d'un hypothétique lecteur, le prendre au piège d'un récit*¹¹ » L'écriture est maintenant propulsée par et vers quelque chose de nouveau : « *Je veux juste amener très doucement les phrases jusqu'en un point simple et difficile où posséder tout seul la certitude sensible de ce qui a été.*¹² » Je veux t'écrire, je veux m'approcher de nous, je ne veux rien oublier de toi. Et ce qui fait aujourd'hui surgir, chez moi, le besoin d'écrire, c'est le manque, le trou... un lieu sombre qu'il me tarde de remplir de mots et de phrases, des restes de lumière. Je n'écris pas, ou si peu, lorsque tout va bien...

¹¹ Forest, Philippe. (2013). *Toute la nuit*, Paris : Éditions Gallimard, Collection folio. p. 184.

¹² *Ibid*, p. 184.

23 avril

Il y a un grand vide dans mon corps. Des trous s'y forment et laissent passer l'air. Mon cœur est tombé sous mes pieds qui traînent au sol. Je suis épuisée. Je pleure même quand je ne pleure pas. J'écris pour me ramener un peu sur terre, me faire exister au présent, dans le monde tangible. J'écris pour ne pas me perdre complètement dans les draps imbibés de larmes dans lesquels j'ai pris l'habitude de m'enrouler.

Écrire me permet de m'accrocher. Ce sont les rares moments où rien ne bouge autour de moi. Je m'assois et j'écris. Ça ne dure pas longtemps, parce que je me remets à pleurer en me relisant, mais tout de même, j'écris. À défaut de mêler l'utile à l'agréable, c'est à l'horreur que je le fais. Je lis, aussi, sur le deuil en particulier. Vivre le malheur des autres m'éloigne un peu du mien. Je m'inflige ces lectures comme je l'ai fait sur l'avortement, bien avant, dans *mon autre vie*. J'ai l'impression d'appuyer sur une plaie qui creuse ma chair. C'est infecté, c'est douloureux, mais j'appuie toujours plus fort. « La Dépression viendra quand, du fond du chagrin, je ne pourrai même pas me raccrocher à l'écriture¹³ », écrit Barthes. Comme lui, je « ne souhaite rien d'autre que d'habiter mon chagrin¹⁴ ». La peine m'envahit et me donne l'impression d'exister près de toi. Et quand elle devient trop difficile à supporter, je ferme mon ordinateur, mais ELLE reste là.

¹³ Barthes, Roland. (2009). *Journal de deuil*. Paris : Éditions du Seuil. p. 72.

¹⁴ *Ibid*, p. 186.

24 avril

Ma peine ne bouge pas. J'ai perdu mes repères quand tu as fermé les yeux et ce qui est stable désormais, c'est mon ennui de toi. « Peu à peu se précise l'effet du manque : que je n'ai le goût de construire rien de nouveau (hormis dans l'écriture) : aucune amitié, aucun amour, etc.¹⁵ » écrit Barthes après la mort de sa mère. Et moi, je ne veux que tourner autour de toi, de ta vie et de ta disparition. Je me construis des repères dans le deuil : il est ce qui, maintenant, me constitue. Je me construis des histoires fabriquées de nos souvenirs. Je m'y love, elles me rassurent : toi et moi, nous nous sommes aimées.

Au début de cette entreprise, je cherchais à me construire en racontant les jours qui m'ont mené à la clinique. Aujourd'hui, je me demande pourquoi j'y ai mêlé tes souvenirs ? J'écrivais sur toi, ton enfance, ta vie d'adulte. J'écrivais aussi sur ma mère et sur ses histoires qui ponctuaient mon chemin vers l'avortement. Est-ce que je sentais, alors, dans une étrange pulsion d'écriture, que ta fin approchait ? Rafaële Germain, en parlant du roman dédié à la mémoire de sa mère, écrit : « C'est une bonne histoire, c'est sûr. Sauf que ce n'est pas une histoire. C'est un enchevêtrement de vies, une tapisserie de souvenirs, dont certains n'appartiennent plus à personne.¹⁶ » Comme elle, je prends ton passé et je le manipule, je le modifie, jusqu'à ce qu'il soit aussi le mien.

« Peut-on se passer un souvenir ?¹⁷ » M'emparer des tiens et les écrire me semble une expérience essentielle, mais je n'arrive pas encore à comprendre pourquoi. C'est maintenant un besoin, presque physique. Je n'arrive pas encore à mettre les bons mots sur cette expérience de la mémoire. Je me cherche dans l'acte d'écrire et cette recherche n'en est qu'à ses balbutiements. J'effleure le sujet, je n'ai pas de poigne, pas de prise sur lui. Pour le moment, écrire me semble une expérience vaporeuse qui tient de la rêverie. Je laisse les souvenirs guider mon écriture. J'écris en sachant que j'effacerai et que je réécrirai. Dans l'impossibilité de faire des choix conscients, pour le moment, au lieu de contrôler les mots, je les subis.

¹⁵ Barthes, Roland. (2009). *Journal de deuil*. Paris : Éditions du Seuil. p. 235.

¹⁶ Germain, Rafaële. (2023). *Forteresses et autres refuges*. Montréal : Éditions Québec Amérique. p. 24.

¹⁷ *Ibid*, p. 24.

25 avril

J'ai, enfouie en moi, ta mémoire que je couche sur papier. Retrouver des petits bouts de nous dans nos anecdotes me fait du bien. J'essaie d'être juste, tout en sachant qu'il n'en est rien. « J'essaie un peu aussi de tordre la réalité de ce qui a été¹⁸ », écrit Germain. Et c'est précisément ce que je fais. Je n'arrive pas à écrire ce que tu as été sans le filtre de ma mémoire et de mon amour pour toi. Germain poursuit : « mais n'est-ce pas là la nature même de l'acte de se souvenir ? Une réappropriation, une reconstruction dont la fidélité s'applique plus à soi qu'au passé. Une fiction.¹⁹ » Et ces petites fictions, seules traces de nos liens et de notre histoire commune, me permettent de m'approcher de toi pour te faire vivre un peu plus longtemps. De mon avortement, je peux presque dire la même chose, sauf que ce n'était pas « l'enfant possible » que je désirais partager, c'était cette version de moi enceinte, fertile. J'étais prise, touchée même, par la force de mon propre corps, par ce pouvoir que je ne connaissais pas encore.

Plus j'y pense et plus j'ai l'impression de voir les choses clairement. J'ai mélangé nos souvenirs à mon avortement parce que je ne veux pas oublier ta voix. Je ne veux pas oublier tes mots, ton regard, ce que tu m'as légué... Et en te confondant avec mon corps, je me suis assurée, d'une certaine manière, que tu vivrais aussi longtemps que moi. Nous allions mourir ensemble.

¹⁸ Germain, Rafaële. (2023). *Forteresses et autres refuges*. Montréal : Éditions Québec Amérique p. 114.

¹⁹ *Ibid*, p. 114.

26 avril

Tout est à l'envers, ce matin. Je suis envahie par l'impression de vivre une fiction. L'écriture est le seul endroit où les choses semblent à leur place. J'étais de retour au travail hier soir et mes collègues m'ont accueilli avec bienveillance. Je suis serveuse dans un bar, entre deux contrats d'enseignement. On me dit que perdre sa grand-mère est dans l'ordre des choses. Comme l'écrit Barthes: « Manie qu'ont les gens [...] de définir spontanément le deuil par des phénomènes : Tu n'es pas content de ta vie ? — Mais si, ma “vie” va bien, je n'ai aucun manque phénoménal ; mais sans aucun trouble extérieur, sans “incidences”, un manque absolu : précisément, ce n'est pas le “deuil”, c'est le *chagrin* pur — sans substituts, sans symbolisation.²⁰ » Personne ne comprend ce que tu étais pour moi et ce qu'elle sera toujours. La page blanche, à l'inverse, est utile parce qu'elle ne me répond pas : elle est dans l'accueil, tout simplement.

Au bar, je prends quelques verres et je me sens plus calme. Je sers les client.e.s, mais c'est une pause, un rideau placé devant la douleur. « Toujours cette distorsion douloureuse (parce qu'énigmatique, incompréhensible) entre mon aisance à converser, à m'intéresser, à observer, à vivre comme avant, et les élancements du chagrin. Souffrance supplémentaire, de n'être pas plus “désorganisé”.²¹ » Je ne peux pas être dévastée ici, certes, mais je suis consternée par mon habileté à bouger dans l'espace. Entre les tables, je danse presque, les mains remplies de verres vides. J'ose sourire. Une part de moi m'admire d'en être capable et l'autre me hait. J'ai l'impression de te trahir. Je suis à l'extérieur de moi et je repense à mon malaise devant mes jeunes élèves lorsque j'étais enceinte. Je faisais le clown pour les faire rire, exactement comme hier au bar : faire plaisir aux autres, même dans la douleur.

La solitude me tue, mais la compagnie des autres me force à l'hypocrisie. Je ne peux pas leur en vouloir. Il n'y a pas de mots pour chasser ma peine, ils sont tous piquants et me blessent par ton absence. On essaie de dédramatiser, il faut bien rigoler, passer à autre chose. Et pour continuer à vivre, on fait comme si ce n'était pas violent. Étrange clivage entre la parole et l'écriture. Devant la mort, à qui peut-on adresser son malheur ?

²⁰ Barthes, Roland. (2009). *Journal de deuil*. Paris : Éditions du Seuil. p. 156.

²¹ *Ibid*, P. 70.

Dans un livre consacré à la perte de son fils mort-né, Camille Laurens écrit : « Il y a ceux pour qui ça n'est pas bien grave [...] Il y a ceux qui établissent une hiérarchie du malheur : le pire, c'est quand même de perdre un enfant, un vrai, une fillette de sept ans ou un fils de vingt ans — ils ont tous des exemples. Là, c'est vraiment terrible...²² » La vérité est incompréhensible pour l'entourage. Par sa douleur et par sa dureté, la vérité est une fiction et la vie continue. La seule solution est de me faire personnage, jouer la comédie. Et de cette manière, étrangement, rien n'est en ordre : la fiction entre dans ma vie et ce n'est que grâce à la fiction que la réalité peut prendre forme.

L'écriture s'avère être ma meilleure oreille. Elle est devenue un lieu où je peux repasser et réécrire mille fois les mêmes mots sans déranger les autres. Le projet de création m'enveloppe. Les phrases, bout à bout, forment des murs qui me protègent. Je suis dans mes mots, comme dans ma maison. Une maison vide que je meuble au gré de mes envies, de mes humeurs, de mes jours... C'est un lieu accueillant, qui m'accepte comme je suis. L'écriture est un espace sans codes à respecter, sans humains à satisfaire. Une zone qui ne demande qu'à m'écouter. Elle ne me répond pas, ne cherche pas de solution et ne cherche pas à condamner qui que ce soit. L'écriture est un des rares lieux de mon existence où je peux pleurer en paix.

²² Laurens, Camille. (2011). *Philippe*. Paris : Éditions Gallimard, Collection Folio. p. 67.

27 avril

Quand j'écrivais sur mon avortement, je le faisais avec intensité. J'étais poussée par l'impression de vivre quelque chose d'important et animée par le désir de partager mon expérience. L'évènement devenait un point de repère dans la cartographie de ma vie. C'était un passage entre deux mondes, l'Orient-Express entre un avant/après et une histoire à raconter aux autres. Mais c'était aussi une histoire à me raconter à moi. Je pouvais admirer de loin les choix qui m'avaient menée là où je me trouvais. L'écriture était le pas de recul qui me permettait de voir plus largement mon existence. La mise en scène de ma vie m'enracinait dans le monde. C'est ce qui me permettait de m'ancrer, ce qui me donnait de la force, du caractère. L'écriture me faisait avancer et même grandir; elle me permettait d'être honnête. Elle me permettait de regarder en face certaines vérités que j'avais fuies. L'écriture était un miroir, une porte d'accès au passé. Et si elle me permettait de revivre des jours où tout était encore possible, entre la reconnaissance de la grossesse et l'intervention qui y a mis fin, c'est parce que ce moment était passé trop vite. Certes, se jouait le tiraillement entre plaisir et chagrin qu'amène l'écriture du passé, mais ce conflit interne, une fois couché sur papier, m'aidait à ouvrir les yeux. Il me faisait voir ce que je n'avais pas pu voir jusque-là, prise par la trop grande vitesse à laquelle passe la vie. Ces deux semaines s'étaient en effet déroulées à une vitesse folle, si bien que qu'elles semblaient maintenant prises dans une capsule temporelle. M'y plonger à nouveau me permettait de prendre le temps de digérer la nouvelle. En écrivant, je refusais de jouer le rôle d'une figurante dans l'histoire de cet avortement. « Écrire m'arme. Fragile coffrage que ma vie, qui serait depuis longtemps effondré sans le fer de la phrase. [...] On écrit pour faire vivre les morts [...] On poursuit un rêve d'enfant : rendre justice²³ », écrit Camille Laurens. Pour moi, comme pour elle, les mots ont servi à accorder le passé et le présent. J'ai remis les pendules à l'heure, j'ai crié à l'injustice parce que je me sentais seule. Et en écrivant, j'étais forcée de constater que oui, j'étais seule dans ce corps. On pense être entourée parce qu'on se love dans les bras d'un autre, mais devant ce choix, devant mes vies possibles, j'étais isolée. Et c'est l'écriture qui me l'a montré. J'ai fait la paix avec ce que je n'avais, jusqu'alors, pas encore absorbé. Écrire sur toi et sur maman, c'était aussi

²³ Laurens, Camille. (2011). *Philippe*. Paris : Éditions Gallimard, Collection Folio. p. 79.

prendre conscience que vous étiez celles qui pouvaient le mieux me comprendre dans ma solitude. Nous étions du même sang, du même clan.

J'écrivais sur mon avortement au moment où de plus en plus d'états américains confisquaient cette liberté aux femmes. Je me sentais étrangement obligée de nommer ce qui m'arrivait. Cette période avait quelque chose de romanesque. Je portais le fardeau d'une noble cause. Chevalière, j'écrivais en guerrière, j'écrivais en criant, une épée à la main. Bien que mes mots ne changeraient probablement rien, je me disais qu'ils seraient là, que ce serait mon grain de sel, ma parole qui pèserait un petit peu dans la balance du monde.

Aujourd'hui, face à ta mort, l'écriture me semble infiniment plus intime. Ce n'est plus la même chose... Comme un murmure, c'est un secret que je ne peux partager avec personne, même ceux qui me liront. « Moi seul connais mon chemin [...] : l'économie de ce deuil non spectaculaire qui m'a tenu sans cesse séparé par des tâches ; séparation que j'ai au fond toujours projeté de faire cesser par un livre – Obstination, clandestinité²⁴ », écrit Barthes au sujet de la mort de sa mère. L'écriture de ton décès n'est pas poussée par l'envie de rendre justice, mais par l'envie de m'accrocher à toi. C'est une littérature du refus et de la résistance. Je n'accepte pas ta disparition. Pour cette raison, c'est également une écriture de la solitude. L'incompréhension de mes collègues me le montre bien : je suis seule devant la perte. Et à quoi me sert l'écriture si personne ne comprend, si personne ne sait lire les mots que je trace ici ?

Quand j'écrivais sur mon avortement, j'étais happée par l'injustice de ma solitude durant l'acte chirurgical. Mon abandon était une aberration et on m'en parlait comme d'un simple « mauvais moment » à passer. J'avais mal, je souffrais, chaque mot m'aidait à me sentir moins seule. Je pensais, alors, que c'était parce que je « partageais » mon histoire, mais ce n'était pas tout à fait ça. Plutôt, les phrases donnaient de l'importance à ma peine, à ce qui venait de m'arriver. Les lettres étaient des boucliers contre l'indifférence ambiante. L'écriture de la clinique, des lits alignés, l'écriture du sang et des regards dans l'ascenseur est une écriture de l'attention et de l'intérêt. Elle valide mon expérience, elle valide ma souffrance. C'est une écriture du détail, aussi. Elle permet de retrouver des fragments d'expérience qui m'ont échappé au moment des événements. Dans l'urgence et l'angoisse

²⁴ Barthes, Roland. (2009). *Journal de deuil*. Paris : Éditions du Seuil. p. 242.

de la vie qui court sans s'arrêter, l'écriture me sauve et me ramène à moi. Elle me replace derrière le volant de ma vie. Quand j'écris, je sais d'où je viens, je sais où je suis et je sais où je vais. L'écriture m'aide à survivre, à combattre... même la mort ! Je retrouve, dans cette forme de lutte, mon obstination. Même dans l'intime, je trace des petites révoltes.

28 avril

Donner à lire son histoire, c'est maintenant l'inverse de ce qu'est devenue ma vision de l'écriture. J'écris désormais pour moi seule. Tous les mots sont permis, toutes les questions sont bonnes, tous les silences aussi. Et si je désirais tant, autrefois, être aimée par l'entremise de ce que j'écrivais, aujourd'hui, je rêve non plus d'être aimée, mais d'être comprise. Mais parce que la peine prend trop de place, les mots ne viennent pas toujours et s'ils se manifestent, c'est suivant un ordre, une syntaxe qui n'est compréhensible que par moi. « *On donne un autre sens à mes paroles. On me transforme en celui que je ne suis pas. Qu'est-ce que je peux faire ? Il faudrait me taire, peut-être... Ou plutôt, n'avoir jamais parlé. Je ne sais pas*²⁵ », écrit Philippe Forest. Dans cet abandon, la tristesse fait place à la colère. Pourtant, le partage d'une expérience s'accompagne nécessairement d'un laisser-aller. Si j'écris, je dois accepter qu'il n'existe pas, ou peu, de lecteur ou de lectrice idéal.e, de personnes capables de partager ce que mes mots traduisent de mon expérience du manque. Comme Forest, je me demande si le silence n'est pas la meilleure des options. Mais il me semble que cette solution est cruelle. Je veux écrire sur nous et être comprise, ne serait-ce que par moi. Dans l'écriture de l'intime, le partage ne peut pas être le moteur principal de la rédaction. La réponse des autres risque d'être trop décevante. Je ne peux pas écrire dans le but ultime d'un retour. J'écris donc seulement pour moi. Et comme Forest : « *J'ai besoin d'écrire pour me souvenir. Il y a des choses qui ne me reviennent qu'ainsi. Soudain, je mets la main sur des images perdues dans le nulle part. Comme cette tache de pollen sur le pyjama blanc...*²⁶ » Repasser les souvenirs dans sa tête et les coucher sur papier est un acte de résistance : on résiste, ainsi, à la mort et à l'oubli. Et magiquement, dans cette lutte, la mémoire s'aiguise et se raffine. La tache du pyjama nous revient comme un cadeau. Le détail, la chose qui ne semblait pas importante soudainement le devient. Une éclaircie, un mot, une couleur, un rire, un son, une odeur...

Mais l'écriture me montre une autre de ses dualités : elle est à la fois brutalité et délicatesse. Travailler le sujet de ce projet m'est d'une violence absolue, mais dans cette souffrance se cachent des fins rayons de lumière vers toi. Ces détails, si petits soient-ils,

²⁵ Forest, Philippe. (2013). *Toute la nuit*, Paris : Éditions Gallimard, Collection folio. p. 57.

²⁶ *Ibid*, p. 57.

sont d'une infinie tendresse et me calment. Dans l'écriture, c'est au creux de ma peine que germe le bonheur de t'avoir aimée.

29 avril

« On dit que les femmes racontent leurs accouchements comme les hommes leurs guerres²⁷ », écrit Camille Laurens. On écrit pour exister, peut-être. Tant qu'à souffrir, autant nous faire héroïnes, ne serait-ce qu'en mots ? On écrit pour faire sens des choses, ou pour en donner à ce qui n'en a pas : la mort, la peine, la maladie, l'injustice, la douleur. Pour Ernaux, « c'est l'absence de sens de ce que l'on vit au moment où on le vit qui multiplie les possibilités d'écriture.²⁸ » Rien n'est plus humain que de chercher du sens dans le chaos. Qu'il s'agisse de lier les étoiles entre elles pour en faire des signes astrologiques, ou d'expliquer une catastrophe naturelle par la colère d'un dieu, toujours, on cherche à remplir le vide. Sur la mort de sa mère, Rafaële Germain écrit :

Lorsque ma mère est morte, je veux dire au moment exact où elle est passée de vie à trépas, durant ces quelques secondes d'une densité absolue qui précèdent la fin, Aznavour chantait *Il faut savoir*. C'est une chanson qui parle de peine d'amour et c'était exactement ce qui se passait, ce n'était pas ma mère qui s'en allait mais bien la vie qui la quittait, une vie qu'elle avait furieusement aimée [...] J'étais bouleversée, je me disais mon Dieu, ça ne s'invente pas, où est-il, ce gars des vues [...] Un autre souvenir, une autre fiction qui déjà se dessine. La présence d'Aznavour au chevet de ma mère n'est pas un hasard (ses musiques préférées ont joué en boucle toute la journée) [...] Elle aurait pu partir plus tôt, ou plus tard, alors que Ferland chantait je reviens chez nous, et j'y aurais vu d'autres signes, un autre début de légende.²⁹

Grand-maman, le jour où tu es décédée dans ton appartement, tout s'est passé rapidement. Une journée d'intenses montagnes russes. Avant que tu nous quittes, nous t'avions recouverte jusqu'aux épaules d'une belle couverture chaude. Vivement, tu en as

²⁷Laurens, Camille. (2011). *Philippe*. Paris : Éditions Gallimard, Collection Folio. p. 37.

²⁸Ernaux, Annie. (2016). *Mémoire de fille*. Paris : Éditions Gallimard. p. 95.

²⁹Germain, Rafaële. (2023). *Forteresses et autres refuges*. Montréal : Éditions Québec Amérique. p. 124.

dégagé ta main. Ça a été ton dernier mouvement franc, ta dernière volonté, puissante. Rien d'autre ne bougeait, tes yeux fixaient le vide, ton corps était inerte, ton souffle court... mais tu nous as fait comprendre que tu voulais une main dans la tienne. Je la tenais au moment de ton décès. Et après, je n'arrivais pas à la déposer. Je m'accrochais à elle comme si m'en départir officialisait encore davantage l'évènement, je savais que c'était la dernière fois où l'on se tiendrait la main. Quand je l'ai lâchée, elle n'avait pas la même couleur que le reste de ton corps. Ce moment-là, je le garde au fond de mon cœur. Il me semble que la violence de ton départ a donné lieu à la plus tendre des douceurs.

L'invention et ma recherche de signes ont commencé ce jour-là. C'est lorsque tu as été privée de la parole et du mouvement que je me suis vraiment mise à interpréter les signes qui nous entouraient. J'aurais tellement aimé savoir ce que tu voyais, ce que tu sentais, que je devais trouver des réponses. J'aurais aimé t'accompagner jusqu'au bout, partager les épreuves auxquelles tu faisais face et auxquelles, même si j'étais à tes côtés, je savais ne pas avoir accès. C'était comme si je sentais, pour la première fois, le vide qu'il me faudrait désormais remplir. Pour la suite de cette journée, comme toutes celles qui ont suivi, j'aurais aimé que tu sois là, surtout pour souligner le caractère absurde des évènements de l'après-midi. Tu aurais été la première à en rire, le coude sur la table et le front dans la main : « Ça s'peut pas ! » Mais tu n'étais pas là et j'ose croire que c'était ton petit clin d'œil, d'où tu étais, pour nous rappeler de rire même pendant les jours les plus sombres. Tu nous aimais heureux.

J'invente peut-être qu'il y a des signes venant de toi. Si tel est le cas, je préfère me raconter cette histoire, elle me semble vraie, c'est la mienne. Elle me fait du bien et me permet de survivre. Les signes me protègent d'une tristesse qui pourrait être infinie. Tu me protèges quand je suis en voiture, tu as mis un nouvel homme sur mon chemin, tu viens me rendre visite dans mes rêves : je ne saurai jamais si ces signes sont le fruit de mon imagination, mais ils m'ancrent dans un monde sans logique et, comme l'écriture, cherchent à créer des ponts, à poser des piliers dans un terrain mouvant. J'invente des routes vers toi. Je me prends pour une cartomancienne, une numérologue ou une diseuse de bonne aventure. Depuis ta mort, je m'astreins à fabriquer du sens dans la douleur. Je prends ce qu'il y a, ce qu'il reste de toi. Écrire est un combat perdu d'avance, mais dans cet « après »,

dans ce « deuil » douloureux, fort d'une douleur jusqu'alors inimaginable, c'est tout ce qu'il me reste.

Nous sommes si petit.e.s devant la mort. Écrire est la seule option, la seule arme contre la démence. Car comment ne pas devenir fou? Comment ne pas perdre la tête devant le triste constat que la mort attend chacun.e d'entre nous?

30 avril

C'est l'anniversaire de ma mère. Son premier anniversaire sans sa propre mère, sans ma grand-maman. Il n'y a pas de mots. Nous allons bruncher pour *célébrer*. Les œufs bénédicines ne goutent rien, mais nous arrivons quand même à décrocher quelques rires. Il faut bien vivre, continuer à avancer, continuer à aimer. Il faut bien savourer les rayons du soleil parce qu'on est là, nous, vivants et ensemble.

Je suis heureuse d'être avec ma mère. Je suis heureuse de lui tenir la main. Comme l'écriture, sa main est une bouée à laquelle je m'accroche quand j'ai du mal à respirer. Les mots nous manquent. Parfois, c'est mieux de ne rien dire et de partager le silence. Camille Laurens écrit : « Il n'y a pas de malheur dans le mot *malheureux*. Tous les mots sont secs. Ils restent au bord des larmes. Le malheur est toujours un secret.³⁰ » Dire la mort n'est pas la mort. Dire l'ennui n'est pas l'ennui. Dire le deuil n'est pas le deuil. Maintenant, je sais que je ne sais pas grand-chose mais, entre deux bouchées, j'ai dans la bouche le goût indescriptible de ta perte.

³⁰ Laurens, Camille. (2011). *Philippe*. Paris : Éditions Gallimard, Collection Folio. p. 20.

3 mai

Peu à peu, je m'éloigne de celle que j'ai été. De loin, j'observe cette jeune femme d'avant, celle de l'avortement, et ce qu'elle a écrit. Ce mémoire, parce qu'il me prend un temps fou à rédiger, me permet de mesurer l'écart entre « elle » et moi. Comme l'écrit Ernaux en relisant ses écrits de jeune fille : « Déjà le souvenir de ce que j'ai écrit s'efface. Je ne sais pas ce qu'est ce texte [...] ce que je poursuivais en écrivant le livre s'est dissout.³¹ » Par la relecture, je constate que je perds des bouts de mémoire. Ma vie s'érode sous les vagues du temps et j'abandonne derrière moi des souvenirs. Je fais le ménage dans ma tête. Sans même m'en rendre compte, certains détails et certaines émotions restent et d'autres s'effacent. Les grandes lignes du passé deviennent floues et laissent émerger, à la place, des futilités, comme la tache de pollen sur le pyjama blanc.

Jérôme Garcin, dans un roman dédié à son frère jumeau, décédé en bas âge, écrit : « J'ai un souvenir vague de cette première rentrée scolaire d'après le drame. Mais j'ai un souvenir très précis de l'état d'affolement où je me trouvais.³² » Comme si les émotions savaient mieux traverser le temps que tout le reste. De cet événement, il avoue être modelé. Changé à jamais par le destin tragique de l'autre, il ajoute : « Une main invisible avait mis toutes les tares de mon côté. C'est pourquoi je n'ai jamais connu la désinvolture, la frivolité, l'imprévoyance, la déraison et encore moins la grâce [...] je ne sais pas perdre mon temps, je mesure trop combien il est parcimonieux et compté.³³ » Pourtant, étrangement, l'auteur attendra d'avoir cinquante-trois ans avant d'écrire sur cet événement tragique. Pourquoi ? J'ai l'impression que t'écrire maintenant aura pour effet de me libérer d'un poids, comme si je ne pouvais pas vivre trop longtemps avec ce projet qui resterait à faire. Mais c'est un mensonge, car ce travail, en vérité, je l'étire : une part de moi ne veut pas qu'il se termine. Comme si son inachèvement te gardait encore un peu près de moi.

Je sais que ce projet d'écriture pourrait être celui de toute ma vie, réécrit régulièrement au fil du temps et toujours avec de nouveaux yeux et d'autres mots. Mais ça le dénaturerait. Il changerait au fil de mes expériences, de cette vie que je mène, mouvante,

³¹ Ernaux, Annie. (2016). *Mémoire de fille*. Paris : Éditions Gallimard. p. 95.

³² Garcin, Jérôme. (2012). *Olivier*. Paris : Éditions Gallimard, Collection Folio. p. 14.

³³ *Ibid*, p.15.

parce que je ne sais pas rester en place. Je dois trouver la force de mettre un terme à mon essai. Je dois me fixer des limites et ne pas les dépasser. Je dois terminer ce projet avant qu'il ne soit happé par un autre deuil, une autre histoire, une autre fin du monde. J'ai peur de me laisser entraîner dans une autre aventure avant d'avoir fini d'écrire celle-ci. L'écriture de mon avortement a été happée par ta maladie, puis par ton décès. Maintenant, je crains d'être happée par la vie.

6 mai

Un mois déjà depuis que tu es partie. Nous avons organisé une réception. Une quarantaine de personnes sont venues, plus ou moins les mêmes qu'au « surprise party » que je t'avais organisé pour ton 80^e anniversaire. De notre famille rapprochée, j'étais la seule à vouloir — ou pouvoir — écrire quelque chose et à prendre la parole. C'était plus fort que moi, je ne pouvais pas rester silencieuse devant ton départ. J'ai parlé longtemps. Un discours entrecoupé de sanglots :

[...] Suzanne était, et restera à jamais, un pilier. C'était une force tranquille d'une grande générosité. Jusqu'à la fin de sa vie, elle a su apporter réconfort, douceur et amour à ceux qui l'entouraient. Son écoute, son rire et son empathie faisaient d'elle une personne merveilleuse, aimée de tous. [...]

J'ai pleuré. Les photos de toi sur les écrans, les fleurs, les cartes, les petites bouchées... on aurait dit un mauvais rêve, je n'arrivais pas à m'ancrer dans le présent. C'est en lisant les mots que j'avais écrits que l'évènement s'est cristallisé. Mes mots étaient ma main dans la tienne, mes mots te laissaient partir, mais j'avais aussi la sensation qu'ils te laissaient tomber : en te sacralisant par l'écriture, je te réduisais à des mots. Toute une vie réduite à des phrases dites la gorge nouée. Tu aurais été fière de moi, je le sais, mais j'avais néanmoins l'impression que c'était absurde : tu étais bien plus que ça. J'aurais dû parler pendant des heures, des jours, des siècles. C'était impossible de tout dire, mais il fallait quand même nommer ton absence: tu n'étais pas simplement en retard à l'évènement, tu ne viendrais pas, tu ne reviendrais jamais.

C'était le premier évènement de famille auquel tu ne participais pas ! Les mots ont rendu tangible ton décès. Les mots ont officialisé ton départ. Je luttais contre l'idée que te dire au revoir, c'était t'abandonner. Au moins, encore quelques moments sont parvenus à me faire sourire. Décidément, tu étais quand même un peu là ! Je continuais à en voir les signes.

De retour chez moi, je me suis effondrée sur le tapis du salon, épuisée. Je crois que, de toute ma vie, je n'ai jamais été aussi fatiguée.

11 mai

Écrire est, de plus en plus, une expérience douloureuse à laquelle, pourtant, je m'accroche. Une part de moi veut transformer cette étape de ma vie en « projet »; c'est le « travail » dont parle Barthes, mais ça a à voir, aussi, avec mon désir de contrôle. Les mots me donnent l'impression d'être aux commandes de ma vie. J'ai peine à croire que j'arrêterai de souffrir, même à force d'écrire. La blessure est trop vive et ton absence encore trop violente. Pourtant, c'est probablement le désir d'une forme de guérison qui me pousse à créer. Que mon texte soit parsemé de mes doutes sur l'avortement ou d'expériences douloureuses à la suite de ta perte, c'est la paix que je cherche, finalement. Comment font les autres ? Que peuvent les mots devant le vide, devant la mort ? Travailler un texte sur le deuil... n'est-ce pas l'inverse d'un remède ? À la lecture de Maryse Rouy dans *Être du monde*, qui écrit sur le deuil de sa mère, je souligne ceci :

Je me demande si j'aurai la force de traverser les étapes qui mènent à la publication et qui comportent tant de relectures. Je pourrais décider que je n'attends pas autre chose de ce texte qu'une thérapie et le mettre dans un tiroir, une fois terminé, ou bien le détruire puisqu'il aura joué son rôle. Mais je me doute que je ne le ferai pas [...] Aussi spontané que soit mon premier jet, j'ai l'habitude de le remodeler jusqu'à ce qu'il me paraisse lisse, ce qui le transforme en objet de travail.³⁴

Je tente l'expérience du remède miracle, mais je ne suis pas dupe. Je me donne l'illusion d'une maîtrise au travers des lignes. Cet objet ne peut enrayer la souffrance; il permet, en revanche, de transformer ton absence en quelque chose de tangible. Ainsi, je sculpte ma douleur, du bout des doigts, j'apprends à la caresser, à la travailler et à la modeler.

³⁴ Rouy, Maryse. (2019). *Être du monde*. Paris : Éditions Druide. p. 42.

12 mai

J'ai imprimé mon projet d'écriture pour mieux me relire. J'ai marché jusqu'à l'imprimerie avec tous ces mots sur ma clé USB. En recevant le document relié, je me suis mise à rêver d'une publication. Je ne sais pas pourquoi, c'était peut-être le fait de toucher le papier. Du plus loin que je me souviens, j'ai rêvé d'écrire et je pense que c'est à cause de toi. Toujours, la lecture a fait partie de nos vies. Te souviens-tu grand-maman, de nos après-midis à la bibliothèque, sur l'avenue Mont-Royal?

Petite, j'aimais les histoires d'animaux, de chats, d'éléphants et de baleines surtout. Nous ramenions nos trouvailles à la maison et tu lavais les couvertures des livres. J'ai ce souvenir de toi : de dos, face au lavabo, tu désinfectes. Il y avait tellement de tendresse dans ces gestes. Plus tard, tu m'as prêté des romans d'amour qui me faisaient rêver, des romans d'aventure aussi et des biographies. Ces échanges étaient pratique courante à la maison. Les amis venaient remettre des romans et on finissait par en faire la critique à table autour d'un rôti de porc. Je me disais qu'un jour ce serait le mien. Mon roman, mon histoire dans vos mains. Mais je me suis souvent demandé qui pourrait vouloir lire mes mots, notre histoire, à toi et moi, comme celle de mon avortement ? Je n'en ai pas la moindre idée et toi non plus ! Tu m'avais d'ailleurs dit : « Mais qui ça intéresse, nos histoires ? » La seule réponse qui me vient à l'esprit c'est : moi. C'est moi que ça intéresse et moi qui m'amuse à découper nos souvenirs. ...

En nous écrivant, au début, j'ai essayé de ne rien modifier. J'ai vite constaté que c'était une entreprise impossible. Je laisse, bien malgré moi, par mes choix et mon style, des indices et des traces de ce qui me constitue, de qui je suis. En essayant d'écrire les autres, ce sont des facettes de moi que je dévoile : mes peurs, mes désirs, mes passions. Pour reprendre Rafaële Germain : « Peut-être que ce que nous choisissons de faire avec nos souvenirs en dit plus long sur nous que nos souvenirs eux-mêmes.³⁵ » Je veux libérer quelque chose, grâce à cet exercice, mais je me retiens, j'ai peur de lâcher les brides. En travaillant le texte, je dois combattre mon sentiment d'impostrice et aussi ma honte. Je dois me dégager du regard de l'autre, tout en me donnant à voir. Situation paradoxale qui m'angoisse. J'ai appris à me faire aimer, j'ai toujours voulu plaire. Écrire va à l'encontre

³⁵ Germain, Rafaële. (2023). *Forteresses et autres refuges*. Montréal : Éditions Québec Amérique. p. 114.

de ce schème de pensées : écrire c'est montrer sa vulnérabilité et c'est aussi montrer sa laideur. J'ai de la difficulté à me penser autrice. Pourtant, j'ai toujours écrit, mais c'est dans le regard des autres que je ne me trouve pas « écrivaine ». Je ne suis pas *assez*, je le sens, dans leurs yeux. Parfois, aussi, je suis *trop*. Je dérange quand je réussis, alors je me tais. Mais quand je me tais, on en vient à me réduire à presque rien : « elle n'est qu'une blonde un peu fofolle ».

Je me parle, je m'écris, pour contrer cette vision de moi que j'ai fini par intégrer. J'aimerais, comme Francine Noël devant son vieillissement, pouvoir me détacher de l'image et écrire : « On m'a changé de rôle, j'en ai pris note et je me suis adaptée. [...] Mais le gout d'écrire ne m'est jamais passé. L'écriture est ma manière d'être au monde. Je m'y emploie avec sérieux et enthousiasme, [mes textes] sont ma contribution à la prose du monde ³⁶ ». Au moment où elle écrit ces mots, Noël se dit vieille. C'est peut-être là un des avantages de vieillir : ne pas se soucier de la réception, écrire pour soi (j'y reviens encore). L'écriture me mène vers un chemin où j'apprends à m'aimer, c'est l'un des cadeaux que tu m'as faits. Depuis mon enfance à la bibliothèque jusqu'à la fin de tes jours, tu m'as donné des outils pour me trouver, pour me protéger et pour me penser dans ce monde d'une douceur et d'une violence infinie. Les livres, les mots, les idées que tu m'as tendues sont devenues mes armes. L'écriture se lie rapidement au fort moment de ma vie. Nourrie par les événements, elle pose un regard sur ces derniers. Mais, à l'inverse, qu'est-ce que l'écriture devant l'infini de la mort, devant ce lieu de non-retour? Quel est mon lien avec elle ?

À l'université, en désirant étudier la littérature, j'ai cherché à me dépasser. J'ai cherché à me faire une place dans ce champ d'études que je trouvais noble. Je voulais être vue comme une intellectuelle. Je le voulais d'autant plus que, du plus loin que je me souviens, on m'a toujours donné le rôle de la blonde, à la fois drôle et sexy : la fille de bar amusante et un peu superficielle. Avec du recul, je comprends que mes études avaient pour objectif de m'éloigner de cette image. Ainsi, l'écriture me transforme dans le monde réel. Je désire écrire sur toi comme Annie Ernaux qui écrit sur sa mère pour lui donner naissance... Je désire écrire sur moi pour les mêmes raisons. Grâce à l'écriture, je renais. Je suis ma propre création, mon enfant, ma muse, mon œuvre.

³⁶ Noël, Francine. (2023). *L'usage de mes jours*. Montréal : Bibliothèque québécoise. p. 403.

13 mai

C'est mon anniversaire, le premier sans toi. Mes amies ont tout prévu. J'ai une robe de princesse, un énorme plateau d'huitres et des ballons gonflés à l'hélium. Étrange sensation de ne pas t'avoir près de moi. En temps normal (celui d'avant ta disparition) je serais passé chez toi avec mes copines avant notre sortie au restaurant. Tu aimais mes robes, mes talons hauts, mes décolletés. Tu aimais nous voir ensemble : jeunes femmes bras dessus, bras dessous. Tu nous voyais libres comme l'air et ça te faisait sourire.

Les anniversaires nous ramènent au temps qui passe. Ils témoignent étrangement de nos vies qui avancent et qui changent. Et c'est justement par son anniversaire que commence le récit de Garcin sur la mort de son frère : « Je viens d'avoir cinquante-trois ans ; nous venons d'avoir cinquante-trois ans. Je n'aime pas ce rituel. Il réveille une douleur que le temps a fini par discipliner, mais qu'il n'a jamais réussi à effacer.³⁷ » L'écriture est réveillée par le souvenir que traîne avec lui l'anniversaire qu'il partage avec son jumeau. C'est aussi de ces événements particuliers que l'on garde le plus de traces, nous, les vivants : des photos, des vidéos, des cadeaux. Comme le dit si bien Garcin, et comme tu me l'as déjà dit en parlant de la mort de tes parents, le temps apaise, mais ne guérit pas. Le deuil est infini et les fêtes me rappelleront toujours ton absence. Elles réveilleront toujours le manque, l'ennui de toi et ce qui attend d'être écrit.

Je ne me souviens pas de la date de mon avortement. Il n'y a pas de souvenir Facebook associé à cet événement, pas de robe, pas d'huitres, pas de paillettes. L'écrire était peut-être la seule manière d'y retourner.

³⁷ Garcin, Jérôme. (2012). *Olivier*. Paris : Éditions Gallimard, Collection Folio. p. 5.

15 mai

Ce qu'il me reste de l'Ancien Monde, celui d'avant ta mort, peut tenir entre mes mains : lettres, photos, vêtements, bijoux. Je n'ose rien jeter où l'on voit ton écriture à toi. Ta calligraphie d'ancienne pensionnaire me transporte immédiatement dans nos souvenirs : les soirées de *Boogle*, tes cartes de souhaits, tes recettes de gâteaux. Ton écriture, comme une marque tangible de ton passage sur terre, me rassure. C'est une des preuves de ton existence et de notre lien. Ainsi, à mon tour, j'écris. Je *t'écris*. Je regarde nos photos. Dans le salon de ma mère, la valise à souvenirs est ouverte. Des centaines de photos jonchent le sol. Je cherche des morceaux de nous. Garcin écrit : « En observant toutes les photos que je garde de toi, et où, à la montagne, à la campagne, à la mer, nous sommes inséparables, indissociables [...] je suis frappé par ta grâce, ta vulnérabilité, et une délicatesse suspecte, comme une présence fantomatique.³⁸ » Garcin semble penser que les images portaient déjà en elle le poids du malheur à venir. Comme lui, je regarde les dernières photos prises de toi et je vois maintenant ce que je n'osais m'avouer alors : les traces de ta mort à venir. J'étais aveugle devant l'inévitable. À l'inverse, c'est étrange de penser que je n'ai jamais vu le fœtus qui était dans mon ventre, aucun écho, aucun souvenir à tenir dans ma main : rien. Je n'éprouve plus de chagrin face à mon avortement. Je n'ai pas de regrets : ce n'était pas le bon moment. Quand je tiens un bébé dans mes bras, quand je regarde leurs petits doigts s'enrouler autour de mon pouce, je me dis : « Un jour, peut-être... Ou peut-être pas ».

Les deux écritures se sont soudées d'une étrange manière, comme dans la vie. Il n'y a pas de sens. Il n'y a que moi qui cherche à en fabriquer.

³⁸ Garcin, Jérôme. (2012). *Olivier*. Paris : Éditions Gallimard, Collection Folio. p. 7.

20 mai

La mise en mots te rend hommage, elle est là pour te donner corps par-delà la mort. Écrire sur toi me demande beaucoup d'énergie. Mon cœur se brise toujours un peu, mes yeux se mouillent, mais c'est la seule manière de contrer la tragédie. De réduire le néant que tu laisses en moi.

De *Tomber hors du temps*, qui raconte l'histoire de plusieurs parents endeuillés qui marchent vers un « là-bas » où se trouveraient leurs enfants décédés, David Grossman dit : « Les mots sont petits [...], mais nous sommes humains et en tant qu'êtres humains nous devons tenter de nommer les choses qui nous arrivent [...] et alors on peut réduire l'espace tragique immense en tout petits mots³⁹. » L'écriture me permet de m'imaginer saisir le temps : elle soigne un tant soit peu la blessure en retirant à la mort une portion de son immensité. Lorsque j'ai commencé à écrire sur mon avortement, j'étais enceinte et, aujourd'hui, je me dis que je me suis mise à écrire à cause de la peur. Je devais me mettre en scène, me regarder, me voir, m'écrire enceinte. C'était aussi une manière de vivre mon deuil. J'avais besoin de mes piliers, ma mère et ma grand-mère; quelque chose me disait que je devais nous écrire, nous ancrer, nous comprendre, pour construire l'histoire.

En écrivant sur nous, je prends la vie entre mes mains. Je pense écrire sur la mort, mais ce n'est pas le cas. Je ne connais rien de la mort. Elle est loin de moi. C'est une inconnue que je ne comprends pas. Même après ton départ, j'écris dans la vie.

³⁹ Grossman, David. (2012). *L'humour vagabonde* : Entretien de Kathleen Evin et David Grossman. France Inter.

25 mai

Lorsque ton diagnostic est tombé, j'ai complètement délaissé l'écriture. Face à ta mort annoncée, j'avais envie de vivre. Je suis retournée travailler dans les bars, ce que je ne faisais plus depuis longtemps. J'avais envie de boire, de crier, de danser. J'avais envie d'oublier la réalité. Le caractère futile et frivole des soirées m'occupait entièrement l'esprit. Mes clients et mes collègues me distrayaient. J'accordais beaucoup d'importance à des gens qui n'en avaient pas, simplement pour éviter de penser à l'inévitable. Mais l'écriture, elle, était impossible. Elle ne pouvait pas advenir parce qu'elle exigeait de moi un regard franc, une sincérité dont j'étais, alors, incapable. Je jouais à l'autruche et toute tentative d'écriture était vouée à l'échec. Je me suis éloignée de moi et peut-être de nous, du même coup. Le refus d'accepter ce qui se préparait venait avec une lourde culpabilité.

Parce que je ne voulais pas voir, une partie de moi sentait que je n'en faisais pas assez. Cette menace, ta mort imminente, rendait mes relations difficiles. Plus rien n'avait de sens, plus rien ne valait la peine. J'avais envie de tout saboter. J'avais envie d'avoir mal, de souffrir. M'éloigner de l'écriture faisait partie de cette destruction-là. Tout ce temps passé à l'université pour en arriver là : risquer de ne pas finir mon mémoire. Si écrire sur mon avortement était un cadeau que je me faisais, je ne m'en croyais pas digne. À l'inverse, écrire sur ta mort est un cadeau que je te fais et je me dois de terminer cette entreprise. Pour toi. Pour moi. Tu ne m'aurais jamais laissé abandonner. Si je ne le termine pas, j'aurai l'impression de t'abandonner, toi.

29 mai

Écrire demande du courage, du temps et de l'investissement, « dans certaines phases, on écrit vingt-quatre heures sur vingt-quatre [...] bien avant l'aube, il faut faire le tri de l'arrivage de la nuit, avec une obéissance démoniaque à plusieurs registres du texte en cours, registres de nous-mêmes auxquels l'écriture nous plaque⁴⁰ », écrit Dominique Fourcade dans *Deuil*, roman sans majuscule portant sur la perte d'un ami et collègue. C'est dire que l'écriture nous force à nous voir, à voir toutes les versions de nous-mêmes. Écrire exige de regarder en face ce qu'on préfère cacher. En écrivant, je vois le deuil... Je vois la perte.

Écrire l'avortement inscrivait le deuil de mon insouciance. Même adulte, je gardais précieusement une part d'innocence : je vivais ma vie comme si demain n'existait pas. Ce n'était pas par immaturité, mais parce que je savais que cette période-là était précieuse. On me disait que la jeunesse était un cadeau et qu'il fallait en profiter le plus longtemps possible. J'ai suivi ces paroles à la lettre. L'avortement est venu troubler cet état. Ce n'était pas le caractère « traumatique » de l'évènement qui me poussait à écrire, mais bien le fait de m'imaginer mère. Être enceinte provoquait chez moi une angoisse, me poussait au pied du mur : je n'étais plus l'enfant d'autrefois. Quelque chose, en moi, était brisé. Mais l'écriture s'est faite et l'évènement s'est soudé à ma peau. Peu à peu, j'ai retrouvé mon souffle. J'ai retrouvé qui j'étais. J'ai recommencé à vivre comme je le voulais : frivole, libre et riieuse. Un peu avant ta mort, tu m'avais rêvé à moto. J'avais 5 ans et je conduisais le bolide à une vitesse folle. Mes boucles blondes dans le vent, je te semblais heureuse, fonceuse aussi. C'est cette petite fille que je suis et que je me suis permis de retrouver.

Écrire ta mort, c'est officialiser le deuil de mon enfance et, d'une certaine manière, de ma jeunesse. Je ne peux plus retourner en arrière. Tu ne parleras plus de moi en disant : « l'enfant », même si je suis une adulte et je ne serai plus ton « bébé »... Comme l'avortement, ce changement m'angoisse, il me fait mal, me brise. À chaque histoire, à chaque épreuve que j'écris, je perds une partie de moi. « Mais si j'ajoute qu'« il n'y a de littérature que du deuil », c'est afin de signifier aussi que tout livre procède à sa façon d'une expérience de la perte, du manque, à laquelle, sauf à se renier elle-même, il importe que la

⁴⁰ Fourcade, Dominique. (2018). *Deuil*. Paris : Éditions P.O.L. p.12.

littérature ne renonce jamais.⁴¹ » dit Philippe Forest. Faite de manque, faite de vide, mon écriture parle de ce qui n'est plus ou de ce qui n'a pas été. J'ai la chance de t'avoir connue. Tu as été. Je sais que l'écriture me permet de tenir, à défaut de guérir. Elle me permet de souligner le manque, mais aussi de souligner ta vie.

⁴¹ Forest, Philippe. (2021). *Après tout*. Avec Durand Jean-Marie. Paris : Presses Universitaires de France. p. 22.

2 juin

En relisant les histoires que j'ai écrites sur nous, je me souviens du bonheur que j'avais en écoutant ta voix. Ce que j'écris, ce sont tes histoires. Je ne suis qu'une passeuse de mémoire. Je tiens le fil de notre lignée. Assise dans l'herbe, le soir à l'heure du coucher, à table autour d'un verre de vin... Je me souviens de tous ces moments où j'écoutais tes récits. Tu m'as faite attentive, les fesses au bout de ma chaise, rieuse, surprise, attendrie, excitée, fascinée. Tes histoires ont accompagné les différentes étapes de ma vie. Elles m'ont faite, d'une certaine manière, m'ont accompagnée de mes premiers pas à mes premières tristesses. Jamais je ne m'en suis lassée. Comme l'écrit Patrick Cloux à sa femme, à l'approche de sa mort : « Tu fus, je peux maintenant te l'avouer, mon auteur préféré, celle qui me raconta les plus belles histoires.⁴² » Et comme lui, devant l'arrivée de l'inévitable, j'entreprenais l'archivage de nos mémoires. « Je voudrais tout noter, me souvenir de tout, *te raconter encore*, pour retarder le plus possible le moment où tu t'effaceras vraiment. Je sais qu'il se rapproche et je ne peux m'y faire.⁴³ » Ce qui me fait sourire aujourd'hui, c'est le retour du balancier. Toutes ces années à grandir près de toi, avec la musique de ta voix, m'ont forgée. Tu m'as façonnée, tu m'as fabriquée. Aujourd'hui, sur les pages de mon document Word, c'est moi qui te fais. Comme dans le roman *Une femme* d'Annie Ernaux, où cette dernière pense à sa mère et retrace de multiples facettes de sa personnalité. L'autrice écrit : « Il me semble maintenant que j'écris sur ma mère pour la mettre au monde. »⁴⁴ Il me semble que c'est là la mission que je me suis donnée, moi aussi.

⁴² Cloux, Patrick. (2019). *Durer encore*. Arles : Éditions Actes Sud. P. 13.

⁴³ *Ibid*, p. 34.

⁴⁴ Ernaux, Annie. (1990). *Une femme*. Paris : Éditions Gallimard. P. 21.

4 juin

Mon avortement est une histoire, aujourd'hui lointaine, que j'écris à distance. C'est un tome dans la collection d'histoires qui fait ma vie. L'écriture vient par vague en suivant les aléas de mes jours. Elle accompagne les points de rupture qui dessinent ma route, comme mes spasmes et mes crises de larmes devant le vide que ton absence a laissé. **Elle m'arrive.** L'écriture s'impose lorsque j'ai vraiment mal et sait m'apaiser quand ça brûle à l'intérieur de moi. La douleur me pousse à écrire pour me consoler. Ce jeu de montagnes russes est le seul que je connaisse pour t'écrire. Je subis les allées et venues de la douleur, comme j'embrasse celles de la légèreté. Consciente des difficultés de la vie, je sais qu'elle n'est pas un long fleuve tranquille. Je travaille ma résilience. Je choisis le bonheur, toujours. Je ne peux compter le nombre de pages écrites, puis effacées. J'ai eu envie d'ajouter « pour rien », mais je sais que c'est faux. Toutes ces pages, toutes ces phrases et tous ces mots m'ont amenée jusqu'ici. Lentement, ce travail s'achève.

Longtemps, j'ai vu la création comme un tunnel. Je fixais ce point, ce désir ultime de création en pensant pouvoir y arriver en ligne droite. Je voulais foncer vers l'avortement, puis foncer sur toi comme une balle de fusil. De la même façon que quand j'avais vingt ans, je pensais l'écriture comme une explosion. Je voulais tout dire avec intensité. C'était une mission impossible : jamais je n'aurais cru cette entreprise si difficile. Il n'y a eu aucune ligne droite et aucun raccourci. Je me suis perdue si souvent dans ce texte, mais ce n'était que pour mieux me retrouver. Les mots sont sauvages et libres comme le fil de ma pensée. Nous sommes les premiers surpris des chemins empruntés, pourtant, c'est bien moi qui remplis ces pages.

6 juin

Quelle horrible chose que la mort. Ta mort... Je ne peux pas dire encore ce qu'elle aura comme impact, à long terme, sur moi. Tout ce que je sais, c'est que je ne serai jamais plus la même. J'ai toujours cherché l'amour et le bonheur et c'est encore ce que je cherche quand j'écris sur toi. Étrangement, c'est ce qui me vient quand je parle de toi, même dans la brûlure de ton absence. C'est aussi ce que je recherchais en écrivant sur mon avortement. Je comprends maintenant qu'il vient un moment où le travail d'écriture sert à autre chose que de créer une histoire. Ma poursuite du bonheur est intrinsèquement liée à mon écriture. Je ne devrais donc plus être étonnée de ne pas écrire lorsque tout va bien. Pour chercher le bonheur, il faut l'avoir perdu. Outre cette joie que je cherche, l'écriture permet de me définir : je suis logée entre les lignes parce que je me « pense » en m'écrivant. Mais il y a plus: je m'invente comme autrice en écrivant. Les différents projets de créations accompagnent ma vie. Ils sont mes alliés.

7 juin

L'avortement a été le sujet qui me poussait à m'asseoir pour écrire. Ta maladie a été, quant à elle, ce qui m'a poussée à finir. Pendant un temps, entre le début et la fin, j'étais tellement submergée par l'émotion que je me suis éteinte. Je tentais en vain de me couper de mes émotions, trop vives et pourtant essentielles à ce travail. Rapidement, dans ce travail d'écriture, je me suis adressée à vous. À l'enfant possible et puis, plus tard, à toi. Vous me forciez à me regarder, à voir qui j'étais et comment j'interprétais le monde. En vous écrivant, je m'écrivais, j'apprenais que je ne me connaissais pas aussi bien que je l'imaginai. Judith Butler écrit : « Le "je" découvre qu'en présence d'un autre, il se décompose. Il ne se connaît pas, peut-être ne se connaîtra-t-il jamais.⁴⁵ » Il y a beaucoup de ça quand je m'adresse à toi. Vous, les présences fantomatiques qui m'habitent, avez permis cet espace, ce lieu abstrait de l'écriture où j'apprends à me voir. La page blanche a joué le rôle du psychanalyste. C'est « un défi, sinon une question, que de savoir quelle relation le soi entretiendra avec lui-même [...] et le travail qu'il accomplira sur lui-même.⁴⁶ », écrit Butler. Trop près de mon sujet, je ne pense pas être en mesure, pour le moment, de voir la relation que j'entretiens avec ce moi de l'écriture... Un jour, sans doute, je retournerai à ces pages et je serai en mesure de le voir. Peut-être même que cette relation, du moi à l'autre moi, me paraîtra explicite et me sautera au visage. Je pense avoir été fidèle à ce que nous avons été. J'espère t'avoir été fidèle. Un jour, peut-être que je serai capable de poser sur ce texte un regard qui me permettra de m'en assurer.

⁴⁵ Butler, Judith. (2007). *Le récit de soi*. Paris : Éditions PUF. p. 69.

⁴⁶ *Ibid*, p. 18.

9 juin

Je vois que ce travail achève. Il n'y a que des couleurs sur les pages de mon ordinateur. Rouge, bleu, jaune, des mots soulignés, corrigés, des passages effacés ou réécrits. Je regarde le caractère malléable du récit de nos vies. « La narration de soi est partielle, hantée par ce dont chacun ne peut concevoir aucune histoire définitive.⁴⁷ » C'est peut-être aussi pour cette raison que je t'écris, que je m'adresse à toi comme je me suis adressé à cet enfant qui n'a jamais été. J'ai besoin de vous, comme d'un miroir, pour comprendre qui je suis. Vous me ramenez à la vie, même dans votre absence.

Je préférais te parler lorsque tu étais en mesure de me répondre. Nos échanges, doux ou musclés, m'apparaissent, aujourd'hui comme des bénédictions. Quelle chance inouïe de t'avoir eue dans ma vie. Maintenant que tu ne peux plus me répondre, je ne reçois que l'écho de mes propres réflexions. Mes pensées, seules, me reviennent. Dans ce manque terrible de toi, pour trouver un peu de réconfort et un peu de chaleur semblable à la tienne, je te parle. Et parce que je le fais, il me semble que chaque écho, chaque retour de paroles, s'accompagne de nouvelles idées et de nouvelles questions. Ta mémoire est si forte qu'elle m'inspire, qu'elle m'élève. Même disparue, tu ne me laisses pas tomber.

⁴⁷ Butler, Judith. (2007). *Le récit de soi*. Paris : Éditions PUF. p. 40.

12 juin

Ce qui est étrange, dans ce projet, c'est qu'il n'a pas de fin. En fait, il faut bien qu'il se termine, que le dernier point soit tracé, que les pages arrêtent de se tourner. En écrivant ces lignes, je me rends compte de l'absurdité du projet : une première page, suivie d'une dizaine d'autres, jusqu'à la toute dernière. Ce projet d'écriture est un monde dont j'ai tracé les contours. Je fais comme si les pages pouvaient contenir tout ce qu'il y a à dire sur toi, sur l'enfant possible, sur nous.

Je mets un terme à ce que j'ai commencé. Mais en vérité, je sais très bien que mon écriture n'est pas terminée. Elle s'arrêtera quand je ne pourrai plus dire, plus écrire... Elle s'arrêtera à ma mort. Cette histoire n'est pas terminée, je lui impose un terme, un répit. Je m'impose l'arrêt. Je réécrirai peut-être, un jour, ces lignes, j'écrirai peut-être autre chose, je ne sais pas. À qui s'adressera ma voix, mes mots, mon malheur? Quel bonheur je chercherai, quelle tristesse me poussera à parler, à nommer, à dire? L'écriture m'accompagne. L'écriture me soutient. Je m'appuie sur elle comme sur une canne. Elle est une amie. Elle est une main dans la mienne. Tant qu'il y aura l'écriture, il y aura la vie. Celle que je cherche, celle que j'aime. Tant qu'il y aura l'écriture, il y aura l'amour.

Grand-maman, j'ai tant pleuré en écrivant ces lignes. Des semaines de tristesse, des semaines de manque ont accompagné mon écriture. Mais c'est le cadeau que nous nous sommes donnés. Ton amour, mes mots, nos souvenirs.

Je t'aime.

BIBLIOGRAPHIE

- Barthes, Roland. (2009). *Journal de deuil*. Paris : Éditions du Seuil.
- Bacqué, Marie-Frédérique, et Michel Hanus. (2020). « Chapitre premier – Représentations actuelles de la mort et du deuil en Occident », *Le deuil*. Paris : Éditions PUF. Pages : 11-19.
- Butler, Judith. (2007). *Le récit de soi*. Paris : Éditions PUF.
- Cloux, Patrick. (2019). *Durer encore*. Arles : Éditions Actes Sud.
- Delaume, Chloé. (2010). « 1. Si vous avez manqué le début », *La règle du Je. Autofiction : un essai*. Paris : Éditions PUF. Pages : 5-8.
- Derrida, Jacques. (2003) *Chaque Fois Unique, La Fin Du Monde* (Avant-propos). Paris: Éditions Galilée.
- Dreyer, Pascal. (2009). *Faut-il faire son deuil ? Perdre un être cher et vivre*. Paris : Éditions Autrement.
- Foessel, Michaël. (2009). « Les mots pour se dire », *Études*, vol. 411, no. 9. Pages : 201 – 210.
- Fourcade, Dominique. (2018). *Deuil*. Paris : Éditions P.O.L.
- Ernaux, Annie. (1990). *Une femme*. Paris : Éditions Gallimard.
- Ernaux, Annie. (2016). *Mémoire de fille*. Paris : Éditions Gallimard.
- Forest, Philippe. (2013). *Toute la nuit*, Paris : Éditions Gallimard, Collection folio.
- Forest, Philippe. (2021). *Après tout*. Avec Durand Jean-Marie. Paris : Presses Universitaires de France.
- Garcin, Jérôme. (2012). *Olivier*. Paris : Éditions Gallimard, Collection Folio.
- Germain, Rafaële. (2023). *Forteresses et autres refuges*. Montréal : Éditions Québec Amérique

- Grossman, David. (2012). *L'humour vagabonde* : Entretien de Kathleen Evin et David Grossman. France Inter.
- Harmange, Pauline. (2022). *Avortée : une histoire intime, un choix politique*. Montréal : Éditions Château d'encre.
- Laurens, Camille. (2011). *Philippe*. Paris : Éditions Gallimard, Collection Folio.
- Ledoux-Beaugrand, Evelyne. (2013). *Imaginaire de la filiation. Héritage et mélancolie dans la littérature contemporaine des femmes*. Montréal : Éditions XYZ.
- Lévesque, Nicolas. (2005). *Le deuil impossible nécessaire. Essai sur la perte, la trace et la culture*. Montréal : Éditions Nota Bene.
- Noël, Francine. (2023). *L'usage de mes jours*. Montréal : Bibliothèque québécoise.
- Rouy, Maryse. (2019). *Être du monde*. Paris : Éditions Grasset.
- Snauwaert, Maïté. (2023) *Toute histoire de deuil est une histoire d'amour*. Montréal : Éditions Boréal, Collection Liberté grande.
- Tisseron, Serge. (1996). *Le mystère de la chambre claire, Photographie et inconscient*. Paris : Éditions Les belles lettres.
- Wei, Keling. (2002). « Le temps à l'oeuvre dans l'écriture du deuil : *L'amant de la Chine du Nord* de Marguerite Duras. » *Études littéraires*, volume 34, numéro 3. Pages : 101 – 114.